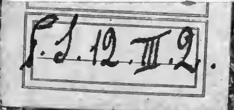
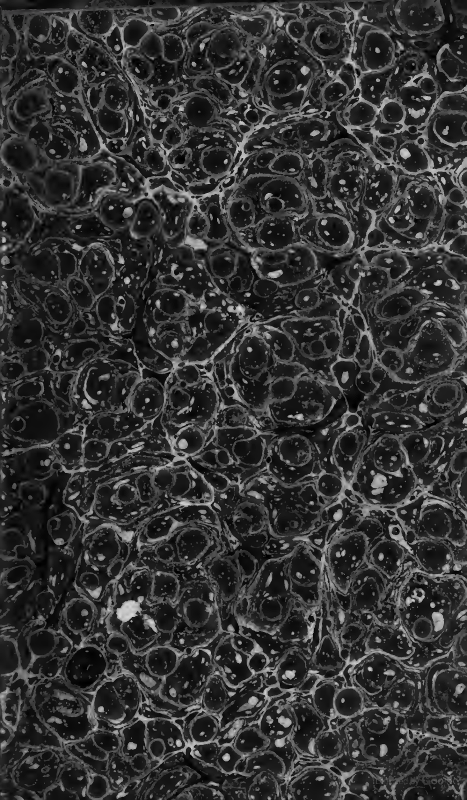

PALLI


BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI
II.a SALA
SCAFFALE 12
PLUTEO III
N.º CATENA 2

P. S. 12. III. 2.



RÉPERTOIRE
GÉNÉRAL
DU THÉATRE FRANÇAIS.

TOME VINGT-CINQUIÈME.

Tragédies. 2.

VERSAILLES, DE L'IMPRIMERIE DE J.-A. LEBEL.

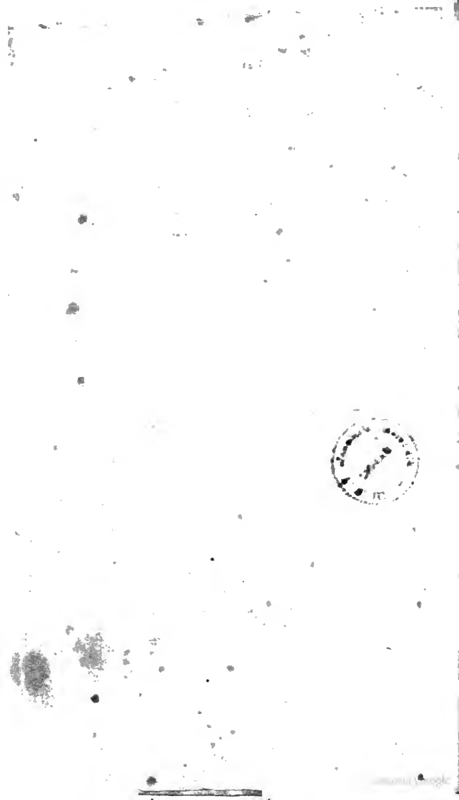
RÉPERTOIRE
GÉNÉRAL
DU THÉATRE FRANÇAIS.

TOME XXV.

Second Ordre

A PARIS,
Chez MÉNARD et RAYMOND, Libraires-Editeurs, rue des Grands Augustins, N.° 25;
ET A VERSAILLES,
Chez LEBEL, Imprimeur-Libraire, place d'Armes.

1813.



AMASIS,

TRAGÉDIE,

PAR LAGRANGE DE CHANCEL,

Représentée, pour la première fois, le 13 décembre 1701.

NOTICE

SUR LAGRANGE-CHANCEL.

Joseph de Chancel de la Grange naquit en 1676, à Antoniat, en Périgord. Ses études, qu'il faisoit au collége des Jésuites de Bordeaux, n'étoient point encore terminées, lorsque sa mère le conduisit à Paris, et le fit recevoir page de la princesse de Conti. Il avoit déjà composé, à l'âge de neuf ans, une comédie en trois actes, qui fut jouée plusieurs fois dans son collége, et venoit de terminer sa tragédie d'*Adherbal*. Cette princesse, à laquelle il fit la lecture de cette dernière, crut y remarquer un talent qui n'avoit besoin que d'être éclairé par de sages conseils : elle le recommanda à l'illustre Racine, et Lagrange eut l'avantage de recevoir de ce grand poète, les premières leçons de l'art dramatique. Il fit, d'après ses avis, quelques corrections à sa pièce, et la donna le 8 jan-

vier 1694. Le succès qu'elle obtint ne doit être attribué qu'à l'indulgence que réclamoit la jeunesse de l'auteur.

Il publia en 1697, *Oreste et Pylade*, dont les représentations nombreuses ne furent interrompues que par la maladie qui emporta la célèbre Champmeslé. Elle y jouoit le rôle d'*Iphigénie*. Cette tragédie a été reprise avec succès, jusqu'à ce que l'*Iphigénie en Tauride*, de Guimond de la Touche, l'ait fait disparoître de la scène.

Deux ans après, Lagrange fit représenter *Méléagre* et *Athénaïs*. Ces deux tragédies eurent un sort différent : la première, après avoir obtenu un succès momentané, fut totalement oubliée, et la seconde, d'abord reçue froidement, a été fort applaudie à chaque reprise qui en a été faite. Des caractères bien tracés, des sentimens exprimés avec vérité lui méritoient cet avantage sur l'autre.

Amasis fut jouée en 1701, onze fois de suite; et lorsqu'elle fut remise au théâtre, en 1731, elle eut seize représentations qui attirèrent un grand concours de spectateurs. Cette tragédie est touchante et conduite avec beaucoup d'art; le style

en est généralement plus poétique que celui des autres pièces de Lagrange ; mais elle brille principalement par des coups de théâtre, et une foule d'incidens imprévus qui s'y succèdent.

Lagrange fit représenter le 19 décembre 1703, *Alceste*, tragédie, qui eut très-peu de succès, et dix ans après *Ino et Mélicerte.* Cette dernière fut reçue avec de grands applaudissemens, et elle a été accueillie de même lorsqu'elle a été reprise. Elle offre des situations touchantes, et peut être regardée, sous tous les rapports, comme une des meilleures de son auteur.

Ses tragédies de *Sophonisbe*, *Erigone*, *Cassius et Victorinus*, jouées en 1716, 1731 et 1732, n'eurent que quelques représentations, et ne méritent aucun détail.

Ce poète publia encore quelques opéras, des cantates et d'autres poésies qui n'ajoutent rien à sa gloire; mais ce qui, sans être un titre honorable, ne contribua pas moins que ses tragédies, à sa célébrité, ce fut la satire connue sous le nom de *Philippiques*, qu'il fit contre le gouvernement du régent et contre ce prince personnellement.

Lagrange avoit l'esprit très-caustique, et saisissoit avec plaisir toutes les occasions de dire du mal. Témoin des désordres qui se commettoient alors, et dont une des principales causes étoit la dépravation des mœurs de la cour du duc d'Orléans, il crut devoir venger ses concitoyens, en vouant à l'exécration et au mépris de la postérité, celui qu'il croyoit l'auteur de tous les maux. Sans doute un prince est responsable de sa conduite envers les hommes qu'il gouverne, et le régent n'étoit pas exempt de reproches ; mais Lagrange ne trouvant pas la vérité assez forte, eut recours à la calomnie; il imputa à ce prince des crimes, dont sa générosité et sa franchise très-connues, ne permettent pas de soupçonner qu'il ait jamais conçu l'idée.

Ce libelle fit le malheur de son auteur; il fut conduit aux îles Sainte-Marguerite, et resserré dans une étroite prison. Ayant obtenu du régent, auquel il écrivit pour lui avouer son crime et lui en témoigner son repentir, la liberté de se promener, il en profita pour s'évader, et se sauva en Hollande. Les états généraux et le roi de Pologne, électeur de Saxe, lui accordèrent leurs

protections : peu de temps après, le régent étant mort, il rentra en France, et se retira dans le lieu de sa naissance, où il termina sa vie, le 27 décembre 1758.

~~~~~~~~
~~~~~~~~

PERSONNAGES.

AMASIS, usurpateur de la couronne d'Egypte.
NITOCRIS, reine d'Egypte, veuve d'Apriès.
SÉSOSTRIS, fils d'Apriès et de Nitocris.
PHANÈS, favori d'Amasis.
ARTHÉNICE, fille de Phanès.
CANOPE, confidente de la reine.
MICÉRINE, confidente d'Arthénice.
MÉNÈS, gouverneur de Psamménite, fils d'Amasis.
AMMON, officier de la garde.
GARDES.

La scène est à Memphis, dans le palais des rois d'Egypte.

AMASIS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

SÉSOSTRIS, PHANÈS.

PHANÈS.

Tandis qu'avec le jour qui commence de naître,
Amasis en ces lieux se dispose à paroître,
Et que de ses secrets confiés à ma foi,
Ces murs n'ont point encor d'autres témoins que moi,
Venez, prince; il est temps de vous marquer la place
Où vous devez venger le sang de votre race,
Et du grand Apriès vous montrer digne fils.
Vous voyez, d'un côté, la célèbre Memphis:
De l'autre, ces tombeaux, et ces plaines fécondes
Que le Nil enrichit du tribut de ses ondes.
Voici de vos aïeux le superbe palais,
Ce palais qu'Amasis a rempli de forfaits;
Ces vestiges sacrés, où tout vous représente
D'Apriès votre père une image sanglante;

Ces colonnes, ces arcs, ces monumens pompeux,
Insensibles témoins de son sort rigoureux.
C'est là que sans pâlir, ce monarque intrépide
Se vit enveloppé d'une foule homicide.
C'est là qu'abandonné des dieux et des mortels,
Il tomba sous l'effort de mille bras cruels.
C'est ici qu'attiré par les plaintes funèbres
Des esclaves fuyant au travers des ténèbres,
Le tumulte et la nuit secondant mes desseins,
J'arrachai votre vie au fer des assassins;
Tandis que dans les maux votre mère abîmée,
Sur son époux sanglant, mourante, inanimée,
Ne recouvra ses sens que pour envisager
Cinq fils, que sur ce marbre on venoit d'égorger.

SÉSOSTRIS.

Ah! que par tant d'horreurs mon ame est attendrie!
Que ces tristes objets redoublent ma furie!
Quand pourra Sésostris, secondé par les dieux,
Achever le dessein qui l'amène en ces lieux?
Phanès, à vos conseils je me laisse conduire:
Par vos soins généreux c'est peu que je respire;
Et qu'avec Cléophis à mon sort attaché,
Des bords, où par votre ordre il m'a tenu caché,
Je puisse me revoir au sein de ma patrie,
En état d'appaiser la voix du sang qui crie:
C'est peu qu'après trois jours que comme un inconnu,
Chez vous, hors de Memphis, vous m'avez retenu,
Vous ayez cette nuit, par votre vigilance,
Sur le fils du tyran commencé ma vengeance;
Pour l'achever encor, sans exposer mes jours,
A quoi votre amitié n'a-t-elle point recours?

De ce fils inconnu dont j'ai puni l'audace,
Vous voulez que je prenne et le nom, et la place;
Que son guide immolé, ces gages que je tiens,
Pour tromper Amasis, soient autant de moyens,
Qui m'ouvrant vers son cœur une route assurée,
Arrêtent de ses jours la coupable durée.
J'écoute avidement, j'admire vos raisons:
Mais sévère ennemi des moindres trahisons,
Ne puis-je faire aux dieux ce juste sacrifice,
Plutôt par ma valeur, que par mon artifice?

PHANÈS.

Non, Seigneur: pour punir un tyran furieux,
Les moyens les plus sûrs sont les plus glorieux.
Rien n'est si dangereux que trop d'impatience.
Il faut que la valeur se joigne à la prudence.
Dans nos troubles passés, nul autre mieux que moi,
Ne suivit en tous lieux le destin de son roi.
Où serions-nous tous deux, quand il perdit la vie,
Si je n'eusse écouté que ma seule furie?
Foible contre Amasis, je me joignis à lui.
Ne pouvant l'accabler je devins son appui;
Et par là, de son cœur gagnant la confiance,
J'ai su vous préparer une illustre vengeance.
Déjà pour ce dessein je viens de m'assurer
De tous ceux qui pour nous se peuvent déclarer.
Les prêtres de nos dieux leur ont donné l'exemple:
Ils ont même caché dans le fond de leur temple
Des soldats qu'en secret j'ai conduit dans Memphis.
J'ai fait plus. A leurs yeux j'ai montré Cléophis,
Qui, sans vous découvrir, pour redoubler leur zèle,
A de votre retour répandu la nouvelle.

Tous les cœurs sont pour vous: et maître de ces lieux,
Aussitôt que la nuit obscurcira les cieux,
De nos braves amis marchant à votre suite,
Jusqu'au lit du tyran je conduirai l'élite.
Là tout vous est permis: vous n'aurez qu'à frapper.
Surpris de toutes parts, il ne peut échapper.
C'est en vain qu'agité des troubles formidables
Qu'impriment les remords dans le cœur des coupables,
De ce vaste palais parcourant les détours,
Il croit tromper les bras armés contre ses jours.
C'est là qu'au moindre bruit, craignant sa dernière heure,
En cent lieux différens il change de demeure;
Et que plus malheureux que ses moindres sujets,
Il cherche le sommeil, qu'il ne trouve jamais.
Autour de son palais, une garde empressée
De piques et de dards est toujours hérissée,
Et prêt d'immoler tout à ses premiers soupçons,
De tout ce qui l'approche, il craint des trahisons.
Ainsi jusqu'à tantôt gardez-vous d'entreprendre.
Voici le temps propice, où je lui puis apprendre,
Qu'un étranger sans suite, arrivé d'aujourd'hui,
D'un secret important ne veut s'ouvrir qu'à lui.
Attendez-nous.

SÉSOSTRIS.

Phanès, voyons plutôt ma mère.

PHANÈS.

La reine! ô dieux, Seigneur, que prétendez-vous faire?
Ignorez-vous le soin qu'on prend à la garder?
Sans l'ordre du tyran, nul ne peut l'aborder.
Ma fille, dont le cœur pour elle s'intéresse,
La voyoit autrefois, et flattoit sa tristesse.

Il sembloit qu'il eût peine à souffrir son aspect.
Il fallut l'éloigner, pour n'être point suspect.
De femmes, de soldats, à toute heure entourée,
Du temple seulement on lui permet l'entrée,
Où demandant aux dieux la fin de ses malheurs,
Son offrande ordinaire est celle de ses pleurs.
Mais loin de vous trahir, le ciel vous favorise.
Si sa vue aujourd'hui vous eût été permise,
C'étoit tout hasarder, que de vous découvrir.
Ses transports suffisoient pour vous faire périr.
Vous écouterez mieux la voix de la nature,
Quand vous aurez vengé votre commune injure.

SÉSOSTRIS.

Eh bien! Phanès, allez, ne perdez plus de temps;
Achevez de me rendre au trône que j'attends,
Pour me voir en état de vous rendre justice,
Et d'en faire un hommage aux charmes d'Arthénice.

PHANÈS.

Ma fille! eh quoi! Seigneur, par un servile espoir
Croyez-vous m'exciter à faire mon devoir?
Ah! si de mes travaux conservant la mémoire,
Vous estimez mon sang digne de cette gloire,
Pour me forcer, sans honte, à vous tout accorder,
Régnez, soyez mon roi, pour me le commander.

SCÈNE II.

SÉSOSTRIS.

Il sort; et le tyran va paroître à ma vue!
Je sens à son approche une horreur imprévue:

vier 1694. Le succès qu'elle obtint ne doit être attribué qu'à l'indulgence que réclamoit la jeunesse de l'auteur.

Il publia en 1697, *Oreste et Pylade*, dont les représentations nombreuses ne furent interrompues que par la maladie qui emporta la célèbre Champmeslé. Elle y jouoit le rôle d'*Iphigénie.* Cette tragédie a été reprise avec succès, jusqu'à ce que l'*Iphigénie en Tauride*, de Guimond de la Touche, l'ait fait disparoître de la scène.

Deux ans après, Lagrange fit représenter *Méléagre* et *Athénaïs.* Ces deux tragédies eurent un sort différent : la première, après avoir obtenu un succès momentané, fut totalement oubliée, et la seconde, d'abord reçue froidement, a été fort applaudie à chaque reprise qui en a été faite. Des caractères bien tracés, des sentimens exprimés avec vérité lui méritoient cet avantage sur l'autre.

Amasis fut jouée en 1701, onze fois de suite; et lorsqu'elle fut remise au théâtre, en 1731, elle eut seize représentations qui attirèrent un grand concours de spectateurs. Cette tragédie est touchante et conduite avec beaucoup d'art; le style

en est généralement plus poétique que celui des autres pièces de Lagrange; mais elle brille principalement par des coups de théâtre, et une foule d'incidens imprévus qui s'y succèdent.

Lagrange fit représenter le 19 décembre 1703, *Alceste*, tragédie, qui eut très-peu de succès, et dix ans après *Ino et Mélicerte*. Cette dernière fut reçue avec de grands applaudissemens, et elle a été accueillie de même lorsqu'elle a été reprise. Elle offre des situations touchantes, et peut être regardée, sous tous les rapports, comme une des meilleures de son auteur.

Ses tragédies de *Sophonisbe*, *Erigône*, *Cassius et Victorinus*, jouées en 1716, 1731 et 1732, n'eurent que quelques représentations, et ne méritent aucun détail.

Ce poète publia encore quelques opéras, des cantates et d'autres poésies qui n'ajoutent rien à sa gloire; mais ce qui, sans être un titre honorable, ne contribua pas moins que ses tragédies, à sa célébrité, ce fut la satire connue sous le nom de *Philippiques*, qu'il fit contre le gouvernement du régent et contre ce prince personnellement.

Lagrange avoit l'esprit très-caustique, et saisissoit avec plaisir toutes les occasions de dire du mal. Témoin des désordres qui se commettoient alors, et dont une des principales causes étoit la dépravation des mœurs de la cour du duc d'Orléans, il crut devoir venger ses concitoyens, en vouant à l'exécration et au mépris de la postérité, celui qu'il croyoit l'auteur de tous les maux. Sans doute un prince est responsable de sa conduite envers les hommes qu'il gouverne, et le régent n'étoit pas exempt de reproches; mais Lagrange ne trouvant pas la vérité assez forte, eut recours à la calomnie; il imputa à ce prince des crimes, dont sa générosité et sa franchise très-connues, ne permettent pas de soupçonner qu'il ait jamais conçu l'idée.

Ce libelle fit le malheur de son auteur; il fut conduit aux îles Sainte-Marguerite, et resserré dans une étroite prison. Ayant obtenu du régent, auquel il écrivit pour lui avouer son crime et lui en témoigner son repentir, la liberté de se promener, il en profita pour s'évader, et se sauva en Hollande. Les états généraux et le roi de Pologne, électeur de Saxe, lui accordèrent leurs

protections : peu de temps après, le régent étant mort, il rentra en France, et se retira dans le lieu de sa naissance, où il termina sa vie, le 27 décembre 1758.

PERSONNAGES.

AMASIS, usurpateur de la couronne d'Egypte.
NITOCRIS, reine d'Egypte, veuve d'Apriès.
SÉSOSTRIS, fils d'Apriès et de Nitocris.
PHANÈS, favori d'Amasis.
ARTHÉNICE, fille de Phanès.
CANOPE, confidente de la reine.
MICÉRINE, confidente d'Arthénice.
MÉNÈS, gouverneur de Psamménite, fils d'Amasis.
AMMON, officier de la garde.
GARDES.

La scène est à Memphis, dans le palais des rois d'Egypte.

AMASIS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

SÉSOSTRIS, PHANÈS.

PHANÈS.

Tandis qu'avec le jour qui commence de naître,
Amasis en ces lieux se dispose à paroître,
Et que de ses secrets confiés à ma foi,
Ces murs n'ont point encor d'autres témoins que moi,
Venez, prince; il est temps de vous marquer la place
Où vous devez venger le sang de votre race,
Et du grand Apriès vous montrer digne fils.
Vous voyez, d'un côté, la célèbre Memphis :
De l'autre, ces tombeaux, et ces plaines fécondes
Que le Nil enrichit du tribut de ses ondes.
Voici de vos aïeux le superbe palais,
Ce palais qu'Amasis a rempli de forfaits;
Ces vestiges sacrés, où tout vous représente
D'Apriès votre père une image sanglante;

Ces colonnes, ces arcs, ces monumens pompeux,
Insensibles témoins de son sort rigoureux.
C'est là que sans pâlir, ce monarque intrépide
Se vit enveloppé d'une foule homicide.
C'est là qu'abandonné des dieux et des mortels,
Il tomba sous l'effort de mille bras cruels.
C'est ici qu'attiré par les plaintes funèbres
Des esclaves fuyant au travers des ténèbres,
Le tumulte et la nuit secondant mes desseins,
J'arrachai votre vie au fer des assassins;
Tandis que dans les maux votre mère abîmée,
Sur son époux sanglant, mourante, inanimée,
Ne recouvra ses sens que pour envisager
Cinq fils, que sur ce marbre on venoit d'égorger.

SÉSOSTRIS.

Ah! que par tant d'horreurs mon ame est attendrie!
Que ces tristes objets redoublent ma furie!
Quand pourra Sésostris, secondé par les dieux,
Achever le dessein qui l'amène en ces lieux?
Phanès, à vos conseils je me laisse conduire:
Par vos soins généreux c'est peu que je respire;
Et qu'avec Cléophis à mon sort attaché,
Des bords, où par votre ordre il m'a tenu caché,
Je puisse me revoir au sein de ma patrie,
En état d'appaiser la voix du sang qui crie:
C'est peu qu'après trois jours que comme un inconnu,
Chez vous, hors de Memphis, vous m'avez retenu,
Vous ayez cette nuit, par votre vigilance,
Sur le fils du tyran commencé ma vengeance;
Pour l'achever encor, sans exposer mes jours,
A quoi votre amitié n'a-t-elle point recours?

De ce fils inconnu dont j'ai puni l'audace,
Vous voulez que je prenne et le nom, et la place;
Que son guide immolé, ces gages que je tiens,
Pour tromper Amasis, soient autant de moyens,
Qui m'ouvrant vers son cœur une route assurée,
Arrêtent de ses jours la coupable durée.
J'écoute avidement, j'admire vos raisons:
Mais sévère ennemi des moindres trahisons,
Ne puis-je faire aux dieux ce juste sacrifice,
Plutôt par ma valeur, que par mon artifice?

PHANÈS.

Non, Seigneur: pour punir un tyran furieux,
Les moyens les plus sûrs sont les plus glorieux.
Rien n'est si dangereux que trop d'impatience.
Il faut que la valeur se joigne à la prudence.
Dans nos troubles passés, nul autre mieux que moi,
Ne suivit en tous lieux le destin de son roi.
Où serions-nous tous deux, quand il perdit la vie,
Si je n'eusse écouté que ma seule furie?
Foible contre Amasis, je me joignis à lui.
Ne pouvant l'accabler je devins son appui;
Et par là, de son cœur gagnant la confiance,
J'ai su vous préparer une illustre vengeance.
Déjà pour ce dessein je viens de m'assurer
De tous ceux qui pour nous se peuvent déclarer.
Les prêtres de nos dieux leur ont donné l'exemple:
Ils ont même caché dans le fond de leur temple
Des soldats qu'en secret j'ai conduit dans Memphis.
J'ai fait plus. A leurs yeux j'ai montré Cléophis,
Qui, sans vous découvrir, pour redoubler leur zèle,
A de votre retour répandu la nouvelle.

Il sembloit qu'il eût peine à souffrir son aspect.
Il fallut l'éloigner, pour n'être point suspect.
De femmes, de soldats, à toute heure entourée,
Du temple seulement on lui permet l'entrée,
Où demandant aux dieux la fin de ses malheurs,
Son offrande ordinaire est celle de ses pleurs.
Mais loin de vous trahir, le ciel vous favorise.
Si sa vue aujourd'hui vous eût été permise,
C'étoit tout hasarder, que de vous découvrir.
Ses transports suffisoient pour vous faire périr.
Vous écouterez mieux la voix de la nature,
Quand vous aurez vengé votre commune injure.

SÉSOSTRIS.

Eh bien! Phanès, allez, ne perdez plus de temps;
Achevez de me rendre au trône que j'attends,
Pour me voir en état de vous rendre justice,
Et d'en faire un hommage aux charmes d'Arthénice.

PHANÈS.

Ma fille! eh quoi! Seigneur, par un servile espoir
Croyez-vous m'exciter à faire mon devoir?
Ah! si de mes travaux conservant la mémoire,
Vous estimez mon sang digne de cette gloire,
Pour me forcer, sans honte, à vous tout accorder,
Régnez, soyez mon roi, pour me le commander.

SCÈNE II.

SÉSOSTRIS.

Il sort; et le tyran va paroître à ma vue!
Je sens à son approche une horreur imprévue:

Je sens que cette idée éloigne de mon cœur
Tout autre mouvement que ceux de ma fureur.
O vous, de mes aïeux demeure magnifique,
Asservie à regret sous un joug tyrannique!
Palais, qu'après la mort du plus grand de vos rois,
Ma mère de ses pleurs a lavé tant de fois!
Par votre cher aspect, pour ce fameux ouvrage,
Excitez mes transports, redoublez mon courage.
Et vous de qui le sang empreint de toutes parts,
Se vient offrir encore à mes tristes regards,
Mânes de mes parens qui demandez vengeance,
Mon ardeur est égale à votre impatience.
Vous m'avez déjà vu, plein d'un juste courroux,
Sur le fils du tyran porter mes premiers coups.
Mais ce n'est point assez qu'il ait cessé de vivre;
Me voici dans ces lieux. Son père va le suivre:
Je jure par ce fer, qu'aussitôt que la nuit
Aura chassé des cieux le flambeau qui nous luit,
Par le sang d'Amasis j'appaiserai vos ombres:
Ou je vous rejoindrai dans les royaumes sombres.

SCÈNE III.

AMASIS, SÉSOSTRIS, PHANÈS, GARDES.

AMASIS, *à Phanès.*

Quel est cet étranger qui demande à me voir?
Que veut-il? d'où vient-il? n'as-tu pu le savoir?

PHANÈS.

Non, Seigneur. Il ne veut s'expliquer qu'à vous-même.
Le voici.

AMASIS.

Juste ciel! ma surprise est extrême;
Quel trouble, à son abord, s'élève dans mon cœur!
Approchez, étranger. Que voulez-vous?

SÉSOSTRIS.

Seigneur,
Souffrez que je vous rende une dernière lettre,
Qu'à Ladice en vos mains j'ai promis de remettre.

AMASIS.

J'en reconnois encor et les traits et le seing.
Que veut-elle? lisons; et sachons son dessein.

(*Il lit.*)

« Votre amour pour la reine, et vos desseins pour elle,
» De vos Etats, Seigneur, m'ont jadis fait sortir;
» Mais du moins en perdant un époux infidèle,
» A perdre encor un fils je ne puis consentir:
» Aujourd'hui que le sort, pour vous combler de joie,
» Par mon trépas enfin dégage votre foi,
» N'étendez point l'horreur que vous eûtes pour moi,
» Sur ce fils que je vous renvoie.
» LADICE. » Ah! quels transports m'agitent à la fois!
Psamménite, mon fils! est-ce vous que je vois?
Vous que sur un soupçon conçu par votre mère,
A retenu quinze ans une terre étrangère?

SÉSOSTRIS.

C'est moi-même, Seigneur: et le sort m'est bien doux,
Qui me permet enfin de m'approcher de vous.

AMASIS.

Mais d'où vient que Ménès n'est point à votre suite,
Lui qui de votre mère accompagna la fuite?

SÉSOSTRIS.

Seigneur, il ne vit plus : chargé d'ans et de soins,
Mes yeux de son trépas ont été les témoins.

AMASIS.

Quoi! Ladice en vos mains n'a point mis d'autre gage?

SÉSOSTRIS.

Seigneur, si mon récit vous donne quelque ombrage,
Si ces lettres d'ailleurs sont peu dignes de foi,
Ce fer et cet anneau vous parleront pour moi.

AMASIS.

Donnez. Ciel! il est vrai; c'est la marque sincère
Qu'eut jadis de ma foi Ladice votre mère.
Mais ce n'est point le fer dont fut armé mon fils.

SÉSOSTRIS.

Non, Seigneur. C'est celui que portoit Sésostris.

AMASIS.

Sésostris?

SÉSOSTRIS.

Oui, d'un sang fatal à ma patrie,
J'ai dans mon ennemi surmonté la furie;
Et voici devant vous le garant de sa mort.

AMASIS.

Eh! comment votre bras a-t-il fini son sort?

SÉSOSTRIS.

Assez près de ces murs, par un avis fidèle,
Du chemin qu'il prenoit, ayant eu la nouvelle,
J'ai voulu que mon père, en entrant dans Memphis,
Eût lieu de s'applaudir du retour de son fils.
Je l'attends au passage, et je le vois paroître.
Il ne démentoit point le sang qui le fit naître,

L'insolence et l'orgueil paroissoient dans son port.
Notre âge, je l'avoue, avoit quelque rapport:
Mais mon cœur, aux vertus instruit par sa naissance,
N'avoit avec le sien aucune ressemblance.
Je le joins, je me nomme, il s'arrête, et soudain
Il venoit m'aborder les armes à la main;
Quand un vieux gouverneur, qui marchoit à sa suite,
Croyant par quelque effort ralentir ma poursuite,
Me force à le punir de sa témérité.
Son maître, à cet objet, de fureur agité,
En redouble pour moi sa haine impétueuse.
La victoire entre nous flotte long-temps douteuse.
Mais enfin indigné contre un sang odieux,
Qu'a proscrit dès long-temps la justice des dieux,
Sous mes coups redoublés je le vois qui succombe;
Il recule, j'avance; il se débat, il tombe.
Là, sans être touché de son sort abattu,
Mon bras de l'achever se fait une vertu;
Et de ses flancs ouverts, son ame fugitive
S'envole avec un cri sur l'infernale rive.

AMASIS.

Ah! que cette victoire, et votre heureux retour,
Secondent les desseins que je forme en ce jour!
Dieux! que par ce récit ma joie est redoublée!
Quel plaisir de montrer à l'Egypte assemblée,
Un fils victorieux que le ciel m'a rendu,
Un fils plus souhaité qu'il n'étoit attendu,
Et dont, en arrivant, la valeur salutaire
Assure la couronne et les jours de son père!
Allez vous reposer, tandis que sans témoins,
A combler votre espoir je vais donner mes soins.

Je ne veux ni grandeur, ni gloire, ni fortune
Qu'entre nous, désormais, je ne rende commune.
Vous verrez mon amour par mon empressement.
Gardes, menez ce prince à mon appartement,
Et que par vos respects, par votre obéissance,
On ne mette entre nous aucune différence.

(*A Sésostris.*)

Allez. Dans un moment, je vous rejoins.

SCÈNE IV.

AMASIS, PHANÈS.

AMASIS *continue.*

Et toi,
Approche, et viens savoir les secrets de ton roi,
Phanès : voici le jour qu'un heureux hyménée
Va, selon mes souhaits, fixer ma destinée,
Aux yeux de mes sujets que je fais assembler.

PHANÈS.

Ah! Seigneur! pour vos jours vous me faites trembler.
Quoi! vous songez encore à l'hymen de la reine?
Si le temps, ni vos soins, n'ont pu calmer sa haine,
Croyez-vous lui trouver un esprit plus soumis,
Lorsqu'elle va savoir le meurtre de son fils?
Ignorez-vous, Seigneur, en voulant la contraindre,
Combien dans sa vengeance une femme est à craindre?
Et que le nom d'époux, dans ses embrassemens,
Loin de vous dérober à ses ressentimens,
Ne feroit qu'enhardir sa main désespérée
A vous porter au cœur une atteinte assurée?

AMASIS.

Qu'avec ravissement j'écoute tes avis!
Je me suis déjà dit tout ce que tu me dis,
Phanès; et ma puissance est assez affermie,
Sans mettre dans mon lit cette fière ennemie.
Les dieux m'ont mis au trône, il faut m'y maintenir.
Puisque c'est leur ouvrage, il faut le soutenir.
Par les soins que je prends à défendre ma vie,
Leur gloire attend de moi que je les justifie.
Cependant t'avouerai-je une foule d'ennuis
Qui ne sortent jamais de la place où je suis?
J'ai monté par le meurtre à ce degré suprême:
Un autre à mon exemple en peut faire de même.
Il est toujours quelqu'un qui cherche à nous trahir;
Et plus on est puissant, plus on se fait haïr.
Voilà ce que je crains; voilà ce qui me trouble.
En redoublant mes soins, ma frayeur se redouble.
Je crois ne voir partout que des piéges secrets,
Que des traîtres cachés au fond de ce palais.
Je prends pour assassin tout ce qui m'environne:
Nul ne peut m'approcher, que je ne le soupçonne.
Mon fils même, ce fils qui vient de triompher
D'un monstre qu'en naissant je ne pus étouffer,
N'a pu se garantir de ma terreur secrète.
J'ai senti dans mon sein la nature muette;
Et s'il ne m'eût remis ces gages de sa foi,
Je frémis de l'accueil qu'il eût reçu de moi.
Toi-même, à qui je dois la moitié de ma gloire,
Toi qui vins confirmer ma dernière victoire,
Ne sachant quelquefois par où j'ai mérité
Ces effets surprenans de ta fidélité,

De ton pouvoir trop grand mon ame est alarmée.
Je te vois si chéri du peuple et de l'armée,
Que le rang de ministre où ma faveur t'a mis,
Relève de l'Egypte et non pas d'Amasis.
Contre un sujet suspect je sais ce qu'on peut faire;
Cependant je te crois, et fidèle, et sincère.
Mais pour n'avoir plus lieu de douter de ta foi,
Par de si forts liens je veux t'unir à moi,
Que ton ambition n'ait plus rien à prétendre:
Enfin, je suis ton roi, je veux être ton gendre.

PHANÈS.

Seigneur...

AMASIS.

Pour m'acquitter de ce que je te doi,
Il faut que je te force à tenir tout de moi.
Il faut que mon bonheur fasse ta récompense.
Que ta fille, en un mot... La voici qui s'avance.

PHANÈS.

Ciel! qu'est-ce que je vois? ma fille dans ces lieux!

SCÈNE V.

AMASIS, PHANÈS, ARTHÉNICE, MICÉRINE.

AMASIS.

Venez voir les effets du pouvoir de vos yeux,
Et savoir les raisons qui vous ont arrachée
De l'indigne retraite où vous étiez cachée:
Je veux vous faire un sort digne de vos appas,
Un sort que votre sang ne vous promettoit pas;
Et pour vous confirmer cette heureuse nouvelle,
Au trône de l'Egypte Amasis vous appelle.

Avant la fin du jour, pour ce nœud solennel,
Préparez-vous ensemble à me suivre à l'autel;
Et pour tant de bontés qui devroient vous confondre,
A l'honneur de mon choix ne songez qu'à répondre.
Adieu.

SCÈNE VI.

PHANÈS, ARTHÉNICE, MICÉRINE.

PHANÈS.

Que pensez-vous de cet ordre absolu?
Trouve-t-il à le suivre un esprit résolu?

ARTHÉNICE.

C'est à vous d'ordonner: le roi ni sa puissance
Ne sauroient me soustraire à votre obéissance.

PHANÈS.

La couronne pour vous a-t-elle des appas?

ARTHÉNICE.

Je sens que son éclat ne m'éblouiroit pas,
Et le rang qu'en ces lieux votre vertu vous donne,
Permet à votre sang l'espoir d'une couronne.

PHANÈS.

Mais s'il faut qu'Amasis devienne votre époux,
Ma fille, en quelle estime est-il auprès de vous?

ARTHÉNICE.

De ses crimes, Seigneur, qui comblent la mesure,
Vous m'avez fait cent fois la sanglante peinture,
Et s'il faut que mon cœur se découvre à vos yeux,
Tel que sans artifice il se fait voir aux dieux,
Vous avez tout pouvoir sur le sort d'Arthénice;
Mais si vous m'imposez un si dur sacrifice,

Je ne vous réponds pas que ce cœur gémissant
Ne souffre aucune peine en vous obéissant,
Ni que d'un sceptre offert je puisse être charmée.
Quand il vient d'une main au meurtre accoutumée.

PHANÈS.

Ma fille, embrassez-moi : que cet aveu m'est doux!
Voilà les sentimens que j'attendois de vous.
Contre un tyran chargé de la haine publique,
Gardez, sans le montrer, cet orgueil héroïque.
Pour vous soustraire au joug qu'il veut vous imposer,
Par un chemin nouveau je vais tout disposer.
J'en attends pour tous deux une gloire éclatante;
Et si l'événement répond à mon attente,
Espérez d'une main plus digne de régner,
Les biens que vos vertus vous feront dédaigner.
De tout, avec le temps, vous serez mieux instruite.
Adieu... De votre sort laissez-moi la conduite;
Et quoi que l'on propose à votre vanité,
Craignez de faire un choix sans mon autorité.

SCÈNE VII.

ARTHÉNICE, MICÉRINE.

ARTHÉNICE.

O CIEL! qu'ai-je entendu, ma chère Micérine?

MICÉRINE.

Quoi, Madame?

ARTHÉNICE.

Quel est le sort qu'on me destine?
Amasis me présente et son trône et sa foi :
La reine pour son fils veut s'assurer de moi;

Et mon père à tes yeux vient de me faire entendre,
Qu'à son choix seulement je sois prête à me rendre.
Sa bouche vient trop tard m'imposer cette loi :
Mon cœur, pour obéir, ne dépend plus de moi.

MICÉRINE.

Cet aveu me surprend. Qu'est devenu, Madame,
Ce tranquille repos qui régnoit dans votre ame?
Quel charme ou quel chagrin a pu vous en priver?

ARTHÉNICE.

Un étranger...

MICÉRINE.

Eh bien?

ARTHÉNICE.

Je ne puis achever.

MICÉRINE.

Quoi, celui qu'on a vu dans notre solitude,
Auroit-il part, Madame, à votre inquiétude:
Lui qui par votre père, envoyé parmi nous,
Durant trois jours à peine a paru devant vous,
Et qui se dérobant aux yeux de tout le monde,
Partit hier, en secret, dans une nuit profonde?

ARTHÉNICE.

C'est ce même inconnu. Pour mon repos, hélas!
Autant qu'il le devoit, il ne se cacha pas.
Je le vis : j'en rougis, mon ame en fut émue;
Et pour quelques momens qu'il parut à ma vue,
Je sens bien que mon cœur en a reçu des traits
Que l'absence et le temps n'effaceront jamais.
Que dis-je? ce matin, je devançois l'aurore,
Pour goûter la douceur de le revoir encore:
Quel trouble, à mon réveil, n'ai-je point ressenti!
Sans m'apprendre son sort, j'apprends qu'il est parti,

Et soudain dans ces murs dont j'étois exilée,
Par un ordre du roi je me vois rappelée.
Alors, je l'avoûrai, j'ai repris quelque espoir:
J'ai cru que dans Memphis je pourrois le revoir.
A ce brûlant désir je m'abandonnois toute,
Et d'un œil attentif j'en parcourois la route,
Quand ces deux malheureux, sur la terre étendus,
Ont redonné l'alarme à mes sens éperdus:
J'ai vu dans le premier quelque reste de vie;
Son âge vénérable a mon ame attendrie:
Mais tandis qu'immobile, et sourd à tes désirs,
Sa voix pour s'exprimer n'avoit que des soupirs,
Combien pleine d'horreur, et de crainte glacée,
Vers l'autre pâle et mort je m'étois avancée!
Combien en l'abordant je détournois les yeux!
Je ne l'ai point connu, j'en ai béni les dieux.
Ma pitié seulement s'est bornée à lui rendre
Ce qu'après le trépas tout mortel doit attendre;
Tandis qu'au lieu voisin que nous avions quitté,
Le vieillard, par ton ordre, avoit été porté.
Enfin, de ma frayeur à peine revenue,
Me voici dans ces murs où j'étois attendue.
Je n'y vois point celui que cherchoient mes souhaits,
Et je dois souhaiter de ne l'y voir jamais.
Bannissons de mon cœur cette idée importune;
Et remettant aux dieux le soin de ma fortune,
Allons, pour dissiper le désordre où je suis,
Au pied de leurs autels, l'oublier... si je puis.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

NITOCRIS, CANOPE.

CANOPE.

Quoi! des vives douleurs où vous étiez en proie,
Peut-on passer si vîte à cet excès de joie,
Madame? et se peut-il qu'un si grand changement
Soit l'ouvrage d'un jour, ou plutôt d'un moment?
Croirai-je que le ciel, une fois pitoyable,
Ait daigné vous montrer un regard favorable?
Quel présage du temple avez-vous apporté?
Ne puis-je prendre part à cette nouveauté?
Un moment avec moi cessez de vous contraindre,
Madame; dans ces lieux vous n'avez rien à craindre.
C'est ici qu'Amasis doit venir vous parler;
Vos gardes sont sortis pour ne vous point troubler:
Celles que parmi nous ses présens ont gagnées,
De vos yeux, par respect, se tiennent éloignées,
Et mon zèle pour vous a trop bien éclaté,
Pour vous laisser douter de ma fidélité.

NITOCRIS.

J'aurois tort d'en douter, ô ma chère Canope!
Il faut bien qu'à tes yeux mon cœur se développe.
Dans mes longs déplaisirs, pourrois-tu soupçonner
Qu'à quelque joie encore il pût s'abandonner?

Voici le jour heureux qui va finir mes peines!
J'ai reçu de mon fils des nouvelles certaines.
Le bruit de son retour, en ces lieux répandu,
A frappé ce matin mon esprit éperdu;
Et pour rendre le ciel à mes désirs propice,
J'ai couru dans le temple offrir un sacrifice.
Là, j'ai fait informer de mon intention
L'interprète absolu de la religion,
Le seul qui des tyrans balançant la puissance,
Ait de quoi réprimer leur injuste licence.
A peine a-t-il paru, que son auguste aspect
A rempli tous les cœurs de crainte et de respect.
De tous mes surveillans il m'a débarrassée:
J'ai marché sur ses pas: je me suis avancée
Dans un lieu qu'au silence on avoit consacré;
Lieu que l'astre du jour n'a jamais pénétré,
Où la divinité que l'Egypte y révère,
Se voit au sombre éclat d'une pâle lumière.
C'est alors qu'embrassant le marbre de ses pieds,
Après que de mes pleurs ils ont été noyés,
Et que ma voix éteinte et mal articulée,
Au secours de mon fils l'a cent fois appelée,
J'ai senti tout à coup un changement soudain.
Un espoir inconnu s'est glissé dans mon sein.
La flamme du bûcher s'est d'abord allumée:
Elle a brillé dans l'air, sans pousser de fumée.
La victime aussitôt présentée à l'autel,
N'a point en gémissant reçu le coup mortel;
Et le prêtre attentif à ce pieux office,
N'a rien vu dans ses flancs qui ne me fût propice.

D'une sainte fureur, en même temps, épris,
« Reine, rends, m'a-t-il dit, le calme à tes esprits;
Ton fils est en ces lieux : avec la tyrannie,
Avant la fin du jour, ta misère est finie.
Il triomphe: tout fuit, tout cède à son effort,
Le tyran va tomber; il expire, il est mort. »
Il dit; et me quittant après cette réponse,
Dans un antre opposé je le vois qui s'enfonce,
Et moi, pleine de joie, et d'un esprit content,
Je reviens dans le temple, où ma garde m'attend.
Mais je reviens à peine, ô comble d'allégresse!
Que des dieux tout-puissans j'éprouve la promesse.
Et pour me confirmer le retour de mon fils,
En rentrant au palais, j'ai vu...

CANOPE.

Qui?

NITOCRIS.

Cléophis.

CANOPE.

Lui qui de votre fils, avec des soins fidèles,
Vous venoit autrefois apporter des nouvelles:
Mais qui depuis le jour que pour armer ce fils,
Le fer de votre époux en ses mains fut remis,
Ce fer que vous gardiez, dans ses jeunes années,
Pour relever un jour vos tristes destinées,
Dans les murs de Memphis ne s'étoit plus fait voir,
Et dont même vos soins n'avoient pu rien savoir!

NITOCRIS.

C'est lui-même, et d'abord que je l'ai vu paroître,
Mes yeux, après dix ans, n'ont pu le méconnoître.

Il n'a pu me parler; mais ses regards contens
M'ont assez confirmé le bonheur que j'attends.
Mon fils revient, Canope, au secours de sa mère:
Il va perdre Amasis; il va venger son père.
Dieux! avec quelle ardeur je compte les momens,
Où je pourrai jouir de ses embrassemens!
Je crois déjà le voir au rang de ses ancêtres,
Et le Nil retourné sous les lois de ses maîtres,
Déjà je m'abandonne aux transports les plus doux....

CANOPE.

Que faites-vous? Ah! ciel! le tyran vient à vous.

SCÈNE II.

AMASIS, NITOCRIS, CANOPE, GARDES.

AMASIS.

Puis-je savoir de vous ce que je dois attendre
Des décrets immortels que vous venez d'entendre,
Madame, et si les dieux, consultés sur mon sort,
Vous ont promis, au temple, ou ma vie, ou ma mort?

NITOCRIS.

Pour apprendre des dieux les volontés suprêmes,
Vous n'avez pas besoin qu'ils s'expliquent eux-mêmes.
Voyez par quels forfaits vous êtes couronné,
Et vous saurez le sort qui vous est destiné.

AMASIS.

Je sais bien plus: je sais que dans un sacrifice,
Quelque signe trompeur vous a paru propice;
Que le prêtre à vos vœux a promis mon trépas.
Madame, sur ce point, je ne vous presse pas.

Votre joie en sortant, de chacun remarquée,
Pour m'informer de tout s'est assez expliquée.
Mais je voudrois savoir quel est cet étranger,
Que vos yeux en rentrant viennent d'envisager?
Pourquoi tout ce matin vous a-t-il attendue?

NITOCRIS.

Quoi donc! Quel étranger s'est offert à ma vue?

AMASIS.

A mes soins vigilans rien ne peut échapper,
Et j'ai partout des yeux que l'on ne peut tromper.
Que vouloient vos regards attachés l'un sur l'autre?
Quel étoit son dessein? quel peut être le vôtre?

NITOCRIS.

Si j'ai quelques secrets que je veuille cacher,
Pensez-vous de mon sein les pouvoir arracher?
A l'artifice encor ajoutez les menaces:
Mon cœur s'est endurci par toutes ses disgrâces;
Et quelqu'autre malheur qui puisse m'accabler,
Vous saurez mes secrets, quand je pourrai trembler.

AMASIS.

Tremblez donc; car vos yeux m'en ont plus fait comprendre
Que vos discours ici ne m'en sauroient apprendre.
C'est donc cet imposteur, qui jusque dans ma cour,
De votre fils, Madame, a semé le retour;
Et qui, par le secours de ce bruit téméraire,
A trouvé sans effort le secret de vous plaire?
Je ne m'étonne plus, après de tels projets,
Qu'on l'ait vu si matin aux portes du palais.
Il cherchoit à vous voir, vous le cherchiez peut-être;
Mon ame s'est émue en le voyant paroître:

Vos regards et les siens se trouvant à la fois,
Ont fait également l'office de la voix;
Et de ces confidens le rapport peu fidèle,
Vous a de mon malheur confirmé la nouvelle
Que toujours Sésostris est prêt à m'immoler....

NITOCRIS.

Oui, tyran, il est vrai; c'est trop dissimuler :
Je vois que tu sais tout. Ta politique infâme
N'épargne aucun moyen pour lire dans mon ame.
Je vois que mes discours te sont tous racontés,
Qu'on observe mes yeux, que mes pas sont comptés;
Et par une rigueur qui n'eut jamais d'exemple,
On t'apprend jusqu'aux vœux que je fais dans le temple.
Mais dans mon triste sort, j'espère toutefois,
Que je n'ai pas long-temps à gémir sous tes lois,
Egalement haï du ciel et de la terre,
Tu ne peux éviter le fer ou le tonnerre.
Les dieux à mon secours ont amené mon fils.
Son nom est cher encore aux peuples de Memphis.
Tout le monde te hait, et tout le favorise :
Tous suivront un parti que le ciel autorise.
De son courage ardent à punir tes forfaits,
Chaque moment qui fuit, avance les effets;
Chaque moment ne fait que remplir l'intervalle
Qui t'éloignoit encor de ton heure fatale.

AMASIS.

Peut-être aurois-je à craindre un pareil attentat,
Si de l'exécuter il étoit en état.
Mais ma vie aujourd'hui n'est pas bien hasardée,
Si ce n'est que sur lui que ma perte est fondée.

NITOCRIS.

Eh! qui peut arrêter son généreux effort?
Dis, qui peut l'empêcher de t'immoler?

AMASIS.

Sa mort.

NITOCRIS.

Mon fils est mort!

AMASIS.

Conduit par sa noire furie,
Il venoit dans ces murs pour m'arracher la vie,
Lorsqu'un bras triomphant, envoyé par les dieux,
L'a privé pour jamais de la clarté des cieux.

NITOCRIS.

Non, je ne le crois point: la céleste puissance
Ne trahit point ainsi les vœux de l'innocence:
Moi-même j'en ai vu des signes assurés.

AMASIS.

Si vous n'en croyez rien, d'où vient que vous pleurez?

NITOCRIS.

Auprès de mon tyran puis-je être sans alarmes,
Et parler de mon fils sans répandre des larmes?
Mais comment? qui t'a dit? d'où sais-tu qu'il est mort?

AMASIS.

Celui qui l'a vaincu m'en a fait le rapport.

NITOCRIS.

O ciel!

AMASIS.

N'en doutez point, je le sais de lui-même:
Il est dans mon palais, et ma joie est extrême,
De pouvoir vous montrer l'auteur de son trépas.

NITOCRIS.

Quand il me le diroit, je ne le croirois pas.
Je vois que ta frayeur lui dicte ce langage.
Tu crois que pour sortir d'un si long esclavage,
Au récit de sa mort, sans secours, sans espoir,
Je pourrai m'abaisser à trahir mon devoir;
Et que par notre hymen j'arrêterai la foudre,
Dont les dieux et mon fils vont te réduire en poudre.
Mais d'un pareil espoir cesse de te flatter.
Adieu. L'orage gronde, il est près d'éclater.

AMASIS.

Orgueilleuse, tremblez; c'est sur vous qu'il va fondre.
Qu'on appelle mon fils: qu'il vienne la confondre.
Qu'il me suive.

SCÈNE III.

AMASIS, PHANÈS, GARDES.

PHANÈS.

Seigneur, gardez-vous de sortir.
On en veut à vos jours. Je viens vous avertir,
Qu'aux portes du palais un insolent murmure
Vous ose, avec le prince, accuser d'imposture;
Et que de Sésostris publiant le retour,
On s'obstine à nier qu'il ait perdu le jour.

AMASIS.

Eh! qui peut à mon peuple inspirer cette audace?
Est-ce cet inconnu qu'on a vu dans la place?

PHANÈS.

Oui, Seigneur, c'est lui-même.

AMASIS.

Et l'on ne l'a pas pris?
Courez, gardes...

PHANÈS.

Seigneur, rassurez vos esprits :
Se voyant découvert, il a cru que la fuite
Pourroit le garantir de ma juste poursuite:
Mais j'ai partout des bras qu'il ne peut éviter.
Mes ordres sont donnés pour le faire arrêter;
Et bientôt de sa bouche apprenant ses complices,
Vous le ferez dédire au milieu des supplices.

AMASIS.

Ah! c'est mettre le comble à ce que je te doi.
Dispose, ordonne, agis, je m'abandonne à toi.
Va, cours... Que de Memphis les portes soient fermées.
Disperses où tu voudras mes légions armées.
N'épargne rien surtout pour l'amener ici,
Tandis qu'avec mon fils je vais... Mais le voici.

SCÈNE IV.

AMASIS, SÉSOSTRIS, GARDES.

AMASIS.

Viens me tirer, mon fils, d'une peine mortelle.
On sème parmi nous une étrange nouvelle.
On dit que Sésostris n'a point fini ses jours.

SÉSOSTRIS.

Eh! qui peut vous tenir de semblables discours?

AMASIS.

Un traître, un inconnu, par ce bruit qui m'outrage,
Du peuple contre nous excite le courage;

Et la reine, à mes yeux, vient de le soutenir.
Il faut les détromper avant de les punir.
Pour lui, dans un moment, j'espère le confondre.
Il fuit, mais de sa prise on vient de me répondre.
On le cherche partout: il ne peut aller loin.

SÉSOSTRIS.

Quoi, Seigneur...

AMASIS.

Oui, Phanès s'est chargé de ce soin.
Pour la reine, ce jour va m'en faire justice :
Mais avant que ma haine ordonne son supplice,
Avant de l'immoler, je veux que son rapport
Confirme aux yeux de tous ta naissance et ton sort.

SÉSOSTRIS.

La reine!

AMASIS.

Pour finir de semblables murmures,
De la mort de son fils je veux que tu l'assures;
Que tu fasses briller un moment à ses yeux,
Ce fer, de ta victoire instrument glorieux :
Et que par cet objet, confirmant sa disgrâce,
Nous la forcions d'aller au milieu de la place,
Pour y dire elle-même au peuple de Memphis,
Que ton bras a vaincu le dernier de ses fils.

SÉSOSTRIS.

Moi, pour leur confirmer ma gloire et ma naissance,
D'un semblable détour implorer l'assistance!
Non, non, pour détromper les esprits abusés,
Et réunir pour moi tous les cœurs divisés,
Commandez qu'avec vous je paroisse à leur vue,
Et non devant les yeux d'une mère éperdue,

Qui n'a que trop souffert de ses autres malheurs,
Sans que par mon aveu j'irrite ses douleurs.

AMASIS.

Quoi! toi qui de son fils n'as pas craint les approches,
D'une femme en fureur tu craindrois les reproches?
Trouverai-je ton cœur plus foible que ton bras?
Je le veux; il suffit: ne me réplique pas.
Ta résistance ici deviendroit inutile.
Allez, gardes...

SCÈNE V.

AMASIS, SÉSOSTRIS, ARTHÉNICE, MICÉRINE, GARDES.

ARTHÉNICE.

Seigneur! où sera mon asile?
Quel spectacle cruel pour mes yeux étonnés!
Vos sujets contre moi se sont tous mutinés.
A peine je sortois qu'ils m'ont environnée;
Les uns de ma naissance ont maudit la journée:
D'autres plus insolens, d'une profane main,
Du temple et des autels m'ont fermé le chemin;
Et poussant de longs cris qui menaçoient ma vie,
Aux portes du palais leur foule m'a suivie.
Ils ne sauroient souffrir d'une commune voix,
Que le sang d'un sujet leur impose des lois,
Tandis que de leur roi la veuve infortunée
Achève dans les fers sa triste destinée.
Ils n'imputent qu'à moi les maux qu'elle a soufferts;
Et si dans un moment vous ne brisez ses fers;

Pour l'attacher à vous par un nœud légitime,
Vous me couronnerez, pour être leur victime.

SÉSOSTRIS.

Qu'entends-je?

AMASIS.

Quoi! ce peuple asservi sous mes lois,
A la témérité de condamner mon choix?
Il brave jusque-là ma grandeur souveraine?
Allons, mon fils, avant qu'on appelle la reine,
Allons nous présenter à ces audacieux....

ARTHÉNICE.

Que vois-je! lui, Seigneur, votre fils! justes dieux!

AMASIS.

Oui, c'est l'unique fruit d'un premier hyménée.
Je vais calmer les bruits qui vous ont étonnée,
Et forcer ces mutins, dignes de mon courroux,
A ne plus voir ici d'autre reine que vous.

(*Il sort.*)

SÉSOSTRIS.

J'ajouterai, Madame, avec un cœur sincère,
Qu'on ne peut mieux remplir la place de ma mère:
Je brûle également que vous donniez des lois,
Sur un trône où le sang me donne quelques droits:
Et pour vous confirmer le grand titre de reine,
Vous verrez s'il est rien que mon bras n'entreprenne.

SCÈNE VI.

ARTHÉNICE, MICÉRINE.

ARTHÉNICE.

Quelle surprise, ô ciel! quel abord imprévu!
Où suis-je? qu'a-t-on dit? qu'ai-je ouï? qu'ai-je vu?

De cet événement que faut-il que je croie?
Est-ce une illusion que le sommeil m'envoie?
Celui qui de mon cœur avoit troublé la paix,
Celui dont malgré moi je conservois les traits,
Et dont l'éloignement me sembloit si funeste,
Est le fils d'un tyran que mon ame déteste,
Dont le bras tout sanglant se prépare aujourd'hui
A me donner la mort, en m'attachant à lui!
O rencontre fatale, et qui me désespère!
Quoi! l'horreur que je sens pour les crimes du père,
L'effroi dont sa promesse agite mes esprits,
Ne sauroit un moment s'attacher sur le fils?
Quel charme dangereux me surprend et m'arrête?
O ciel! à quels tourmens faut-il que je m'apprête?
Quels combats pour mon cœur, que de trouble à la fois,
Si je veux le haïr autant que je le dois!

MICÉRINE.

Eh! pourquoi sans besoin vous montrer si sévère?
Doit-il être garant des crimes de son père?
Et par mille vertus ne peut-il démentir
L'injustice du sort qui l'en a fait sortir?

ARTHÉNICE.

Non, non, quelque vertu qui brille en sa personne,
Il est toujours d'un sang que le crime couronne.
Phanès qui me défend d'épouser Amasis,
Ne souffrira jamais que j'écoute son fils.
Quoique pour les tyrans son grand cœur entreprenne,
Je sais ce qu'en secret il leur porte de haine,
Et qu'il n'est point de mort qu'il n'ose dédaigner,
Avant que leur hymen me force de régner.

J'en ai reçu tantôt l'assurance infaillible.
Cependant Amasis, ô souvenir terrible!
Bientôt dans ce palais reviendra me chercher:
A son sort que j'abhorre, il voudra m'attacher;
Mais pour rompre l'hymen que son cœur se propose,
Allons revoir mon père, employons toute chose,
Et parmi tant de maux que mon ame ressent,
Comme au plus grand de tous, courons au plus pressant.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

SÉSOSTRIS, PHANÈS.

PHANÈS.

La reine va venir, et de cette entrevue
Le tyran sur ses pas viendra savoir l'issue;
Et sans doute avec vous il y seroit venu,
Si ma prudence ailleurs ne l'avoit retenu.
Pour vous, pour nos amis, que de sujets de craindre!
Mais puisque c'en est fait, songez à vous contraindre;
Que notre sort dépend de ce que vous ferez,
Et que tout est perdu, si vous vous déclarez.

SÉSOSTRIS.

Eh! comment voulez-vous qu'auteur de ses alarmes,
Je puisse résister à ses cris, à ses larmes?
Que j'aie en la voyant assez de cruauté....

PHANÈS.

Dieux! voici le péril que j'ai tant redouté.
Seigneur, si Cléophis vient d'exposer sa vie,
Pour avoir un moment attendu sa sortie,
Qu'allez-vous devenir, si, durant ses regrets,
Vous ne pouvez cacher vos sentimens secrets?
Ah! voyez quels périls suivroient cette imprudence,
Si j'eusse en ce besoin manqué de prévoyance!

Si, dans le temps fatal qu'avec empressement
On cherche Cléophis par mon commandement,
Des prêtres d'Osiris la troupe conjurée
N'eût daigué le cacher dans l'enceinte sacrée.
Que sa faute, Seigneur, vous fasse ouvrir les yeux;
C'est un avis exprès envoyé par les dieux,
Qui se servent souvent de la chute d'un autre,
Pour nous faire un exemple à détourner la nôtre.
Profitez du désordre où l'on voit Amasis.
De crainte et de courroux tous ses sens sont saisis,
De voir que dans ces murs, sa proie enveloppée,
Est comme par miracle à sa rage échappée.
Tandis que furieux, et surpris, et troublé,
Par un pouvoir céleste il paroît aveuglé,
Frappons. Ne tenons plus sa perte suspendue.
Que la foudre en tombant lui dessille la vue.
Allons hâter l'effet de ce noble dessein,
Et ne vous déclarez que sa tête à la main.

SÉSOSTRIS.

Oui, c'est trop retenir ma juste impatience :
Pourquoi jusqu'à la nuit remettre ma vengeance?
Vingt fois, en le voyant, prêt à me découvrir,
Je me suis vu tenté de le faire périr.
Qu'à feindre si long-temps un grand cœur a de peine!
Mais enfin je me livre aux transports de ma haine.
Plus de retardement. Il le faut immoler,
Et je vais....

PHANÈS.

Ah! Seigneur! où voulez-vous aller?
Songez-vous qu'en ces lieux sa garde l'environne,
Qu'ils veillent tous ensemble autour de sa personne?

Des rivages brûlans où commence le jour,
A force de bienfaits, attirés dans sa cour,
Accoutumés au sang, nourris dans le carnage,
Ces barbares du peuple ignorent le langage :
Et nul jusqu'à ce jour n'a connu d'autre voix,
Que celle du tyran qui leur donne des lois.
Ainsi, si vous suivez cette funeste envie,
Songez qu'en l'immolant c'est fait de votre vie,
Qu'il n'est rien d'assez fort pour vous faire épargner.
Ce n'est pas tout qu'il meure, il faut vivre et régner.
L'immoler et périr, n'est qu'une foible gloire.
Pour vaincre, il faut jouir des fruits de sa victoire.
Dans une heure au plus tard je le livre en vos mains.
Vous voyez que lui-même avance nos desseins,
Qu'il nous ouvre un chemin plus prompt et plus facile,
En sortant de ces murs qui lui servent d'asile.
Laissez-moi le conduire où nos braves amis
Sont prêts d'exécuter tout ce qu'ils m'ont promis;
Où je veux qu'attiré par l'espoir qui le flatte,
Aux yeux mêmes des dieux notre vengeance éclate:
Et qu'au lieu de l'hymen qu'il y croit célébrer,
Il y trouve le fer qui le doit massacrer.

SÉSOSTRIS.

Eh! c'est-là, puisqu'il faut que je vous le révèle,
C'est-là ce qui m'inspire une frayeur mortelle!
Vous ne m'aviez pas dit qu'Arthénice aujourd'hui
Dût se voir exposée à ce fatal ennui,
Et que prête à subir un joug qu'elle appréhende....

PHANÈS.

C'est ce qui rend ma joie et plus juste et plus grande.

C'est ce qui doit m'enfler d'un généreux orgueil,
De voir servir mon sang à creuser son cercueil,
Et de pouvoir penser que cet honneur insigne,
De vos bontés, Seigneur, la rendra moins indigne.
Mais sur ce grand projet en vain nous balançons;
Le ciel l'achevera, si nous le commençons;
Je ne crains que la reine et votre ame trop tendre...
Ah! Seigneur! de la voir il falloit vous défendre;
Il falloit résister à cet ordre absolu :
Vous aviez cent raisons, si vous l'aviez voulu.

SÉSOSTRIS.

Eh bien! pour dissiper l'effroi qui vous agite,
Tandis que je le puis, il faut que je l'évite.
Rentrons.

PHANÈS.

Il n'est plus temps, vous devez lui parler.
Vous êtes trop avant, Seigneur, pour reculer :
Un changement si prompt donneroit trop d'ombrage.
Voyez-la; mais sur vous n'attirez point l'orage;
Otez-lui tout espoir, et par un juste effort,
De ce fils qu'elle plaint confirmez-lui la mort.
C'est la sauver qu'aigrir le tourment qui l'accable :
C'est une piété que d'être impitoyable.
Et moi de mon côté, de peur d'être suspect,
Durant cet entretien je fuirai votre aspect.
Songez qu'à chaque instant ces voûtes indiscrètes,
Auront des yeux ouverts sur tout ce que vous faites;
Et qu'au premier regard, prompts à vous déceler,
Il n'est rien que ces murs ne puissent révéler.
J'entends du bruit, on vient; c'est la reine elle-même.

SÉSOSTRIS.

Ciel! quel accablement, quelle douleur extrême!
Phanès, en quel état paroît-elle à mes yeux?
Ah! barbare! ah! tyran!

PHANÈS.

Que faites-vous? ah! dieux!
Vous êtes observé, Seigneur, je me retire :
Songez à vous.

SÉSOSTRIS.

Hélas! que lui pourrai-je dire?

SCÈNE II.

NITOCRIS, SÉSOSTRIS, CANOPE, AMMON, GARDES.

NITOCRIS.

Où donc est ce cruel qu'on veut me présenter?
Qu'il vienne. Qu'attend-il? qui le peut arrêter?
Qu'il vienne m'assurer de mon malheur extrême.

AMMON.

Voyez cet étranger, Madame; c'est lui-même.

NITOCRIS.

Quoi! c'est lui?... Mais, ô ciel! qu'en dois-je présumer?
Plus sa vue en ces lieux a droit de m'alarmer,
Plus je le considère, et plus en sa présence
Je sens que ma douleur a moins de violence.
Je sens même pour lui tout mon sang s'émouvoir.
Eh bien! parle: est-ce toi qui demande à me voir?

SÉSOSTRIS.

Madame....

NITOCRIS.

Explique-toi, parle sans te contraindre;
Mes malheurs sont trop grands pour avoir rien à craindre.
De la mort de mon fils es-tu coupable ou non?

SÉSOSTRIS.

Ces éclaircissemens ne sont pas de saison.
Vous saurez tout, Madame, en voyant cette épée.

NITOCRIS.

O dieux! quel est l'objet dont ma vue est frappée?
Je reconnois ce fer d'un fils infortuné.
Perfide, il est donc vrai, tu l'as assassiné?

SÉSOSTRIS.

Ne me demandez point quelle est sa destinée;
Vous la voyez, Madame.

NITOCRIS.

O mère infortunée!
Et vous, dieux imposteurs, qui flattiez mon ennui,
Est-ce là le secours que j'attendois de lui?
O mon fils! qui l'eût cru que ce fer redoutable,
Dont j'attendois la fin de mon sort déplorable,
Ce fer dont je t'armai dût servir quelque jour,
A me prouver ta mort et non pas ton retour?
Mais comment est-il mort? conte-moi ta victoire;
Elève de ce meurtre un trophée à ta gloire.
Parle, achève, cruel, de me percer le cœur.

SÉSOSTRIS.

Madame, c'est assez.... Je plains votre malheur....
Il finira bientôt.... Ma présence l'irrite....
J'ai dit ce que j'ai dû vous dire, et je vous quitte.

NITOCRIS.

Ah! barbare! ah! cruel, arrête, et que ta main
De la mère et du fils égale le destin.
Avant que de sortir mets le comble à ta rage.
Frappe, voilà mon sein, achève ton ouvrage:
Dans ces flancs malheureux épuise ton courroux.
Frappe, te dis-je.

SÉSOSTRIS.

O ciel! que me proposez-vous?

NITOCRIS.

Tu soupires, cruel! est-ce à toi de me plaindre?

SÉSOSTRIS.

Ah! c'en est trop! mon cœur ne peut plus se contraindre.
Gardes, qu'avec la reine on me laisse un instant.
Eloignez-vous, sortez.

SCÈNE III.

NITOCRIS, SÉSOSTRIS, PHANÈS, CANOPE, AMMON, GARDES.

PHANÈS.

Seigneur, on vous attend:
Tout est prêt dans le temple, et le roi va paroître.
Venez.

SÉSOSTRIS.

Ah! laissez-moi....

PHANÈS.

Je n'en suis pas le maître:
Vous savez l'ordre. Allons, il faut me suivre....

NITOCRIS.

Eh quoi!
Phanès aussi, Phanès est sans pitié pour moi?

Pour l'attacher à vous par un nœud légitime,
Vous me couronnerez, pour être leur victime.

SÉSOSTRIS.

Qu'entends-je?

AMASIS.

Quoi! ce peuple asservi sous mes lois,
A la témérité de condamner mon choix?
Il brave jusque-là ma grandeur souveraine?
Allons, mon fils, avant qu'on appelle la reine,
Allons nous présenter à ces audacieux....

ARTHÉNICE.

Que vois-je! lui, Seigneur, votre fils! justes dieux!

AMASIS.

Oui, c'est l'unique fruit d'un premier hyménée.
Je vais calmer les bruits qui vous ont étonnée,
Et forcer ces mutins, dignes de mon courroux,
A ne plus voir ici d'autre reine que vous.

(*Il sort.*)

SÉSOSTRIS.

J'ajouterai, Madame, avec un cœur sincère,
Qu'on ne peut mieux remplir la place de ma mère:
Je brûle également que vous donniez des lois,
Sur un trône où le sang me donne quelques droits:
Et pour vous confirmer le grand titre de reine,
Vous verrez s'il est rien que mon bras n'entreprenne.

SCÈNE VI.

ARTHÉNICE, MICÉRINE.

ARTHÉNICE.

Quelle surprise, ô ciel! quel abord imprévu!
Où suis-je? qu'a-t-on dit? qu'ai-je ouï? qu'ai-je vu?

De cet événement que faut-il que je croie?
Est-ce une illusion que le sommeil m'envoie?
Celui qui de mon cœur avoit troublé la paix,
Celui dont malgré moi je conservois les traits,
Et dont l'éloignement me sembloit si funeste,
Est le fils d'un tyran que mon ame déteste,
Dont le bras tout sanglant se prépare aujourd'hui
A me donner la mort, en m'attachant à lui!
O rencontre fatale, et qui me désespère!
Quoi! l'horreur que je sens pour les crimes du père,
L'effroi dont sa promesse agite mes esprits,
Ne sauroit un moment s'attacher sur le fils?
Quel charme dangereux me surprend et m'arrête?
O ciel! à quels tourmens faut-il que je m'apprête?
Quels combats pour mon cœur, que de trouble à la fois,
Si je veux le haïr autant que je le dois!

MICÉRINE.

Eh! pourquoi sans besoin vous montrer si sévère?
Doit-il être garant des crimes de son père?
Et par mille vertus ne peut-il démentir
L'injustice du sort qui l'en a fait sortir?

ARTHÉNICE.

Non, non, quelque vertu qui brille en sa personne,
Il est toujours d'un sang que le crime couronne.
Phanès qui me défend d'épouser Amasis,
Ne souffrira jamais que j'écoute son fils.
Quoique pour les tyrans son grand cœur entreprenne,
Je sais ce qu'en secret il leur porte de haine,
Et qu'il n'est point de mort qu'il n'ose dédaigner,
Avant que leur hymen me force de régner.

J'en ai reçu tantôt l'assurance infaillible.
Cependant Amasis, ô souvenir terrible!
Bientôt dans ce palais reviendra me chercher:
A son sort que j'abhorre, il voudra m'attacher;
Mais pour rompre l'hymen que son cœur se propose,
Allons revoir mon père, employons toute chose,
Et parmi tant de maux que mon ame ressent,
Comme au plus grand de tous, courons au plus pressant.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

SÉSOSTRIS, PHANÈS.

PHANÈS.

La reine va venir, et de cette entrevue
Le tyran sur ses pas viendra savoir l'issue;
Et sans doute avec vous il y seroit venu,
Si ma prudence ailleurs ne l'avoit retenu.
Pour vous, pour nos amis, que de sujets de craindre!
Mais puisque c'en est fait, songez à vous contraindre;
Que notre sort dépend de ce que vous ferez,
Et que tout est perdu, si vous vous déclarez.

SÉSOSTRIS.

Eh! comment voulez-vous qu'auteur de ses alarmes,
Je puisse résister à ses cris, à ses larmes?
Que j'aie en la voyant assez de cruauté....

PHANÈS.

Dieux! voici le péril que j'ai tant redouté.
Seigneur, si Cléophis vient d'exposer sa vie,
Pour avoir un moment attendu sa sortie,
Qu'allez-vous devenir, si, durant ses regrets,
Vous ne pouvez cacher vos sentimens secrets?
Ah! voyez quels périls suivroient cette imprudence,
Si j'eusse en ce besoin manqué de prévoyance!

Si, dans le temps fatal qu'avec empressement
On cherche Cléophis par mon commandement,
Des prêtres d'Osiris la troupe conjurée
N'eût daigné le cacher dans l'enceinte sacrée.
Que sa faute, Seigneur, vous fasse ouvrir les yeux;
C'est un avis exprès envoyé par les dieux,
Qui se servent souvent de la chute d'un autre,
Pour nous faire un exemple à détourner la nôtre.
Profitez du désordre où l'on voit Amasis.
De crainte et de courroux tous ses sens sont saisis,
De voir que dans ces murs, sa proie enveloppée,
Est comme par miracle à sa rage échappée.
Tandis que furieux, et surpris, et troublé,
Par un pouvoir céleste il paroît aveuglé,
Frappons. Ne tenons plus sa perte suspendue.
Que la foudre en tombant lui dessille la vue.
Allons hâter l'effet de ce noble dessein,
Et ne vous déclarez que sa tête à la main.

SÉSOSTRIS.

Oui, c'est trop retenir ma juste impatience :
Pourquoi jusqu'à la nuit remettre ma vengeance?
Vingt fois, en le voyant, prêt à me découvrir,
Je me suis vu tenté de le faire périr.
Qu'à feindre si long-temps un grand cœur a de peine!
Mais enfin je me livre aux transports de ma haine.
Plus de retardement. Il le faut immoler,
Et je vais....

PHANÈS.

Ah! Seigneur! où voulez-vous aller?
Songez-vous qu'en ces lieux sa garde l'environne,
Qu'ils veillent tous ensemble autour de sa personne?

Des rivages brûlans où commence le jour,
A force de bienfaits, attirés dans sa cour,
Accoutumés au sang, nourris dans le carnage,
Ces barbares du peuple ignorent le langage :
Et nul jusqu'à ce jour n'a connu d'autre voix,
Que celle du tyran qui leur donne des lois.
Ainsi, si vous suivez cette funeste envie,
Songez qu'en l'immolant c'est fait de votre vie,
Qu'il n'est rien d'assez fort pour vous faire épargner.
Ce n'est pas tout qu'il meure, il faut vivre et régner.
L'immoler et périr, n'est qu'une foible gloire.
Pour vaincre, il faut jouir des fruits de sa victoire.
Dans une heure au plus tard je le livre en vos mains.
Vous voyez que lui-même avance nos desseins,
Qu'il nous ouvre un chemin plus prompt et plus facile,
En sortant de ces murs qui lui servent d'asile.
Laissez-moi le conduire où nos braves amis
Sont prêts d'exécuter tout ce qu'ils m'ont promis;
Où je veux qu'attiré par l'espoir qui le flatte,
Aux yeux mêmes des dieux notre vengeance éclate:
Et qu'au lieu de l'hymen qu'il y croit célébrer,
Il y trouve le fer qui le doit massacrer.

SÉSOSTRIS.

Eh! c'est-là, puisqu'il faut que je vous le révèle,
C'est-là ce qui m'inspire une frayeur mortelle!
Vous ne m'aviez pas dit qu'Arthénice aujourd'hui
Dût se voir exposée à ce fatal ennui,
Et que prête à subir un joug qu'elle appréhende....

PHANÈS.

C'est ce qui rend ma joie et plus juste et plus grande.

C'est ce qui doit m'enfler d'un généreux orgueil,
De voir servir mon sang à creuser son cercueil,
Et de pouvoir penser que cet honneur insigne,
De vos bontés, Seigneur, la rendra moins indigne.
Mais sur ce grand projet en vain nous balançons;
Le ciel l'achevera, si nous le commençons :
Je ne crains que la reine et votre ame trop tendre....
Ah! Seigneur! de la voir il falloit vous défendre;
Il falloit résister à cet ordre absolu :
Vous aviez cent raisons, si vous l'aviez voulu.

SÉSOSTRIS.

Eh bien! pour dissiper l'effroi qui vous agite,
Tandis que je le puis, il faut que je l'évite.
Rentrons.

PHANÈS.

Il n'est plus temps, vous devez lui parler.
Vous êtes trop avant, Seigneur, pour reculer :
Un changement si prompt donneroit trop d'ombrage.
Voyez-la; mais sur vous n'attirez point l'orage;
Otez-lui tout espoir, et par un juste effort,
De ce fils qu'elle plaint confirmez-lui la mort.
C'est la sauver qu'aigrir le tourment qui l'accable :
C'est une piété que d'être impitoyable.
Et moi de mon côté, de peur d'être suspect,
Durant cet entretien je fuirai votre aspect.
Songez qu'à chaque instant ces voûtes indiscrètes,
Auront des yeux ouverts sur tout ce que vous faites;
Et qu'au premier regard, prompts à vous déceler,
Il n'est rien que ces murs ne puissent révéler.
J'entends du bruit, on vient; c'est la reine elle-même.

SÉSOSTRIS.

Ciel! quel accablement, quelle douleur extrême!
Phanès, en quel état paroît-elle à mes yeux?
Ah! barbare! ah! tyran!

PHANÈS.

Que faites-vous? ah! dieux!
Vous êtes observé, Seigneur, je me retire :
Songez à vous.

SÉSOSTRIS.

Hélas! que lui pourrai-je dire?

SCÈNE II.

NITOCRIS, SÉSOSTRIS, CANOPE, AMMON, GARDES.

NITOCRIS.

Où donc est ce cruel qu'on veut me présenter?
Qu'il vienne. Qu'attend-il? qui le peut arrêter?
Qu'il vienne m'assurer de mon malheur extrême.

AMMON.

Voyez cet étranger, Madame; c'est lui-même.

NITOCRIS.

Quoi! c'est lui?... Mais, ô ciel! qu'en dois-je présumer?
Plus sa vue en ces lieux a droit de m'alarmer,
Plus je le considère, et plus en sa présence
Je sens que ma douleur a moins de violence.
Je sens même pour lui tout mon sang s'émouvoir.
Eh bien! parle : est-ce toi qui demande à me voir?

SÉSOSTRIS.

Madame....

NITOCRIS.

Explique-toi, parle sans te contraindre;
Mes malheurs sont trop grands pour avoir rien à craindre.
De la mort de mon fils es-tu coupable ou non?

SÉSOSTRIS.

Ces éclaircissemens ne sont pas de saison.
Vous saurez tout, Madame, en voyant cette épée.

NITOCRIS.

O dieux! quel est l'objet dont ma vue est frappée?
Je reconnois ce fer d'un fils infortuné.
Perfide, il est donc vrai, tu l'as assassiné?

SÉSOSTRIS.

Ne me demandez point quelle est sa destinée;
Vous la voyez, Madame.

NITOCRIS.

O mère infortunée!
Et vous, dieux imposteurs, qui flattiez mon ennui,
Est-ce là le secours que j'attendois de lui?
O mon fils! qui l'eût cru que ce fer redoutable,
Dont j'attendois la fin de mon sort déplorable,
Ce fer dont je t'armai dût servir quelque jour,
A me prouver ta mort et non pas ton retour?
Mais comment est-il mort? conte-moi ta victoire,
Elève de ce meurtre un trophée à ta gloire.
Parle, achève, cruel, de me percer le cœur.

SÉSOSTRIS.

Madame, c'est assez.... Je plains votre malheur....
Il finira bientôt.... Ma présence l'irrite....
J'ai dit ce que j'ai dû vous dire, et je vous quitte.

NITOCRIS.

Ah! barbare! ah! cruel, arrête, et que ta main
De la mère et du fils égale le destin.
Avant que de sortir mets le comble à ta rage.
Frappe, voilà mon sein, achève ton ouvrage :
Dans ces flancs malheureux épuise ton courroux.
Frappe, te dis-je.

SÉSOSTRIS.

O ciel! que me proposez-vous?

NITOCRIS.

Tu soupires, cruel! est-ce à toi de me plaindre?

SÉSOSTRIS.

Ah! c'en est trop! mon cœur ne peut plus se contraindre.
Gardes, qu'avec la reine on me laisse un instant.
Eloignez-vous, sortez.

SCÈNE III.

NITOCRIS, SÉSOSTRIS, PHANÈS, CANOPE, AMMON, GARDES.

PHANÈS.

Seigneur, on vous attend :
Tout est prêt dans le temple, et le roi va paroître.
Venez.

SÉSOSTRIS.

Ah! laissez-moi....

PHANÈS.

Je n'en suis pas le maître:
Vous savez l'ordre. Allons, il faut me suivre....

NITOCRIS.

Eh quoi!
Phanès aussi, Phanès est sans pitié pour moi?

Laissez-moi de ce monstre assouvir la furie...

PHANÈS.

Madame, mon devoir s'oppose à votre envie;

(*Bas, en s'en allant, à Sésostris.*)

L'ordre presse. En ces lieux c'est trop vous arrêter;
Rentrons. Dans quels périls alliez-vous nous jeter!

SCÈNE IV.

NITOCRIS, CANOPE, GARDES.

NITOCRIS.

Va, ministre insolent, auteur de ma misère,
Va d'un crime si noir partager le salaire,
Perfide! qui pour prix des honneurs, des bienfaits,
Dont jadis mon époux surpassa tes souhaits,
Pour prix du rang suprême où l'hymen de ta fille
Eût fait monter un jour ton obscure famille,
Préférant l'esclavage à cet illustre espoir,
As peut-être vendu ton maître et ton devoir.
Mais où va s'arrêter la douleur qui m'anime,
Tandis que l'assassin triomphe de son crime?
Par quel charme nouveau, par quel fatal poison,
A-t-il séduit mes sens et surpris ma raison?
Et par un mouvement que je ne puis connoître,
D'où vient que sans horreur je le voyois paroître?
Ah! j'en rougis de honte, et je sens que mon cœur
Se rend en frémissant à toute sa fureur.
Ne tardons plus, suivons le transport qui me guide;
Faisons tous nos efforts pour perdre ce perfide.
Je sais par quels moyens je pourrai le punir:
Allons voir le tyran; mais je le vois venir.

SCÈNE V.

AMASIS, NITOCRIS, CANOPE, GARDES.

NITOCRIS.

Approche et viens jouir du tourment qui m'accable.
Le meurtre de mon fils n'est que trop véritable :
Mais après les horreurs de mon sort inhumain,
Si tu veux qu'aujourd'hui je te donne ma main,
Rappelle ce cruel dont la noire furie
Triomphe insolemment d'une si belle vie :
Consens de l'immoler aux mânes de mon fils,
Je n'y résiste plus, je t'épouse à ce prix.

AMASIS.

Eh! le connoissez-vous pour suivre cette envie ?
Savez-vous de quel sang il a reçu la vie ?

NITOCRIS.

Il m'a ravi mon fils; je n'examine rien.

AMASIS.

Pour venger votre fils, que j'immole le mien!

NITOCRIS.

Lui, ton fils?

AMASIS.

Oui, Madame; et je viens vous apprendre,
Qu'à remonter au trône il ne faut plus prétendre;
C'en est fait. Toutefois si vous y consentez,
Il ne tiendra qu'à vous d'éprouver mes bontés :
Je mettrai tous mes soins à soulager vos peines.
Libre dans ce palais, vous n'avez plus de chaînes;
Vous pouvez, pour pleurer la mort de votre fils,
Vous montrer désormais aux peuples de Memphis,

Et parmi les tombeaux dressés pour nos monarques,
De votre piété lui consacrer des marques.
Pour toutes ces faveurs je n'exige de vous
Qu'un traître, un imposteur, l'objet de mon courroux,
Que le peuple, séduit par ses vains artifices,
Dérobe trop long-temps aux rigueurs des supplices.
Allez, dans leur devoir forcez-les de rentrer;
Avant la fin du jour il faut me le livrer,
Ou j'atteste les dieux que votre mort certaine,
Au défaut de son sang qu'on refuse à ma haine,
Vengera le mépris de mon autorité,
Et servira d'exemple à la témérité.
Obéissez, Madame; et vous, qu'on se retire.

SCÈNE VI.

NITOCRIS, CANOPE.

NITOCRIS.

Qu'entends-je? quelle loi vient-on de me prescrire?
Où suis-je? Dois-je croire un si grand changement?
Tout fuit, tout se disperse à ce commandement?
Profitons du bonheur que le ciel nous envoie;
A punir les tyrans il faut que je l'emploie;
Allons les immoler ou périr sous leurs coups.

CANOPE.

Eh! de ce vain projet quel fruit espérez-vous?
Dérobez-vous plutôt au sort qu'on vous destine.
Dans Thèbes, dans Saïs, ou dans Eléphantine,
Venez de vos sujets mendier le secours.
Ils vous défendront tous au péril de leurs jours.

Ah!

Ah! si contre un tyran ils ont eu l'assurance
D'enlever Cléophis à sa noire vengeance,
Quand ils verront en vous la veuve de leur roi,
Que neferont-ils point pour vous prouver leur foi?

NITOCRIS.

En vain de cet espoir tu flattes ma misère;
De mes tristes sujets que veux-tu que j'espère,
Canope, et quels conseils m'oses-tu proposer?
Aux fureurs du tyran pourront-ils s'opposer?
Tu sais comme agité d'éternelles alarmes,
Il a pillé leurs biens, il a saisi leurs armes:
Ses ministres sanglans, ou plutôt ses bourreaux,
Ont abattu leurs cœurs sous le poids de leurs maux;
Et la mort de mon fils, qui détruit leur attente,
Va rendre désormais leur chaîne plus pesante.
Quels amis d'Apriès viendroient me secourir?
Les plus zélés d'entre eux, il les a fait mourir,
Et le reste approuvant ses funestes maximes,
Lui fait une vertu de chacun de ses crimes.
Ceux même qui veillant au culte des autels,
Devroient donner l'exemple au reste des mortels,
Abusant lâchement de leurs saints priviléges,
Descendent, pour lui plaire, aux derniers sacriléges;
Et sourds aux cris plaintifs des peuples gémissans,
Entre les dieux et lui partagent leur encens.
Non, non, je veux moi seule en délivrer la terre,
Au défaut de leurs bras, et même du tonnerre,
Je veux seule venger mon époux, mes enfans,
Ne laissons point ici les crimes triomphans;
Et si nos ennemis me font cesser de vivre,
Du moins dans les enfers forçons-les de nous suivre.

CANOPE.

Dieux! que je crains pour vous ce terrible dessein!

NITOCRIS.

Périsse de mon fils, périsse l'assassin!
Ménageons pour sa mort les momens qu'on nous laisse.
Voyons par quels chemins, cherchons par quelle adresse,
En quels temps, en quels lieux, je pourrai l'immoler;
Et fuyons des témoins qui pourroient nous troubler.

SCÈNE VII.

NITOCRIS, ARTHÉNICE, CANOPE.

ARTHÉNICE.

Madame, dans les maux dont mon ame est atteinte,
Ne sachant où porter ni mes pas ni ma plainte,
Vous me voyez tremblante....

NITOCRIS.

Arthénice en ces lieux!
Mais d'où vient la douleur qui paroît dans vos yeux?
De vos sens affligés quel désordre s'empare?

ARTHÉNICE.

Ignorez-vous le sort qu'Amasis me prépare,
Qu'il m'a mandée ici pour être mon époux,
Et me donner des biens qui ne sont dus qu'à vous?

NITOCRIS.

A vous donner la main le tyran se dispose!
Et que résolvez-vous sur ce qu'il vous propose?

ARTHÉNICE.

Ah! pour fuir cet hymen que je ne puis souffrir,
S'il étoit une voie où je pusse courir,

S'il étoit un moyen de m'en pouvoir défendre,
Au péril de mes jours j'oserois l'entreprendre:
Mais seule, sans espoir, sans secours, sans appui,
Au milieu de sa cour, que puis-je contre lui?
Je comptois sur mon père en ce péril extrême:
Mais ce qui me confond, c'est mon père lui-même,
Qui par des sentimens dignes de sa vertu,
Relevoit ce matin mon espoir abattu,
Qui d'un trône accepté d'une main criminelle,
Présentoit à mes yeux l'infamie éternelle:
Par un ordre nouveau qui me perce le sein,
Du tyran, tout à coup, approuvant le dessein,
A ses feux maintenant il veut que je souscrive,
Et dans une heure au temple il faut que je le suive.
Voyez l'état funeste où me réduit le sort.

NITOCRIS.

Eh bien! pour en sortir feriez-vous un effort?
Vous sentez-vous le cœur capable de me suivre?

ARTHÉNICE.

Je ne crains point la mort: s'il faut cesser de vivre,
Il n'est rien qu'avec vous je ne puisse tenter.
Que faut-il faire enfin, Madame?

NITOCRIS.

M'imiter.
Vous savez qu'à mon fils vous fûtes destinée,
Et que pour célébrer cet illustre hyménée,
De moment en moment j'attendois son retour:
Il n'y faut plus songer, il a perdu le jour.
Contre son assassin armons-nous l'une et l'autre.
S'il échappe à mon bras, qu'il tombe sous le vôtre.

La noirceur de son crime est égale entre nous :
S'il me ravit mon fils, il vous ôte un époux ;
Et vous devez montrer qu'une pareille injure
Intéresse l'amour autant que la nature.

ARTHÉNICE.

Oui, courons accomplir ce généreux dessein ;
Mon cœur vous est connu, nommez-moi l'assassin :
Vous verrez s'il est rien qui puisse le défendre....

NITOCRIS.

C'est le fils du tyran.

ARTHÉNICE.

Dieux ! que viens-je d'entendre?

NITOCRIS.

Quoi! déjà ce grand cœur commence à s'ébranler,
Et dès le premier pas vous semblez reculer?
D'où peut naître à ce nom le trouble de votre ame?

ARTHÉNICE.

Quoi, Madame ! c'est lui dont la mort...

NITOCRIS.

Oui, Madame ;
Et si trop jeune encor pour un si grand projet,
Votre bras chancelant ne s'arme qu'à regret,
Par un autre moyen faisons qu'il s'accomplisse ;
Unissons contre lui la force et l'artifice.
Invisible en ce lieu j'attendrai l'assassin.
Je ne veux que mon bras pour lui percer le sein.
Chargez-vous seulement d'amener la victime,
Et je réponds du coup qui doit punir son crime.

ARTHÉNICE.

Mais, Madame, songez...

NITOCRIS.

Ah! c'est trop de raisons.
Craignez d'ouvrir mon ame à d'étranges soupçons.
Enfin si le perfide échappe à ma vengeance,
Ma fureur avec lui vous croit d'intelligence;
Et dans les mouvemens d'un si juste courroux,
Je ne m'en prendrai plus qu'à votre père, à vous.
Songez-y bien. Adieu.

SCÈNE VIII.

ARTHÉNICE.

Quel orage s'assemble!
On en veut à mon père: on en veut... ah! je tremble!
Courons la prévenir et chercher les moyens,
De conserver des jours où j'attache les miens.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

SÉSOSTRIS.

En quel état cruel ai-je réduit ma mère?
Peut-être que cédant à sa douleur amère,
Le cœur gros de soupirs, sans espoir, sans secours,
Elle touche au moment qui va trancher ses jours.
Eh! que me servira que dans mon entreprise,
Par la mort d'Amasis le ciel me favorise,
Si ma mère tombant dans l'éternelle nuit,
Du succès que jattends va me ravir le fruit?
O dieux! pour l'achever que n'ai-je point à craindre?
L'empressement d'agir, l'horreur de me contraindre:
Le tyran qui prétend dans le temple, à mes yeux,
Allumer le flambeau d'un hymen odieux.
Tant de troubles mortels, tant d'affreuses images,
Semblent à mes desseins de si tristes présages,
Que mon cœur agité d'une prompte terreur,
Se remplit malgré moi d'une secrète horreur.
De noirs pressentimens étonnent ma constance...

SCÈNE II.

SÉSOSTRIS, NITOCRIS, *d'un côté du théâtre, un poignard à la main*, AMASIS, *de l'autre côté.*

NITOCRIS, *d'un côté du théâtre.*

Il est seul, avançons, Ciel! soutiens ma vengeance.

SÉSOSTRIS.

O patrie! ô devoir! nature! amour! hélas!

NITOCRIS, *voulant le frapper.*

Prenons ce temps propice. Ah! traître! tu mourras.

AMASIS, *lui retenant le bras.*

Arrête, malheureuse.

NITOCRIS.

O dieux!

SÉSOSTRIS.

O ciel!

AMASIS.

Perfide!

Quel aveugle transport, quelle fureur te guide?
Quel démon, quelle rage a pu te posséder?

NITOCRIS.

Le bourreau de mon sang peut-il le demander?

SÉSOSTRIS.

Je ne puis revenir de ma terreur extrême.
La reine sur mes jours attenter elle-même!
O ciel! quelle est la main par qui j'allois périr!
O ciel! quelle est la main qui vient me secourir!

AMASIS.

Cruelle! si les dieux, soutenant mon audace,
Des tiens qu'ils ont proscrits m'ont fait prendre la place,
Si leur courroux vengeur me le fit immoler
Au repos d'un Etat qu'ils auroient pu troubler,
N'étoit-ce pas à moi que tu devois t'en prendre?

NITOCRIS.

J'ai voulu te frapper par l'endroit le plus tendre.
J'ai voulu te montrer, en ce fatal moment,
Si la perte d'un fils est un léger tourment:

Juge par la fureur, le trouble et la surprise
Où t'a mis de mon bras l'inutile entreprise,
Quel fut mon désespoir, quand je vis en ces lieux
Un époux et cinq fils massacrés à mes yeux.

AMASIS.

Ce ne fut rien encor. Depuis que les coupables
Ont éprouvé des lois les rigueurs équitables,
Pour punir un forfait si noir, si plein d'horreur,
Il n'est point de tourment au gré ma fureur.
Holà, Gardes, à moi....

SCÈNE III.

AMASIS, SÉSOSTRIS, NITOCRIS, PHANÈS, GARDES.

PHANÈS.

Ciel? quelle est ma surprise?
Comment, de qui, Seigneur, et pour quelle entreprise
Tenez-vous ce poignard qui me glace d'effroi?

AMASIS.

Viens apprendre un forfait qu'à peine encor je croi.
Sur l'avis important d'une trame secrète,
Pour les jours de mon fils ma tendresse inquiète,
Me l'avoit fait en vain chercher de toutes parts.
Quel spectacle, en rentrant, a frappé mes regards,
Phanès! cette furie, à ma perte animée,
De ce fer assassin dont elle étoit armée,
A mes sens éperdus confirmant cet avis,
Sans moi, sans mon secours, m'alloit ravir mon fils.

PHANÈS.

La reine! justes dieux!

AMASIS.

Gardes, qu'on la saisisse.
Toi qui connois le crime, ordonne du supplice.
Et toi, tremble, barbare, et t'apprête à périr.

NITOCRIS.

Menace-moi de vivre, et non pas de mourir,
Par une prompte mort termine ma misère,
Ou par ce que j'ai fait, crains ce que je puis faire.
Quel que soit mon arrêt, je vais m'y préparer,
Et laisse mes tyrans pour en délibérer.

SCÈNE IV.

AMASIS, SÉSOSTRIS, PHANÈS,
GARDES.

AMASIS.

Qu'on l'immole.

SÉSOSTRIS.

Arrêtez : non, Seigneur, qu'elle vive.
Il faut sur nos destins la tenir attentive,
Et qu'elle soit présente aux glorieux apprêts
Qui vont de ce grand jour signaler le succès.

PHANÈS.

Je dirai plus, Seigneur. Sa personne est un gage
Qui dans tous vos périls vous a servi d'otage :
Et si depuis quinze ans vous les avez bravés,
C'est peut-être la reine à qui vous le devez.
Enfin, si de ses jours le flambeau doit s'éteindre,
Mettez-vous en état de n'avoir rien à craindre.
Attendez à punir ses criminels desseins,
Qu'un traître qu'on poursuit soit remis en vos mains,

Et qu'en les confrontant au milieu des supplices,
Nous puissions de leur bouche arracher leurs complices.

AMASIS.

Mais jusqu'à ce moment, sur qui, sur quelle foi
Pourrai-je de son sort me reposer?

PHANÈS.

Sur moi.

AMASIS.

Sur toi, Phanès!

PHANÈS.

Seigneur, confiez-moi sa garde.
Ma foi vous est connue, et ce soin me regarde.
Quelque nouveau projet qui puisse l'inspirer,
D'elle, comme de moi, je puis vous assurer;
Et pour servir mon roi, pour le bien de l'empire,
Il n'est rien d'impossible au zèle qui m'inspire.

AMASIS.

Eh bien! réponds-moi d'elle, et marche sur ses pas.

SCÈNE V.

AMASIS, SÉSOSTRIS, GARDES.

AMASIS.

Dieux justes! dieux puissans! que ne vous dois-je pas?
C'est peu qu'à pleines mains vos faveurs épanchées,
Sur moi depuis quinze ans demeurent attachées:
Pour arracher mon fils au bras qui l'eût percé,
Quel secours imprévu m'avez-vous adressé?

SCÈNE VI.

AMASIS, SÉSOSTRIS, ARTHÉNICE, GARDES.

AMASIS.

Vous à qui je le dois, venez, venez, Madame,
A nos transports de joie abandonner votre ame.
C'est de vous que je tiens le salutaire avis
De l'horrible attentat qui menaçoit mon fils.
J'ai retenu la main qui l'alloit entreprendre.
Quels honneurs désormais ne dois-je point vous rendre?
Si le rang où je suis peut vous récompenser,
Je ne vous verrai plus que pour vous y placer.
Je vais de notre hymen presser l'instant propice.
Toi, rends grâces, mon fils, à ta libératrice.

SCÈNE VII.

SÉSOSTRIS, ARTHÉNICE.

SÉSOSTRIS.

Que vois-je? quelle horreur a glacé mes esprits?
Qu'ai-je entendu, Madame, et que m'a-t-on appris?
Objet infortuné des fureurs de la reine,
Exposé sans défense aux transports de sa haine,
Mon sang alloit couler, le fer étoit levé.
Sans vous ce coup impie alloit être achevé.
J'en frémis... Grâce au ciel, tout a changé de face.
Par où devant vos yeux ai-je pu trouver grâce?
Quel zèle en ma faveur venez-vous de montrer,
Et quel dieu favorable a su vous l'inspirer?

ARTHÉNICE.

Ne me demandez point quel zèle m'a poussée.
A peine de la reine ai-je su la pensée,
A peine résolue à vous sacrifier,
Sa haine à ses fureurs a cru m'associer,
Que de tous ses bienfaits rejetant la mémoire,
Sans craindre son courroux, sans consulter ma gloire,
Que dis-je? sans songer qu'un prince infortuné,
Qu'à l'hymen d'Arthénice elle avoit destiné,
Par vos cruelles mains privé de la lumière,
Devoit à le venger me porter la première:
De votre seul péril trop prompte à m'occuper,
Je n'ai songé qu'au coup qui vous alloit frapper.
J'ai couru prévenir un complot si funeste.
Vous vivez, il suffit, j'ignore tout le reste.

SÉSOSTRIS.

Madame, je le vois, la suprême grandeur
A des charmes puissans pour vaincre un jeune cœur.
Ce zèle officieux n'a plus rien qui m'étonne.
Pour régner sur l'Egypte Amasis vous couronne.
De ce qu'il fait pour vous mon salut est le prix,
Et je ne dois vos soins qu'au seul nom de son fils.

ARTHÉNICE.

N'imputez rien, Seigneur, à ma reconnoissance.
C'étoit pour votre vie une foible défense,
Et j'aurois de la reine appuyé le courroux,
Si nul autre intérêt ne m'eût parlé pour vous.

SÉSOSTRIS.

Ciel! que vous m'étonnez! Se pourroit-il, Madame,
Que l'amour d'Amasis n'eût point touché votre ame?
Auriez-vous quelque peine à recevoir sa foi?

ARTHÉNICE.

A l'honneur qu'il me fait je sais ce que je doi.
Mais mon cœur alarmé de cette préférence,
En sent plus de frayeur que de reconnoissance;
Et si vos jours sauvés méritent quelque prix,
Si vous êtes sensible aux soins que j'en ai pris,
Détournez un hymen dont l'odieuse chaîne
Ne prépare à mon cœur qu'une éternelle gêne.
Voyez le roi, parlez, il vous écoutera;
Demandez mon exil, il vous l'accordera.
Pour un fils tel que vous, que ne fait point un père!
Voyez enfin quel est l'excès de ma misère,
Puisque, pour m'opposer à l'hymen d'Amasis,
Je ne puis dans sa cour m'adresser qu'à son fils.
Oui, Seigneur, sur vous seul mon esprit se repose
Pour rompre le dessein que le roi se propose.
Vous nous épargnerez un mutuel ennui;
En agissant pour moi, vous agirez pour lui.
Montrez-lui que nos cœurs ne sont pas l'un pour l'autre;
Empêchez mon trépas, quand j'empêche le vôtre.
Le repos de mes jours me semblera plus doux,
Si je puis me flatter que je le tiens de vous.

SÉSOSTRIS.

Redevable à vos soins, Madame, d'une vie
Qui sans votre secours m'alloit être ravie,
Je ne demande aux dieux d'en prolonger le cours
Que pour la consacrer au repos de vos jours.
Cet hymen dont l'idée excite vos alarmes
Ne sera pas long-temps le sujet de vos larmes.
Je prends à l'empêcher plus d'intérêt que vous.
Non, jamais Amasis ne sera votre époux.

Mais à cette frayeur votre ame trop sensible
A d'autres sentimens est-elle inaccessible?
Auriez-vous pour le sceptre encor quelques dédains,
S'il vous étoit offert par d'innocentes mains?
A nous abandonner êtes-vous toujours prête?
N'envisagez-vous rien ici qui vous arrête?
Et quand j'aurai comblé votre espoir le plus doux,
Où sera votre exil? sera-t-il loin de nous?

ARTHÉNICE.

Par vos soins désormais exempte de tristesse,
J'irai de vos bontés m'entretenir sans cesse,
Dans ces paisibles lieux, ces retraites, ces bois
Où je vous vis, Seigneur, pour la première fois.

SÉSOSTRIS.

Non, non, vous méritez une autre destinée;
Avant la fin du jour vous serez couronnée:
Mais au sort qui m'attend votre sort attaché
Vous doit laisser encor ce mystère caché.
Mon secret découvert nous perdroit l'un et l'autre;
Il y va de ma vie, il y va de la vôtre.
J'aurois déjà fini mon trouble et votre effroi,
Si le danger prochain n'eût regardé que moi.
Mais ceux qu'avec mes jours j'expose à cet orage,
A des ménagemens abaissent mon courage.
Cependant l'heure approche, où pour votre secours
Tout est prêt dans le temple; on m'attend, et j'y cours.
Quelqu'honneur que sur moi répande la victoire,
Vous en aurez le prix, vous en aurez la gloire.
En présence des dieux je vais me découvrir,
Dégager votre foi, vous la rendre ou mourir.
Adieu, Madame.

SCÈNE VIII.

ARTHÉNICE.

O dieux! que va-t-il entreprendre?
Quel est ce grand dessein que je ne puis comprendre?
Ciel! par où dévoiler ce mystère caché?
A son sort, m'a-t-il dit, le mien est attaché;
Et jusque dans le temple, où l'entraîne la gloire,
Il va chercher pour moi la mort ou la victoire!
Quel mélange confus et d'espoir et d'ennuis!
Quel dieu dissipera l'embarras où je suis?

SCÈNE IX.

ARTHÉNICE, MICÉRINE.

MICÉRINE.

Madame.....

ARTHÉNICE.

Ah! que me veut Micérine éperdue?

MICÉRINE.

Ce vieillard que le sort offrit à notre vue,
Sur la terre étendu, mourant, ensanglanté,
Et qui ne doit le jour qu'à votre piété...

ARTHÉNICE.

Eh bien?

MICÉRINE.

Pâle, abattu, la démarche mal sûre,
Malgré le sang qui coule encor de sa blessure,
Son extrême foiblesse et son âge glacé,
A quitté la demeure où nous l'avions laissé.
Il est ici, Madame.

ARTHÉNICE.

O ciel! qu'y vient-il faire?

MICÉRINE.

Quand il m'a rencontrée, il cherchoit votre père.

ARTHÉNICE.

Mon père! Et l'a-t-il vu? l'a-t-on fait avertir?

MICÉRINE.

Madame, du palais il venoit de sortir:
Il étoit dans le temple, où son zèle s'applique
A dresser de ce jour l'appareil magnifique;
Et des gardes rangés les armes à la main,
A chacun par son ordre en ferment le chemin.

ARTHÉNICE.

Et de ce malheureux quelle est la destinée?

MICÉRINE.

Instruit de vos bontés et de votre hyménée,
Il m'envoie au plus vîte implorer votre appui.

ARTHÉNICE.

Ne pouvant rien pour moi, que pourrai-je pour lui?

MICÉRINE.

Obtenir d'Amasis une prompte audience;
Devant lui seulement il rompra le silence:
Et l'instruira, dit-il, d'un forfait odieux,
Qui regarde l'Etat, lui, son fils et les dieux.

ARTHÉNICE.

Son fils! quel sort cruel menace encor ta vie?
Par combien de malheurs est-elle poursuivie!
Cher prince... Mais allons, courons à son secours;
Et comme je le dois, prenons soin de ses jours.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

AMASIS, NITOCRIS, CANOPE, GARDES.

AMASIS, *à un officier de sa garde.*

Retournez à Phanès. Bientôt par ma présence
Je vais de ses amis calmer l'impatience.
Allez. Je suis content de leurs soins généreux,
Et je marche après vous pour me rendre auprès d'eux.
Qu'on appelle Arthénice, et mon fils avec elle.
(*A Nitocris.*)
Et toi, viens prononcer ta sentence mortelle,
Te voici, grâce au ciel, sans espoir, sans soutien;
Mes sujets, dont l'orgueil entretenoit le tien,
Environnés partout de mes fières cohortes,
Du temple et de la ville ont vu saisir les portes;
Et si contre mes lois ils s'osoient soulever,
Tout l'univers, les dieux ne pourroient les sauver.
Je devrois dans ton sang éteindre leur audace;
Mais tu sais à quel prix ma bonté te fait grâce.
Mon ennemi par toi va-t-il se découvrir?
Parle, et songe qu'un mot te fait vivre ou mourir.

NITOCRIS.

Pour ébranler mon cœur la menace est légère.
Qui ne craint point la mort sait mourir et se taire.

Va jusque dans le temple, aux yeux de mes sujets,
Célébrer un hymen qui flatte tes projets.
Ajoutes-y ma perte à tant d'autres victimes :
Mais crains d'y rencontrer la peine de tes crimes.
Crains que cet étranger qui se cache en ces lieux,
N'y soit pour ma vengeance envoyé par les dieux.
Tu trembleras peut-être en le voyant paroître :
Ce n'est qu'en t'immolant qu'il se fera connoître ;
Et j'espère, tyran, que malgré tous tes soins,
La foudre va partir d'où tu l'attends le moins.

AMASIS.

Je crains peu ta menace ; et quand pour ta vengeance,
Tout l'Etat avec lui seroit d'intelligence,
Les dieux de ce péril garantiroient mes jours.
Ils l'ont fait mille fois, ils le feront toujours.
De tes emportemens je découvre la cause.
Je vois le désespoir où mon hymen t'expose.
Tu crains plus que la mort le redoutable affront
De voir ton diadême orner un autre front :
Mais ma haine en ton sang ne peut être assouvie.
Je prétends ménager les restes de ta vie ;
Et pour te mieux punir, t'entraînant à l'autel,
T'y donner une reine avant le coup mortel.

SCÈNE II.

AMASIS, NITOCRIS, ARTHÉNICE, MICÉRINE, CANOPE, GARDES.

AMASIS, *à Arthénice.*

ALLONS, Madame, allons célébrer l'hyménée
Qui doit unir mon sort à votre destinée ;
Que la pompe...

ARTHÉNICE.

Ah! Seigneur, suspendez ce dessein;
Ne songez qu'à parer les coups d'un assassin.
Confuse et détestant sa criminelle audace,
Je viens... La voix me manque, et tout mon sang se glace.

AMASIS.

Que savez-vous? Parlez...

ARTHÉNICE.

Seigneur, c'est un avis
Qui regarde vos jours et ceux de votre fils.
Avant que d'exposer une tête si chère,
Daignez approfondir ce terrible mystère.

AMASIS.

(*A Nitocris.*)

Quel mystère? Est-ce encore un trait de ton courroux.
Perfide?

ARTHÉNICE.

Un étranger tremblant, percé de coups,
Qui sous le faix des ans ne se soutient qu'à peine,
Vous apprendra, Seigneur... Le voici qu'on amène.

SCÈNE III.

AMASIS, NITOCRIS, ARTHÉNICE, CANOPE, MICÉRINE, MÉNÈS, GARDES.

AMASIS.

Que vois-je! est-ce Ménès? en croirai-je mes yeux?

MÉNÈS.

Ah! Seigneur, je vous vois, et j'en rends grâce aux dieux.

AMASIS.

De ta mort, ce matin, j'ai reçu la nouvelle.
Pourquoi me faisoit-on ce rapport infidèle?

MÉNÈS.

Seigneur, on l'a cru vrai. Sur la terre étendu,
Ma foiblesse, le sang que j'ai long-temps perdu,
Précipitoient la fin de mon sort déplorable,
Quand les dieux ont conduit cette main secourable
Par qui j'ai le bonheur d'embrasser vos genoux.

AMASIS.

O dieux! qui t'a porté de si funestes coups?

MÉNÈS.

Celui qui par un coup à l'Etat plus funeste,
A privé votre fils de la clarté céleste.

AMASIS.

Mon fils! tu me surprends! il n'est pas dans ma cour?

MÉNÈS.

Non. Cessez désormais d'attendre son retour.
Je venois, pénétré de la mort de sa mère,
Vous ramener ce fils, l'image de son père;
Quand non loin de ces murs, d'un barbare assassin
J'ai vu le bras levé pour lui percer le sein :
Je m'expose à sa rage, et j'en suis la victime.
A défendre ses jours le prince en vain s'anime;
En vain il montre un cœur incapable d'effroi :
Frappé d'un coup mortel, il tombe auprès de moi.

AMASIS.

Quoi! mon fils!... Je succombe au trouble qui m'accable.

MÉNÈS.

Ce n'est pas tout, Seigneur : gardez-vous du coupable.

Tout dégouttant encor du sang de votre fils;
Je l'ai vu qui prenoit la route de Memphis :
Sans doute qu'il s'y cache, afin de vous surprendre.
Je vous en avertis.

AMASIS.

Dieux! que viens-je d'apprendre!

SCÈNE IV.

AMASIS, NITOCRIS, SÉSOSTRIS, ARTHÉNICE, MICÉRINE, MÉNÈS, CANOPE, GARDES.

AMASIS, *à Sésostris.*

Approche : connois-tu ce vieillard?

SÉSOSTRIS.

Justes dieux!

AMASIS.

Quel trouble te saisit? Ménès, tourne les yeux.
N'est-ce pas là mon fils?

MÉNÈS.

Lui, Seigneur! ah! le traître!
C'est là son assassin que vous voyez paroître.

ARTHÉNICE.

O dieux!

MÉNÈS.

N'en doutez point, je le connois trop bien.
C'est lui qui s'est couvert de son sang et du mien.
C'est lui qui se portant à de nouvelles rages,
Après son attentat nous a ravi les gages
Dont Ladice en mourant se reposa sur nous :
Ses lettres, son anneau.... Seigneur, songez à vous.

Je mourrai sans gémir du malheur qui m'opprime,
Si je puis aux enfers conduire ma victime.

SCÈNE V.

AMASIS, SÉSOSTRIS, NITOCRIS, ARTHÉNICE, CANOPE, MICÉRINE, GARDES.

AMASIS.

Oui, tu seras content, tes yeux seront témoins...
Que pour le secourir on redouble les soins.
L'ai-je bien entendu? grands dieux! le puis-je croire?
Ton bras est-il l'auteur d'une action si noire?
M'as-tu ravi mon fils?

SÉSOSTRIS.

Oui, tyran, il est mort;
Et l'on vient de te faire un fidèle rapport.

AMASIS.

Traître! qu'espérois-tu de cette barbarie?
Quel étoit ton dessein? quelle aveugle furie
Dans le sang de mon fils t'a fait tremper tes mains?

SÉSOSTRIS.

Quand tu sauras mon nom, tu sauras mes desseins.

AMASIS.

Eh! quel es-tu? réponds, perfide!

SÉSOSTRIS.

Eh! qui puis-je être?
Après ce que j'ai fait me peux-tu méconnoître?
Et ce bras tout sanglant du meurtre de ton fils,
T'apprend-il pas assez que je suis Sésostris?

NITOCRIS.

Ah! mon fils!

ARTHÉNICE.

Qu'ai-je fait?

AMASIS.

Gardes, qu'on le saisisse.

SÉSOSTRIS, *mettant la main à l'épée.*

Traîtres...

AMASIS.

Que les bourreaux préparent son supplice.

NITOCRIS.

Arrête, que fais-tu? peuple lâche et sans foi!
C'est le sang d'Apriès, c'est mon fils, c'est ton roi.

AMASIS.

Je suis mieux obéi que tu n'es écoutée.

SÉSOSTRIS, *désarmé.*

Oui, le ciel veut ma perte et je l'ai méritée.
Je vois qu'il me punit et se venge à son tour,
Non d'avoir entrepris de te ravir le jour,
D'affranchir de tes fers ma mère et ma patrie,
Mais d'avoir pris un nom dont ma gloire est flétrie,
Et d'avoir abaissé l'héritier d'un grand roi
A passer pour le fils d'un monstre tel que toi.
Ton sang devoit laver une tache si noire :
Mais si de le verser je n'ai pas eu la gloire,
Je t'ai ravi ton fils, et grâces à mes soins,
C'est toujours un tyran que l'Egypte a de moins.

AMASIS.

Quoi! perfide...

SCÈNE VI.

AMASIS, NITOCRIS, SÉSOSTRIS, ARTHÉNICE, AMMON, CANOPE, MICÉRINE, GARDES.

AMMON.

Seigneur...

AMASIS.

Ah! que vient-on me dire?

AMMON.

Qu'en vain contre vos jours votre ennemi conspire;
Qu'au temple en ce moment nous l'avons rencontré:
Mais que pour l'arracher d'un asile sacré,
Les prêtres, orgueilleux de leur pouvoir suprême,
N'ont voulu recevoir de lois que de vous-même,
Et que Phanès, craignant sa fuite ou leur appui,
Veille, en vous attendant, et sur eux et sur lui.

AMASIS.

Dieux! courons le rejoindre, allons par les supplices
De ces deux criminels apprendre les complices;
Des prêtres avec eux allons punir l'orgueil:
Que leur temple détruit leur serve de cercueil;
Et que tout l'univers, apprenant ma vengeance,
Frémisse du supplice ainsi que de l'offense.
Qu'on l'entraîne...

NITOCRIS.

Ah! mon fils, je ne te quitte pas.

AMASIS.

AMASIS.

Ammon, que dans ces lieux on retienne ses pas :
J'ai besoin d'un otage.

NITOCRIS.

Ah! tyran!

AMASIS.

Qu'on l'arrête.
J'aurai soin d'ordonner qu'on t'apporte sa tête:
Tu peux l'attendre.

NITOCRIS. (*Elle tombe évanouie.*)

Hélas!

AMASIS.

Qu'on veille sur ses jours.
(*A Arthénice.*)
Madame, je dois tout à votre heureux secours ;
Mais pour m'en acquitter et pour punir son crime,
Je veux qu'à notre hymen il serve de victime.
Venez le voir au temple expirer sous nos coups :
Venez, Madame.

ARTHÉNICE.

O ciel! où me réduisez-vous?

SCÈNE VII.

NITOCRIS, CANOPE, AMMON, GARDES.

NITOCRIS.

On entraîne mon fils, et l'on veut que je vive!
Ah! l'on m'arrête en vain, il faut que je le suive.
Quoi! nul de ses sujets ne le vient secourir!
Dans ses propres Etats on le laisse périr!

Jusque sur les autels on va trancher sa vie!
Souffrirez-vous, grands dieux, ce sacrifice impie?
Nil, soulève tes flots et vomis dans ces murs
Tous ces monstres cachés dans tes antres obscurs.
Que ferai-je? où courir? que la terre s'entr'ouvre;
Que du Styx à nos yeux la rive se découvre;
Et tout couverts encor de vos tristes lambeaux,
Mânes de ses parens, sortez de vos tombeaux.
Si la terre et le ciel refusent de m'entendre,
Que ce soit les enfers qui viennent le défendre.
O mon illustre époux! entends ma triste voix;
Viens lui donner la vie une seconde fois:
Perce l'obscurité de tes demeures sombres;
Arme-toi des tourmens inventés pour les ombres.
Jusqu'au pied des autels viens lui servir d'appui,
Et fais ce que les dieux devroient faire pour lui.
Mais que fais-je? que dis-je? ô malheureuse mère!
Quels vœux puis-je former, et qu'est-ce que j'espère?
Ce palais de mes cris retentit vainement:
Mon fils est mort, Canope, ou meurt en ce moment.

SCÈNE VIII.

NITOCRIS, ARTHÉNICE, CANOPE, AMMON, GARDES.

NITOCRIS.

Cruelle, en est-ce fait? Votre rage inhumaine
Vient-elle jusqu'ici triompher de ma peine?
Ou votre main servant les crimes d'Amasis,
Vient-elle m'apporter la tête de mon fils?

L'avez-vous vu tomber sous ses coups?

ARTHÉNICE.

Ah! Madame!
Ce que j'ai vu suffit pour déchirer mon ame!
Le tyran de soldats l'a fait environner;
Après lui, dans le temple, il l'a fait entraîner:
Et comme, résolue à ne lui point survivre,
Je traversois la foule et tâchois de l'y suivre,
J'ai vu fermer la porte, et mille cris confus
Ont fait entendre au loin : Il est mort, il n'est plus.

NITOCRIS.

Il n'est donc plus ce fils, le dernier de ma race!
Tout mort et tout sanglant, il faut que je l'embrasse:
Allons, courons au temple, à la face des dieux...
Mais de quels cris nouveaux retentissent ces lieux?

SCÈNE IX.

NITOCRIS, SÉSOSTRIS, ARTHÉNICE, CANOPE, MICÉRINE, AMMON.

NITOCRIS.

Ah! mon fils, est-ce toi que le ciel me renvoie?

ARTHÉNICE.

Quel miracle, Seigneur, permet que je vous voie?

SÉSOSTRIS.

Il est temps de finir des regrets superflus;
Vous n'avez rien à craindre: Amasis ne vit plus.

NITOCRIS.

Il ne vit plus, ô ciel! quelle heureuse nouvelle!
Mais qui t'a délivré de sa rage cruelle?

AMASIS.

Comment t'es-tu sauvé? ne me déguise rien:
A qui dois-je, mon fils, ton salut et le mien?

SÉSOSTRIS.

Un illustre sujet finit notre misère.
Le croiriez-vous, enfin? C'est Phanès.

NITOCRIS.

Lui?

ARTHÉNICE.

Mon père?

SÉSOSTRIS.

A peine le tyran trompé par ses avis,
M'avoit fait entraîner au temple d'Osiris,
Que portant sur l'autel une vue égarée,
Il trouve Cléophis dans l'enceinte sacrée,
Où se croyant déjà maître de notre sort,
Il semble s'applaudir de nous donner la mort :
Quand Phanès, pour donner le signal et l'exemple,
Du nom de Sésostris fait retentir le temple;
Et soudain l'on entend à travers mille cris,
Que meure le tyran et vive Sésostris!
Pâles, saisis d'effroi, ses gardes l'abandonnent;
Ardens, pleins de fureur, les nôtres l'environnent.
Je l'approche et d'un fer que je prends sur l'autel,
Je le jette à mes pieds frappé d'un coup mortel.
Mille autres animés d'une pareille envie,
Vont chercher dans ses flancs les restes de sa vie;
Et tandis qu'en tous lieux Phanès et Cléophis
Confirment mon retour aux peuples de Memphis,
Faisant à la fureur succéder la tendresse,
D'un pas précipité j'ai traversé la presse,

Pour goûter des plaisirs si long-temps attendus,
Et vous offrir des biens que le ciel m'a rendus.

NITOCRIS.

Ah! mon fils, quel bonheur succède à nos alarmes?
Allons faire cesser le tumulte des armes;
Et parmi les plaisirs que promet ce grand jour,
Par un heureux hymen couronner votre amour.

FIN D'AMASIS.

ABSALON,

TRAGÉDIE,

PAR DUCHÉ,

Représentée, pour la première fois, le 7 avril 1712.



NOTICE
SUR DUCHÉ.

Joseph-François Duché de Vancy, fils d'un gentilhomme ordinaire du roi, naquit à Paris, le 29 octobre 1668. Son père lui fit donner une excellente éducation, mais ce fut à peu près tout ce qu'il lui laissa pour héritage. Heureusement il obtint dans les aides une place qui le mit à l'abri du besoin, et lui donna la liberté de se livrer à son goût pour les lettres. Quelques poésies dans un genre galant et enjoué furent ses premières productions, et bientôt il se fit une réputation en publiant ses opéras de *Céphale et Procris*, de *Théagène et Chariclée*, et de *Scylla*, qui eurent tous un grand succès, ainsi que ses ballets des *Fêtes galantes* et des *Amours de Momus*. Sa tragédie lyrique d'*Iphigénie en Tauride*, qui est une des premières qu'il ait composées, quoiqu'elle ne fut jouée que peu de temps avant sa mort, est encore très-estimée, et retrace ce que les tragédies grecques avoient de meilleur.

Ces succès procurèrent à Duché la protection du comte d'Agen, depuis maréchal de Noailles, qui se l'attacha en qualité de secrétaire; et, dans

la suite, madame de Maintenon, à la recommandation de ce seigneur, ainsi qu'à celle du duc de Bourgogne, le choisit pour composer les poésies sacrées destinées à la maison de Saint-Cyr. Les vertus et la piété de ce jeune poète lui méritoient l'honneur de succéder, dans cet emploi, à l'illustre Racine, que personne ne pouvoit espérer de remplacer par son talent.

Dès ce moment, Duché tira le sujet de ses pièces de l'Ecriture sainte, et cessa de les donner au public.

Jonathas, tragédie en trois actes, avec des chœurs, la première qu'il composa en ce genre, fut jouée, à la cour et à Saint-Cyr, en 1700. Un plan sage et régulier, des caractères vrais et une versification soignée annonçoient dans l'auteur l'intention de suivre les traces de Racine; mais ces qualités ne peuvent remplacer l'intérêt, et l'action trop simple de cette pièce en étoit presque totalement dénuée. Elle fut représentée, sans les chœurs, en 1714, et eut très-peu de succès.

La tragédie d'*Absalon*, bien supérieure sous tous les rapports, à celle de *Jonathas*, ne parut sur le théâtre français qu'en 1712, et fut représentée seize fois de suite. Elle avoit été jouée à Versailles, à l'hôtel de Conti, pendant le carnaval de 1702. Madame la duchesse de Bourgogne y avoit rempli le rôle de *Thamar*, et le duc d'Orléans, celui de *David;* les autres rôles avoient été distribués aux seigneurs et dames de la cour.

Débora, tragédie, fut la dernière pièce de Du-

ché. L'action n'en est pas aussi sagement conçue que dans la précédente, elle n'offre pas autant d'intérêt, mais le style en est plus fort et plus tragique.

A peine avoit-il terminé cet ouvrage, qu'une maladie de langueur, qui le tourmentoit depuis long-temps, l'enleva aux lettres et à sa famille. Il étoit membre de l'académie des belles-lettres, gentilhomme de la chambre et pensionné du roi.

Cet auteur, qui joignoit, selon le témoignage de l'historien de l'académie des belles-lettres, la douceur du caractère aux grâces de l'esprit, mourut à Paris, le 14 décembre 1704.



PERSONNAGES.

DAVID, roi d'Israël.
MAACHA, femme de David.
ABSALON, fils de David.
THARÈS, femme d'Absalon.
THAMAR, fille d'Absalon.
JOAB, général des armées de David.
ACHITOPHEL, } Ministres de David.
CISAÏ ou CHUSAÏ, }
ZAMRI, confident d'Achitophel.
UN ISRAÉLITE.
GARDES.

La scène est près des murs de la ville de Manhaïm, dans la tente de David.

ABSALON,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ABSALON, ACHITOPHEL.

ACHITOPHEL.

A QUEL excès, ô ciel! osez-vous vous porter ?
Vous vous perdez, Seigneur, est-il temps d'éclater?
A ces ardens transports défendez de paroître.

ABSALON.

Non, non, Achitophel, je n'en suis plus le maître;
Le perfide Joab, fier de plaire à son roi,
Sans respect pour mon rang, s'ose attaquer à moi;
Il cherche, en irritant le courroux qui m'enflamme,
A me faire trahir le secret de mon ame,
Et répand dans ce camp, que les séditieux
N'ont appris que par moi notre abord en ces lieux.
Ah! j'atteste du ciel l'immortelle puissance,
Qu'Absalon punissant un sujet qui l'offense,

N'en aura pas été vainement outragé.

ACHITOPHEL.

Avant la fin du jour vous en serez vengé :
Modérez cependant cette haine éclatante.

ABSALON.

Je l'ai trop ménagé, son insolence augmente :
Adonias mon frère appuyant ses projets,
Ils ont cru m'abaisser au rang de leurs sujets :
Toi-même ouvrant mes yeux sur leur intelligence,
J'ai vu que près du roi ménageant leur vengeance,
Et chassant de David tout amour paternel,
Je perdois pour jamais le sceptre d'Israël.
Le roi pour successeur alloit nommer mon frère ;
Et comment retenir une juste colère ?
Moi, je pourrois souffrir qu'un frère audacieux
Ravît ou partageât la couronne à mes yeux ?
Ah ! si vengeant ma sœur des fureurs d'un perfide,
J'ai pu rougir mon bras d'un fameux homicide :
Si ce même Joab, pour avoir retardé
De se rendre à l'endroit où je l'avois mandé,
Vit le fer et le feu, conduits par ma vengeance,
De ses fertiles champs moissonner l'espérance,
Crois-tu que les projets par ma haine enfantés
Gardent un prix plus doux à ses témérités ?

ACHITOPHEL.

Suspendez donc, Seigneur, l'ardeur qui vous anime :
Jusqu'au pied de l'autel conduisons la victime.
Dans mes justes desseins, aussi hardi qu'heureux,
J'ai fait à la révolte animer les Hébreux ;
Accablés, gémissans sous des tyrans avides,
Leur timide fureur n'attendoit que des guides ;

Amasa de ma part a servi leur courroux,
Ou plutôt Amasa les a séduits pour vous.
Tout nous a réussi; leur armée intrépide
N'a point trouvé d'obstacle à sa course rapide.
Retracez-vous encor cette nuit dont l'horreur
Jusqu'au sein de David a porté la terreur,
Lorsque Jérusalem, ouvrant toutes ses portes,
Et des séditieux appuyant les cohortes,
L'a forcé, sans secours d'armes ni de soldats,
De porter jusqu'ici sa frayeur et ses pas.

ABSALON.

Que n'éclatois-je alors? nous n'avions rien à craindre,
Dans le sang de Joab ma rage alloit s'éteindre:
Car enfin sa valeur, il le faut avouer,
A contraint de tout temps l'envie à le louer.
Il peut faire entre nous balancer la fortune,
Et j'aurois prévenu cette crainte importune.
A suivre ici David devois-tu me forcer?

ACHITOPHEL.

La tribu d'Ephraïm nous pouvoit traverser;
J'ignore même encor, si sous nos lois rangée,
Dans la sédition elle s'est engagée.
Zamri dans un moment va nous en informer,
Rien après ce succès ne doit nous alarmer.
Paroissez, j'y consens: loin que l'on nous soupçonne,
Votre père en ces lieux à ma foi s'abandonne.
Ainsi sans hasarder... Mais le roi vient à nous,
Joab le suit, cachez un dangereux courroux.

ABSALON.

Ah! sortons, ma fureur ne pourroit se contraindre.

SCÈNE II.

DAVID, ABSALON, ACHITOPHEL, JOAB, GARDES.

DAVID.

Demeurez, Absalon, j'ai sujet de me plaindre.
Vous savez que Joab est chéri de son roi,
Cependant...

ABSALON.

Quoi! Seigneur, en s'attaquant à moi,
Un sujet....

DAVID.

Retenez un courroux qui me blesse.
(*Aux Gardes.*)
Qu'Achitophel demeure. Et vous, que l'on nous laisse.
(*Les Gardes se retirent, et David continue.*)
Le ciel semble sur nous épuiser ses rigueurs:
Quel temps avez-vous pris pour désunir vos cœurs?
L'insolent Amasa, comblant ses perfidies,
Lève sur moi ses mains par ma fuite enhardies:
Après avoir séduit mes plus braves sujets,
J'ai vu Jérusalem appuyer ses projets:
J'ai vu même Sion, monument de ma gloire,
Théâtre criminel d'une affreuse victoire,
Me chasser de son sein, et de mon ennemi
Justifier l'orgueil par ma honte affermi.
Quel jour! je m'apprêtois, plein d'honneur et d'années,
A fixer de mes fils les hautes destinées,
Lorsque d'ingrats sujets comblés de mes bontés
M'ont puni de l'excès de leurs félicités.

Je l'avoue à vos yeux, en proie à mes alarmes,
Mes malheurs m'ont vaincus, j'ai répandu des larmes.
Enfin par des chemins impratiqués, obscurs,
Nous sommes arrivés à l'abri de ces murs.
Mais en vain Manhaïm nous présente un asile;
Amasa va bientôt nous le rendre inutile.
J'apprends que chaque jour les rebelles Hébreux
Grossissent à l'envi ses bataillons nombreux.
Enivré du succès, il approche, il s'avance,
Il veut dans notre sang consommer son offense;
Et si nous ne songeons à prévenir ses coups,
Avant la fin du jour il va fondre sur nous.
Peut-être même, hélas! ses troupes criminelles
Ont déjà de mon sang rougi leurs mains cruelles.
Peut-être dans Hébron mon fils Adonias
A-t-il trouvé la mort qui marche sur nos pas.
Que dis-je? un trouble affreux redouble encor ma peine,
Il a fallu laisser votre épouse et la reine.
Le zélé Cisaï s'est chargé de leur sort:
Mais qui sait s'il a pu les soustraire à la mort,
Si pour venir nous joindre il peut fuir avec elles?
Ah! loin de m'affliger par d'injustes querelles,
Prêts à nous voir tomber dans les mains des vainqueurs,
Pour vous, pour votre roi réunissez vos cœurs;
Puisqu'il nous reste encor un rayon d'espérance,
Du sage Achitophel consultons la prudence,
Et qu'une noble ardeur sache nous réunir,
Pour attendre un rebelle, ou pour le prévenir.

ABSALON.

Je l'avouerai, Seigneur, mon aveugle colère
A trop flatté l'orgueil d'un sujet téméraire.

J'ai dû le mépriser ou le faire punir :
Mais quel autre après tout eût pu se contenir?
L'insolent.... car en vain je me force au silence,
M'accuse d'abuser de votre confiance :
Par moi, s'il en est cru, vos rebelles sujets
Ont dû de notre fuite apprendre les projets.
Mon indiscrétion, source de nos disgrâces,
Les a jusqu'au Jourdain amenés sur nos traces :
Il veut de nos malheurs m'imputer la moitié,
Lui qu'avec Amasa joint le sang, l'amitié,
Et qui, s'il faut chercher ici des infidèles,
Doit être plus suspect qu'aucun de nos rebelles.

JOAB.

Moi suspect, juste ciel! qu'ose-t-on avancer?
Non, le prince, Seigneur, ne sauroit le penser.
Je ne me lave point d'une injure cruelle :
C'est à ceux de qui l'ame et lâche et criminelle
A ces honteux excès se pourroit oublier,
D'emprunter des raisons pour se justifier.
Informé qu'Amasa par un avis sincère
Avoit de nos desseins dévoilé le mystère,
J'ai dit qu'un confident, ou traître ou peu discret,
Peut-être avoit du prince appris notre secret :
Voilà quel est mon crime, et le seul trait d'audace
Qui puisse d'Absalon m'attirer la disgrâce.
Un plus juste sujet demande son courroux.
N'en doutez point, Seigneur, un traître est parmi nous.
C'est peu qu'on ait appris nos démarches passées,
Le perfide Amasa lit même en nos pensées :
Du pontife Sadoc le sage et digne fils
M'éclaire chaque jour par de secrets avis ;

Un billet qu'en mes mains il a su faire rendre
M'apprend que l'ennemi veut ici nous surprendre;
Qu'il sait qu'aux Gétéens nous avons eu recours;
Que demain sous ces murs l'on attend leur secours;
Que voulant m'opposer à des troupes rebelles,
J'ai proposé sans fruit d'aller fondre sur elles;
Qu'Achitophel alors, contraire à mes avis,
A lui seul empêché qu'ils n'aient été suivis.

DAVID.

Ainsi le sort cruel trompe ma prévoyance :
Mais sur qui doit tomber ma juste défiance?
Quel barbare en ces lieux pour me perdre est caché,
Et peut voir mes malheurs sans en être touché?

JOAB.

Ne perdons point de temps, songeons, quel qu'il puisse être,
A prévenir ses coups plutôt qu'à le connoître.
Vous savez quel courage anime vos soldats,
Ils braveront la mort en marchant sur vos pas.
Venez, et du Jourdain franchissant les rivages,
Au rebelle Amasa fermons-en les passages.
Je joindrai le perfide, et lui perçant le flanc,
Je laverai la honte imprimée à mon sang.
En vain tout Israël s'arme pour un rebelle,
Le nombre ne doit point ralentir notre zèle.
Des méchans dans le crime engagés lâchement
Combattent avec crainte et vainquent rarement.
La solide valeur n'admet point l'injustice.
Ce sont des criminels qui craindront le supplice.
Vous les verrez tremblans tomber à vos genoux.
Et déjà les remords ont combattu pour nous.

Au reste, pour un fils ne prenez point d'alarmes,
Je sais qu'Adonias est déjà sous les armes.
De nos malheurs pressans, instruit par mon secours,
Tout Juda s'est armé pour conserver ses jours :
Mais de ce côté seul la tempête menace,
Il faut à ses éclats opposer notre audace,
Et j'ose présumer que ce dessein hardi
Sera d'Achitophel justement applaudi.

ACHITOPHEL.

Oui, Seigneur, de Joab j'admire le vrai zèle :
Jamais dans vos Etats un sujet plus fidèle
Ne vous a mieux prouvé son courage et sa foi,
Et n'a mieux mérité l'estime de son roi.
Le projet qu'à présent sa valeur lui suggère
Peut devenir heureux pourvu qu'on le diffère:
Demain les Gétéens, unis à vos soldats,
Contre les révoltés marcheront sur nos pas.
Nous pourrons, plus nombreux, tenter le sort des armes.
Cependant pour la reine appaisez vos alarmes :
Zamri nous doit bientôt instruire de son sort,
Et je ne puis penser que livrée à la mort....

DAVID.

Eh! que n'entreprend point la rage d'un perfide,
Qui porte sur son roi sa fureur homicide?
Toutefois dissipons d'inutiles erreurs.
Veuille le ciel plus doux écarter tant d'horreurs!
Toujours à vos discours sa sagesse préside,
Et je crois que par vous c'est elle qui me guide.
Je suivrai vos conseils. L'excès de ma douleur
Ne m'ôte point l'espoir de vaincre mon malheur.

Le Dieu qui tant de fois conduisit mon armée,
Aux campagnes d'Ammon, dans les champs d'Idumée,
Maître et juste vengeur des droits des souverains,
Ne mettra point mon sceptre en de rebelles mains:
Du règne de David sa parole est le gage.
Allons de mes soldats affermir le courage.
Vous combattrez, mon fils, auprès de votre roi,
Joab continuera de commander sous moi:
Je dois ce foible honneur à son zèle sincère,
N'ayez plus contre lui ni haine ni colère.
Je me rends le garant de tous ses sentimens,
Daignez donc l'honorer de vos embrassemens.

(*A Achitophel.*)

Et vous, dès qu'en ce camp Zamri pourra se rendre,
Conduisez-le, je veux lui parler et l'entendre.

SCÈNE III.

ABSALON, ACHITOPHEL.

ACHITOPHEL.

Je le vois bien, Seigneur, il faut nous découvrir.

ABSALON.

Quel supplice cruel mon cœur vient de souffrir!
Que cet embrassement a redoublé ma haine!

ACHITOPHEL.

Rendez votre vengeance égale à votre peine;
Voici l'heureux instant que tout doit éclater,
Il faut partir.... Eh quoi! qui vous peut arrêter?
Tantôt avec Joab ne pouvant vous contraindre,
Votre juste fureur ne voyoit rien à craindre.

ABSALON.

Ah! ce n'est point Joab qui suspend mon courroux :
Cependant....

ACHITOPHEL.

Achevez, ciel! je frémis pour vous.
La victoire a suivi le parti de vos armes :
Mais quel sujet affreux de douleur et d'alarmes,
Si la foudre en vos mains, prête à vous obéir,
Alloit en vains éclats se perdre et vous trahir?
Que dis-je? nous avons trop grossi le nuage,
Pour pouvoir en éclairs voir dissiper l'orage :
Adonias est roi, vous êtes immolé,
Si l'un de nos secrets est enfin révélé.
J'avouerai que frappé d'une importune idée,
Ma vertu quelquefois se trouve intimidée :
Mais mon zèle pour vous étouffe mes remords,
Et dans les grands périls il faut de grands efforts.
Rassurez donc, Seigneur, votre ame trop craintive.

ABSALON.

J'ai conduit tes projets, il faut que je les suive :
Mais prêt à voir mon bras s'armer contre mon roi,
Dois-je avoir moins de crainte et de vertu que toi?
Ecoute, et juge donc des troubles de mon ame.
Tu sais contre Joab quelle rage m'enflamme :
Mon cœur incessamment dans sa haine affermi
N'admet point de pardon pour un tel ennemi.
Mais en vain ma fureur soutient mon entreprise,
La raison même en vain l'anime et l'autorise,
Prêt à me nommer chef de la rebellion,
Je sens fléchir ma haine et mon ambition.

Mes justes déplaisirs, mes craintes légitimes
A l'aspect de mon roi me paroissent des crimes.
J'ai beau me rappeler que devant son trépas
Mes desseins ne sont point d'envahir ses Etats;
Que jusqu'à ce moment, content de mon partage,
Je ne veux que punir un sujet qui m'outrage,
Et me faire nommer l'unique successeur
Du trône dont mon père est juste possesseur :
Vains détours! je ne puis me cacher à moi-même
A quoi doit m'obliger le sang, le diadême :
En proie à des remords sans cesse renaissans,
Je fais, pour les chasser, des efforts impuissans,
Et pour comble des maux où mon malheur me livre,
Je ne puis sans horreur reculer ni poursuivre.

ACHITOPHEL.

A des scrupules vains faut-il vous arrêter?
Seigneur, fuyez un lieu propre à les irriter.
Au milieu des soldats que vous allez conduire,
Libre des préjugés qui viennent vous séduire,
Vous verrez qu'appuyé sur d'équitables lois,
Vous pouvez vous armer pour soutenir vos droits.
Partez donc, et chassez une crainte frivole.
Le moment le plus cher comme un autre s'envole.
Dès qu'auprès de ce camp paroîtront vos soldats,
J'irai vous consacrer mes conseils et mon bras.
Ma fuite jusque-là découvriroit la vôtre,
Et peut-être sans fruit nous perdroit l'un et l'autre.
Cependant attendons pour sortir de ces lieux
Que Zamri de retour.... Mais il s'offre à nos yeux.

SCÈNE IV.

ABSALON, ACHITOPHEL, ZAMRI.

ABSALON.

Hé bien! en quel état as-tu laissé l'armée?

ZAMRI.

Seigneur, d'un zèle ardent on la voit animée:
La tribu d'Ephraïm vient de se joindre à nous,
Pour passer le Jourdain on n'attend plus que vous.
Cependant un spectacle ici va vous surprendre;
Cisaï dans ce camp vient enfin de se rendre.
Il conduit à David un renfort de soldats;
La reine votre mère accompagne ses pas;
Et la jeune Thamar, fruit de votre hyménée,
Est avec votre épouse en ces lieux amenée.

ABSALON.

Quel fatal contre-temps vient troubler nos desseins!

ACHITOPHEL.

Non, Seigneur, votre sort est toujours dans vos mains;
Cachez-leur nos secrets avec un soin fidèle,
Et laissez gouverner tout le reste à mon zèle.
Commencez par remplir un trop juste devoir;
La reine vient, partez, aller la recevoir.
Quelque obstacle nouveau que le ciel fasse naître,
De votre prompt départ je vous rendrai le maître:
Je réponds du succès, reposez-vous sur moi.

ABSALON.

Hé bien! prépare tout, je m'abandonne à toi.

SCÈNE

SCÈNE V.

ACHITOPHEL, ZAMRI.

ACHITOPHEL.

Nous sommes seuls, prends part à ma secrète joie :
Enfin mes ennemis vont devenir ma proie.
Joab, Abiatar, Aduram, Cisaï,
Le superbe Sadoc, le fier Abisaï,
Tous ceux qui réunis par leur haine commune,
Prétendent sur ma chute élever leur fortune,
Avant la fin du jour, surpris, enveloppés,
Me rendront par leur mort tous mes droits usurpés.

ZAMRI.

Quoi! vous croyez, Seigneur, qu'étonné de l'orage,
David voudra livrer....

ACHITOPHEL.

Je connois ton courage :
Je sais quel est ton zèle et ta fidélité,
J'en ai besoin, apprends ce que j'ai projeté :
Dès qu'en ces lieux la nuit sera prête à descendre,
Les troupes d'Amasa doivent ici se rendre ;
Et le signal donné des murs de Manhaïm,
Séba doit soulever les soldats d'Ephraïm.
La garde de David, victime de leur rage,
Laissera par sa perte un champ libre au carnage.
Là mes yeux de plaisir et de haine enivrés,
Du sang de mes rivaux seront désaltérés.

Toute vaine pitié doit nous être interdite,
Pour le roi, nous devons faciliter sa fuite :
Mais à son désespoir s'il se livre aujourd'hui,
Ses malheurs et sa mort retomberont sur lui.
Que te dirai-je! enfin nos troupes fortunées
D'un succès glorieux vont être couronnées;
Et servant Absalon au-delà de ses vœux,
Je vais mettre en ses mains le sceptre des Hébreux.

ZAMRI.

Mais ne craignez-vous point que plein de sa surprise
Absalon ne condamne une telle entreprise?
Verra-t-il sans horreur son père détrôné?

ACHITOPHEL.

Absalon se verra triomphant, couronné,
Vengé d'un ennemi soigneux de lui déplaire :
Et dussent tous mes soins attirer sa colère,
Un trône acquis ainsi le doit épouvanter,
Et qui le lui donna, le lui pourroit ôter.
D'ailleurs, quoi qu'en ce jour ma fureur exécute,
Il aura beau s'en plaindre, il faut qu'il se l'impute.
Attentif à nourrir ses inclinations,
J'ai fait à mes desseins servir ses passions.
Par là mes attentats deviennent son ouvrage;
Mais ta frayeur ici me forme un vain orage.
Allons et ménageons des instans précieux.
La reine, je l'avoue, ici blesse mes yeux.
Faisons partir le prince, et tâchons par adresse
A faire de ces lieux éloigner la princesse.
Pressons donc leur départ. Cependant viens au roi
Par un récit trompeur imposer à sa foi;

Et le moment d'après, va, cours en diligence
Hâter le doux instant marqué pour ma vengeance.

ZAMRI.

Mais, Seigneur, que dirai-je? et que lui rapporter?

ACHITOPHEL.

Viens, ton récit est prêt, je vais te le dicter.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ABSALON, THARÈS, THAMAR.

THARÈS.

Non, vous vous obstinez vainement à vous taire ;
Ce silence renferme un funeste mystère.
Quoi! loin de vous offrir à nos embrassemens,
Vous semblez à regret voir nos empressemens?
Quel trouble dans vos yeux, quelle tristesse empreinte
Frappe et glace mon cœur de douleur et de crainte?
Hélas! depuis le jour qu'un peuple audacieux
Vous contraignit à fuir ses complots furieux,
Stupides de frayeur, de honte consternées,
Interdites, sans voix, aux pleurs abandonnées,
Le ciel seul sait combien j'ai tremblé pour vos jours.
Enfin de nos ennuis interrompant le cours,
Cisaï, secondé de guerriers intrépides,
S'offre à venir ici guider nos pas timides:
Nous partons, et livrées à l'espoir le plus doux,
Mes désirs emportoient mon ame jusqu'à vous.
Je respirois partout le moment plein de charmes
Où votre vue alloit me payer de mes larmes.
Vain espoir! quand la reine arrivant dans ces lieux,
Voit la joie et l'amour briller dans tous les yeux,
Quand le roi semble même oublier sa disgrâce,
Vous seul en m'abordant, interdit, tout de glace,

Semblez me présager de plus affreux malheurs,
Que ceux à qui mes yeux ont donné tant de pleurs.

ABSALON.

N'imputez point, Tharès, à mon peu de tendresse
Ce que dans mes regards vous voyez de tristesse:
Mille soins différens, mille importans projets
Suspendent de mon cœur les mouvemens secrets;
Ma gloire me défend de m'en laisser surprendre.

THAMAR.

Eh! mon père, daignez un moment les entendre.
Pouvez-vous me laisser dans le trouble où je suis?
Nous venons près de vous partager vos ennuis.
Quels que soient les périls qu'en ces lieux j'envisage,
Seigneur, votre froideur me touche davantage:
Laissez tomber sur nous un regard plus serein.

ABSALON.

Ma fille, vous cherchez à vous troubler en vain;
Pour Tharès et pour vous mon cœur toujours le même,
Ressent vos déplaisirs, les partage et vous aime:
Mais cet amour a beau me flatter en secret,
Je ne puis sous ces murs vous voir qu'avec regret.
Entourés d'ennemis, leur fureur menaçante
A jusque dans ce camp répandu l'épouvante:
L'effroi, l'horreur, la mort, bientôt sous ces remparts,
Vont au gré du destin errer de toutes parts.
Est-il temps que mon cœur se livre à sa tendresse?

THARÈS.

Eh bien! viens-je exiger de vous quelque foiblesse?
Viens-je rendre, Seigneur, par des soupirs honteux,
Entre la gloire et moi le triomphe douteux?

Je formerois en vain cette indigne espérance;
Mes pleurs sur votre cœur ont perdu leur puissance;
Mais non, mes sentimens, toujours dignes de vous,
Ne feront point rougir le front de mon époux.
Courez où le devoir et l'honneur vous appelle;
Mais daignez soulager ma tristesse mortelle;
Ne me déguisez plus quels secrets déplaisirs
A votre cœur pressé dérobent des soupirs:
Car enfin, quel que soit le danger qui vous presse,
Quoi que puisse pour nous craindre votre tendresse,
Vous avez dû, Seigneur, content de ce grand jour,
Nous voir avec transport venir dans un séjour
Où de moindres périls menacent notre tête,
Qu'aux lieux où nos vainqueurs n'ont rien qui les arrête.
D'autres motifs cachés causent votre embarras.

ABSALON.

Oui, j'ai d'autres motifs, je ne m'en défends pas:
Vous ne pouvez savoir les maux dont je soupire.

THARÈS.

Je ne puis les savoir, et vous me l'osez dire!
Ainsi nos cœurs n'ont plus les mêmes intérêts?
Eh bien, Seigneur, il faut respecter vos secrets.
Pour la première fois, insensible à mes plaintes,
Votre cœur m'a celé ses désirs et ses craintes.
Je n'en murmure point: mais que jusqu'à ce jour
Il n'ait montré pour moi ni froideur ni détour;
Que par mille douceurs il m'ait accoutumée
Au plaisir innocent d'aimer et d'être aimée,
Que ce cœur jusqu'ici n'ait rien pu me cacher,
C'est ce que ma douleur ose vous reprocher.

ABSALON.

Le temps seul peut vous faire approuver ma conduite;
Sans me blâmer, Tharès, attendez-en la suite;
Mais faites plus encore, et croyez mon amour :
Partez, abandonnez un funeste séjour.
Absalon à regret toutes deux vous renvoie :
Mais fuyez, que Sion dans ses murs vous revoie :
Zamri dans un moment y doit guider vos pas,
Le sage Achitophel lui fournit des soldats.
Recevez un adieu qui m'arrache à moi-même :
Allez.

THARÈS.

Que je m'éloigne ainsi de ce que j'aime!
Que ma fuite honteuse aille justifier
Ce que vos ennemis ont osé publier!

ABSALON.

Quoi? que voulez-vous dire? et qu'ont-ils fait entendre?

THARÈS.

Ignorez-vous les bruits qu'ils viennent de répandre?
C'est vous, si l'on en croit leurs traits calomnieux,
Qui soufflez la révolte à nos séditieux.

ABSALON.

Moi?

THARÈS.

Ces honteux discours sont venus à la reine;
Objet infortuné de son injuste haine,
Elle m'a reproché que d'un sang étranger,
Parente de Saül, je voulois le venger;
Et que, s'il se pouvoit que vous fussiez coupable,
J'avois de vous séduire été seule capable :

Mais je puis dissiper ces doutes insultans.
Votre gloire, Seigneur, a gémi trop long-temps.
Qu'on prépare à Zamri les plus cruels supplices;
De la rebellion il connoît les complices;
Il en est; que le roi le force à déclarer...

ABSALON.

Et sur quel fondement pouvez-vous l'assurer?

THARÈS.

Le jour qui précéda celui de notre fuite,
J'errois dans le palais sans dessein et sans suite:
Un inconnu m'aborde, et les larmes aux yeux,
Zamri vient, me dit-il, d'arriver en ces lieux;
Si le ciel vous permet de rejoindre mon maître,
Dites-lui qu'il s'assure au plus tôt de ce traître:
Il saura des Hébreux le complot criminel;
Enfin qu'il craigne tout, et même Achitophel.

ABSALON, *à part.*

Juste ciel!

THARÈS.

A ces mots voyant quelqu'un paroître,
Il me quitte, et je cherche en vain à le connoître.
Voilà ce qu'à David je prétends révéler,
Les tourmens forceront un perfide à parler.
Allons, et que le traître au milieu....

ABSALON.

Non, Madame,
Renfermez pour jamais ce secret dans votre ame.
J'ai mes raisons.

THARÈS.

Qui, moi? qu'osez-vous m'ordonner?
Vos desseins, vos discours, tout me fait frissonner.

Malheureux, est-il vrai?.... mais, Seigneur, je me trouble:
Calmez, au nom du ciel, ma crainte qui redouble.
Si vous m'aimez, Seigneur, dissipez mon effroi;
Je partirai, daignez vous confier à moi.

ABSALON.

Je le vois bien, il faut vous ouvrir ma pensée:
Peut-être en l'apprenant en serez-vous blessée.
Quoi qu'il en soit, le sort en est enfin jeté,
Et rien ne changera ce que j'ai projeté.
Sans crainte dans ces lieux je puis me faire entendre.
Ma fille, laissez-nous.

THARÈS, *à part.*

Ciel! que va-t-il m'apprendre?

SCÈNE II.

ABSALON, THARÈS.

ABSALON.

Madame, vous savez par quels motifs secrets
Joab d'Adonias soutient les intérêts,
Que sa haine pour moi ne peut plus se contraindre;
La mienne trop long-temps s'est bornée à se plaindre;
Trop long-temps, du devoir esclave malheureux,
J'ai connu, j'ai souffert ses complots dangereux.
De vils flatteurs régnant sur l'esprit de mon père,
Faisoient pencher son cœur du côté de mon frère:
Il alloit, oubliant tout amour paternel,
Me chasser pour jamais du trône d'Israël;
Le perfide Joab emportoit la balance.
Achitophel enfin a rompu le silence.

J'ai connu mon malheur, mes amis offensés
Ont pris....

THARÈS.

Ah! je vois tout, Seigneur, c'en est assez
Epargnez-vous l'horreur de me dire le reste.
O de mes noirs soupçons source affreuse et funeste!
Et vous avez conçu cet horrible dessein!
Rien ne peut, dites-vous, l'ôter de votre sein?
Ah! dussiez-vous, pour prix de mon amour fidèle,
Vouer à votre épouse une haine immortelle,
J'opposerai du moins mes larmes, mes soupirs,
Au coupable succès où tendent vos désirs.

ABSALON.

Vous vous formez, Madame, une trop noire idée
Des soins dont vous voyez mon ame possédée.
Je ne veux point ravir le sceptre de mon roi,
Mais m'assurer un bien qui doit n'être qu'à moi.

THARÈS.

Et croyez-vous, Seigneur, pouvoir vous rendre maître
Des troubles criminels que vous avez fait naître?
Achitophel en vous n'a cherché qu'un appui:
Vous êtes son prétexte, il n'agit que pour lui.
De cet embrasement que ne dois-je point craindre?
Vous l'avez allumé, vous ne pourrez l'éteindre.
Mais non, repentez-vous, il en est encor temps;
Hâtez-vous, saisissez de précieux instans.

ABSALON.

Que j'abandonne ainsi l'espoir d'une couronne
Que le sang, que mes droits, qu'un peuple entier me donne?
Que Joab voie, au gré de son dépit jaloux,
Sa haine triompher de mon juste courroux?

THARÈS.

Non, il ne vous hait point; l'envie et l'imposture
Vous ont fait de son cœur une fausse peinture:
Mais dût-il, contre vous conjuré pour jamais,
Braver votre pouvoir, traverser vos souhaits,
Dussiez-vous, moins chéri d'un père qui vous aime,
Renoncer sans retour à sceptre, à diadême,
Quels maux, quelles horreurs pouvez-vous comparer
Aux malheurs où ce jour est prêt à vous livrer?
Je veux que tout succède au gré de votre envie:
Quelle honte à jamais va noircir votre vie!
Que n'osera-t-on point contre vous publier?
Le trône a-t-il des droits pour vous justifier?
Vous chercherez vous-même en vain à vous séduire,
Vous verrez quels chemins ont su vous y conduire.
La vertu, le devoir devenus vos bourreaux
Au fond de votre cœur porteront leurs flambeaux;
La crainte et les remords vous suivront sur le trône.
Hé quoi! pour être heureux faut-il une couronne?
Est-ce un affront pour vous de ne la point porter?
Vos vertus seulement doivent la mériter.
N'allez point, pour jouir d'une indigne vengeance,
Flétrir tant d'heureux jours coulés dans l'innocence.
Applaudi, révéré, chacun vous fait la cour,
Vous êtes d'Israël et la gloire et l'amour;
Pour remplir vos désirs tout s'unit, tout conspire:
Conservez sur les cœurs ce doux et noble empire.
Enfin, si votre épouse a sur vous du pouvoir,
Si mes humbles soupirs vous peuvent émouvoir,
Souffrez que la raison puisse au moins vous conduire;
Et croyez qu'au moment que je cherche à détruire

Le funeste complot que vous avez formé,
Jamais mon tendre cœur ne vous a plus aimé.

ABSALON.

Oui, Tharès, je connois quelle est votre tendresse,
Je vois qu'en me parlant elle seule vous presse;
La mienne a pris pour vous trop de soin d'éclater,
Vous la connoissez trop, pour en pouvoir douter.
Si dans ce grand sujet comprise, intéressée,
Du moindre des périls vous étiez menacée,
Sans me faire parler vos pleurs ni vos soupirs,
Je vous immolerois ma haine et mes désirs:
Mais souffrez que j'achève une entreprise heureuse.
La crainte maintenant est seule dangereuse.
Dussé-je voir enfin mon dessein avorté,
Je vous l'ai déjà dit, le sort en est jeté.
Au reste, qu'un secret d'une telle importance
Demeure anéanti dans un profond silence.

THARÈS.

Ne craignez rien, Seigneur, le plus rude trépas
A mes regards offert ne m'ébranleroit pas:
Mais quand vous poursuivez cette affreuse entreprise,
A suivre ma fureur le devoir m'autorise,
Et ma mort....

ABSALON.

Quel discours! et qu'osez-vous penser?

THARÈS.

Non, Seigneur, mon destin ne se peut balancer:
Je ne vous verrai point engagé dans le crime,
Le ciel ici m'inspire un projet magnanime.
Vous quitterez, Seigneur, un dessein odieux,
Ou vous verrez Tharès immolée à vos yeux.

ABSALON.

Ah! si vous vous portez à cette violence....

THARÈS.

Contraignez-vous, Seigneur, la reine ici s'avance.

SCÈNE III.

LA REINE, ABSALON, THARÈS.

LA REINE.

Qu'ai-je entendu, mon fils? quels bruits injurieux
La calomnie enfante et répand dans ces lieux?
On veut que des mutins vous flattiez l'insolence.
Près d'un père alarmé j'ai pris votre défense.
Quoiqu'au sang de Saül votre étroite union
Vous fasse soupçonner d'un peu d'ambition,
Je connois vos vertus, mon cœur vous croit fidèle,
Et dans un fils si cher ne peut voir un rebelle.

THARÈS.

Madame, si Saül m'a donné la clarté,
De sa haine pour vous je n'ai point hérité;
Ce sang dont j'ai toujours soutenu la noblesse,
Ignore ce que c'est que crime et que bassesse :
Mais avant qu'il soit peu vous me connoîtrez mieux,
Madame; je me tais, le roi s'offre à mes yeux.

SCÈNE IV.

DAVID, LA REINE, ABSALON, THARÈS, CISAÏ.

DAVID.

Je vous cherche, Absalon. Notre péril augmente.
Nos insolens vainqueurs préviennent notre attente.

Zamri m'avoit flatté, que lents à s'avancer,
Au-delà du Jourdain ils craignoient de passer.
Il s'est trompé, leur nombre a redoublé leur rage;
Ils viennent achever leur sacrilège ouvrage.
Mais loin d'être saisis d'une indigne terreur,
Apprêtons-nous, mon fils, à punir leur fureur :
Nous combattrons au nom du maître de la terre,
Du Dieu qui devant lui fait marcher le tonnerre,
Pour qui tous les mortels qu'embrasse l'univers
Sont comme la poussière éparse dans les airs.
Je ne vous dirai point, et mon cœur ne peut croire
Ce que l'on a semé pour ternir votre gloire.
Amasa veut ravir le sceptre de son roi :
Mais que mon propre fils soit armé contre moi!

ABSALON.

Que ne puis-je, Seigneur, aux dépens de ma vie,
De mes persécuteurs confondre ici l'envie?

DAVID.

Que peuvent-ils, mon fils, quand mon cœur vous défend?
Je méprise un vain bruit que le peuple répand.

THARÈS.

Et moi je crois, Seigneur, ne devoir point vous taire
Que ces bruits sont peut-être un avis salutaire.
Je sais, je vois quel est le cœur de mon époux:
Mais sait-on s'il n'est point de traître parmi nous?
Sait-on si dans ce camp quelque secret coupable
N'a point, pour se cacher, divulgué cette fable?
M'en croirez-vous, Seigneur? Qu'un serment solennel
Fasse trembler ici quiconque est criminel:
Le ciel, votre péril, ma gloire intéressée,
De ce juste projet m'inspirent la pensée.

Attestez l'éternel qu'avant la fin du jour,
Si des traîtres cachés par un juste retour
N'obtiennent le pardon accordé pour leurs crimes,
Leurs femmes, leurs enfans en seront les victimes,
Que dans le même instant qu'ils seront découverts,
Leurs parens dévoués à cent tourmens divers,
Déchirés par le fer, au feu livrés en proie,
Payeront tous les maux que le ciel vous envoie.

ABSALON, *à part.*

Juste dieu, que fait-elle!

CISAÏ, *à David.*

Oui, l'on n'en peut douter,
Seigneur, quelque perfide est tout prêt d'éclater :
On vous trahit, je sais par des avis fidèles
Que vos desseins secrets sont connus des rebelles.

DAVID.

Suivons ce qu'à Tharès le ciel daigne inspirer :
Par ses sages conseils je me sens éclairer.
Peut-être par un vœu terrible, irrévocable,
Pourrai-je à son devoir rappeler le coupable.
Oui, Madame, fondé sur la loi, l'équité,
Je me lie au serment que vous avez dicté :
Puisse sur moi le Dieu que l'univers révère
Verser tous les malheurs que répand sa colère,
Si pour les criminels, démentant vos discours,
Mon injuste pitié leur offre aucun secours!

THARÈS.

Achevez donc, Seigneur, Joab vous est fidèle.
Ennemi d'Absalon, et pour vous plein de zèle,
Lui seul me paroît propre à remplir mes desseins :
Souffrez que je me mette en otage en ses mains.

ABSALON, *à part.*

Ciel!

DAVID, *à Tharès.*

Vous!

THARÈS.

Il faut, Seigneur, que mon exemple étonne,
Et montre qu'il n'est point de pardon pour personne.

DAVID.

Votre vertu suffit pour répondre de vous:
Accompagnez la reine, et suivez votre époux.

THARÈS.

Non, Seigneur, souscrivez à ce que je désire,
Ma gloire le demande, et le ciel me l'inspire:
Accordez cette grâce à mes désirs pressans.

DAVID.

Puisque vous le voulez, Madame, j'y consens.
Toi qui du haut des cieux à nos conseils présides,
Qui confonds d'un regard les complots des perfides,
Dieu juste! venge-moi, punis mes ennemis:
Souviens-toi du bonheur à ma race promis.
Si quelque traître ici se cache pour me nuire,
Lève-toi, que ton bras s'arme pour le détruire;
Que se livrant lui-même à son funeste sort,
Ce jour puisse éclairer ma vengeance et sa mort.
Venez, mon fils: le ciel, que notre malheur touche,
Accomplira les vœux qu'il a mis dans ma bouche.
Joab marche guidé par le dieu des combats.

THARÈS.

Seigneur, ma fille et moi nous marchons sur vos pas
Et Joab arrivé, nous allons l'une et l'autre
Remplir auprès de lui mon dessein et le vôtre.

SCÈNE V.

ABSALON.

Quel coup de foudre, ô ciel! mes sens sont interdits :
Qu'ai-je ouï! quel désordre agite mes esprits!
Troublé, je vois déjà sur ma tête amassées
Les malédictions par mon roi prononcées.
Quelle horreur me saisit! quel serment a-t-il fait!
O de mon fol orgueil funeste et juste effet!
De combien de remords je sens mon ame atteinte!
Cherchons Achitophel, qu'il dissipe ma crainte.
Ah! que j'éprouve bien en ce fatal moment
Que le crime avec soi porte son châtiment!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ACHITOPHEL, ZAMRI.

ACHITOPHEL.

Je sais tout; Absalon dans ce lieu va se rendre:
Mais du camp ennemi n'as-tu rien à m'apprendre?

ZAMRI.

Seigneur, tantôt à peine ai-je quitté le roi,
Que j'ai couru remplir votre ordre et mon emploi.
Les troupes d'Amasa, sans obstacle avancées,
Sont autour de ce camp par ordre dispersées.
Le dessein d'Absalon, son nom seul répandu,
Produit l'heureux effet qu'on avoit attendu;
Pour régner et pour vaincre il n'a plus qu'à paroître,
L'armée à haute voix l'a proclamé pour maître:
Tous nos soldats charmés d'apprendre qu'aujourd'hui
Leurs bras, déjà vainqueurs, vont combattre pour lui,
Brûlent de signaler leur zèle et leur courage.

ACHITOPHEL.

C'est assez, il ne peut reculer davantage;
Ses projets divulgués le forcent d'éclater.
Que n'ai-je su plus tôt le résoudre à quitter?
Son ame avec Tharès ne se fût point trahie;
Tharès pour l'arrêter n'eût point risqué sa vie.

J'ai prévu ce malheur, je n'ai pu le parer;
Que sert-il de s'en plaindre? il faut le réparer.
Séba doit d'Absalon renouveler l'audace,
Et dérober Tharès au coup qui la menace:
Mais la nuit survenant, tout dût-il expirer,
La conjuration ne se peut différer.
Point de lâche pitié, point de délai funeste:
La mort, ou le succès; voilà ce qui nous reste.
Mais ne me dis-tu rien de la part d'Amasa?

ZAMRI.

Il vouloit me parler au sujet de Séba:
Je crois même pour vous que traçant une lettre,
Dans mes fidèles mains il alloit la remettre,
Lorsqu'un bruit tout à coup dans l'armée a couru,
Que hors de notre camp Joab avoit paru:
Amasa m'a quitté, mais je crois qu'il envoie....

ACHITOPHEL.

Ah! qu'il se garde bien de prendre une autre voie.
On te connoît, pour toi les chemins sont ouverts.
Retourne; nous serions peut-être découverts.
Dis-lui que c'est assez que son bras nous seconde,
Que dès que le soleil sera caché dans l'onde
Le sang doit en ces lieux commencer à couler;
Que Séba doit pour nous alors se signaler;
Qu'à nos cris éclatans tous ses soldats répondent,
Et bientôt furieux parmi nous se confondent;
Que de tout par toi seul je veux être éclairci.
Va, dis-je, Absalon vient, laisse-nous seuls ici.

SCÈNE II.

ABSALON, ACHITOPHEL.

ACHITOPHEL.

Je vous attends, Seigneur ; Séba vous a pu dire
Quel remède à vos maux notre ardeur nous inspire :
D'un embarras fatal par nos soins dégagé....

ABSALON.

Non, Achitophel, non, mes desseins ont changé :
Le devoir sur mon cœur a repris son empire.
Faites dire à vos chefs que chacun se retire,
J'obtiendrai leur pardon ; mais surtout qu'aux soldats
On cache quel motif avoit armé leurs bras,
D'un si grand changement qu'ils ignorent la cause.

ACHITOPHEL.

Je le vois bien, l'amour de votre cœur dispose.
Séba n'a pu vous voir : mais n'appréhendez rien,
J'ai pour sauver Tharès un prompt et sûr moyen.

ABSALON.

Non, vous dis-je, mon cœur ici ne considère
Que ce qu'il doit au ciel, à l'Etat, à mon père ;
De mille affreux malheurs je veux rompre le cours.

ACHITOPHEL.

O ciel ! pouvez-vous bien me tenir ce discours ?
A de lâches frayeurs votre cœur s'abandonne ?

ABSALON.

Obéissez ; songez qu'Absalon vous l'ordonne,
Ou voyez les périls qu'ici vous hasardez.

ACHITOPHEL.

Eh bien ! il faut vouloir ce que vous commandez.

Notre sang est à vous, vous voulez le répandre;
Car enfin c'est à quoi nous devons nous attendre.
David sait trop bien l'art de régir ses Etats,
Pour oser pardonner de pareils attentats.
L'exil, les fers, la mort vont être le partage
De ceux qu'à vous servir un même zèle engage.
Pour prix de tant de soins, percés de mille coups,
Leur sang au dieu vengeur va crier contre vous.
Je sais comme l'on peut, arbitre de sa vie,
D'une honteuse mort prévenir l'infamie :
Je ne vous parle point de mon sort malheureux.
Daigne le ciel, touché du dernier de mes vœux,
Empêcher que Joab, par un lâche artifice,
De vos soumissions bientôt ne vous punisse;
Que privé de l'appui que vous trouvez en nous,
Il n'échauffe du roi les sentimens jaloux;
Que vous-même captif, proscrit par sa colère,
Vous ne voyez vos droits passer à votre frère,
Et vos jours consacrés par un arrêt cruel
A servir de leçon aux peuples d'Israël!

ABSALON.

Mais pour sauver Tharès quel moyen peux-tu prendre?
D'un trépas odieux la pourras-tu défendre?
Que peux-tu?...

ACHITOPHEL.

Je puis tout, secondez-moi, Seigneur,
Pourquoi détruisez-vous votre propre bonheur?
Séba, tout Ephraïm, gagnés par mon adresse,
Vont au premier signal enlever la princesse,
La remettre en vos mains, et se joindre avec nous.
Venez, faites revivre un trop juste courroux.

Montrez-vous soutenu d'une nombreuse armée;
Là n'appréhendant plus pour une épouse aimée,
Vous perdrez qui vous hait, vous soutiendrez vos droits,
Et loin de supplier, vous donnerez des lois.
Vous flattez-vous, ô ciel! qu'on puisse à votre père
Faire de vos complots un éternel mystère;
Qu'aucun des conjurés mourant pour Absalon,
Dans l'horreur des tourmens n'avouera votre nom?
D'ailleurs comment chasser nos troupes rassemblées,
Sous un autre prétexte en ces lieux appelées?
Ah! Seigneur! songez mieux quels sont vos intérêts:
Ma vie est le garant de celle de Tharès.
Elle vient.

ABSALON.

Que mon ame est troublée et flottante!
Nous résoudrons de tout: va te rendre en ma tente.

SCÈNE III.

ABSALON, THARÈS.

THARÈS.

Je viens ici, Seigneur, le cœur saisi d'effroi:
Tout le camp ennemi vous proclame pour roi.
David vient à mes yeux d'apprendre cette audace,
A ses justes soupçons sa tendresse a fait place:
Par son ordre secret on va vous arrêter,
L'implacable Joab le doit exécuter.
Un garde en ma faveur a rompu le silence.
De ce premier transport fuyez la violence;
Epargnez-moi l'horreur de n'être dans ces lieux
Que pour vous voir peut-être immoler à mes yeux.

ABSALON.

Mon père sait mon crime! ô fatale journée!
Qu'avez-vous fait? hélas! princesse infortunée,
Victime d'un courroux que j'ai seul mérité,
Le roi va vous punir de ma témérité :
Un horrible serment vous proscrit et le lie.

THARÈS.

Fuyez, ne songez plus à prolonger ma vie.
Puisque sur votre cœur mes soupirs n'ont rien pu,
Qu'ai-je affaire du jour? j'ai déjà trop vécu.
Mais que dis-je? chassez cette fatale idée;
Partez, Seigneur, calmez mon ame intimidée.
Le ciel à l'innocence enverra du secours,
Et votre repentir pourra sauver vos jours.

ABSALON.

Non, non, qu'un même sort aujourd'hui nous rassemble.
Ne nous séparons point : venez, fuyons ensemble.

THARÈS.

Eh! le puis-je, Seigneur? prisonnière en ces lieux,
Ce camp pour m'observer, ces murs même ont des yeux :
Je vous perdrois. Allez, et si mon sort vous touche,
Suivez ce que le ciel vous dicte par ma bouche,
Livrez Achitophel : désarmez vos soldats;
Contr'eux s'il le falloit, employez votre bras :
A force de vertus méritez votre grâce,
Par là dans tous les cœurs réparez votre audace.
A quelque excès, Seigneur, que l'on soit arrivé,
Qui se repent d'un crime en est presque lavé :
D'ailleurs....

ABSALON.

Non, ma fureur me montre une autre voie.
De nos fiers ennemis nous serions tous la proie.
Le perfide Joab, implacable pour moi,
Avide de ma mort, l'obtiendroit de mon roi;
Il faut qu'en expirant sa rage soit trompée.
Mon indigne frayeur est enfin dissipée.
En vain en vous perdant il croira me braver,
J'ai des amis ici prêts à vous enlever:
Si lents à vous servir et remplir ma vengeance,
Leur zèle répond mal à mon impatience,
Je viens, sans m'effrayer des plus noirs attentats,
Demander mon épouse avec cent mille bras.

THARÈS.

Ah! la vie à ce prix pour moi n'a point de charmes,
Mais chaque instant pour vous redouble mes alarmes.
Qu'entends-je? On vient, fuyez.

ABSALON.

Je cours vous secourir.

THARÈS.

Ah! quittez ce dessein, et me laissez mourir.

SCÈNE IV.

THARÈS, UN ISRAÉLITE.

L'ISRAÉLITE.

Mon abord indiscret a droit de vous surprendre,
Madame; mais le prince ici devoit se rendre;
Je le cherche.

THARÈS.

Et sur quoi venez-vous le chercher?
Son péril vous engage à ne me rien cacher:

Sans

Sans doute c'est à lui que portant cette lettre....

L'ISRAÉLITE.

Oui, Madame, Séba vient de me la remettre.

THARÈS.

Donnez.

L'ISRAÉLITE.

J'aurois voulu....

THARÈS.

Donnez, ne craignez rien;
Même intérêt unit et son sort et le mien.
(*Elle lit bas, et continue à part.*)
Juste ciel!
(*A l'Israélite.*)
C'est assez: rejoignez votre maître;
Allez, éloignez-vous, je vois le roi paroître.

SCÈNE V.

DAVID, LA REINE, THARÈS.

DAVID, *à la reine.*

Vous aimez trop un fils digne de mon courroux.

LA REINE.

Non, Seigneur, il n'a point conspiré contre vous;
Le mensonge insolent, la lâche calomnie
D'un souffle empoisonné veulent ternir sa vie.

DAVID.

Je veux douter encor qu'il m'ait manqué de foi.
Achitophel ici va l'entendre avec moi:
Ce sage confident, dans mon état funeste,
De tant d'amis zélés est le seul qui me reste:
Lui seul....

SCÈNE VI.

DAVID, LA REINE, THARÈS, JOAB.

JOAB.

Il faut, Seigneur, vous armer de vertu.
Tout autre sous ses maux gémiroit abattu :
L'auteur de la révolte enfin s'est fait connoître.
Des soupçons qu'en votre ame on a tantôt fait naître...
Celui qui contre vous arme tant d'ennemis...

DAVID.

Ciel! m'auroit-on donné de fidèles avis?
Le coupable en effet seroit-il...

JOAB.

Votre fils.

DAVID.

Il est donc vrai?

THARÈS, *à part.*

Grand dieu! quelle honte m'accable!

LA REINE.

Non, Joab, votre cœur s'alarme d'une fable,
D'un bruit par l'imposture et la haine enfanté.

JOAB.

Ce que j'ose avancer a plus d'autorité.
Madame, Absalon vient de joindre les rebelles :
Ceux qui l'ont vu partir sont des sujets fidèles,
Vaillans, et qui cent fois ont bravé le trépas,
Tels que les imposteurs en un mot ne sont pas.
Mais vous pourrez, Seigneur, en savoir davantage;
Un soldat ennemi, surpris dans un passage,

Et dont Cisaï cherche à tirer le secret,
Du camp des révoltés apportoit ce billet.

DAVID.

Voyons.

(*Il lit.*)

« Ne craignez point un changement funeste,
» Que tous vos conjurés se reposent sur moi.
» Vos rivaux périront, Absalon sera roi :
» Donnez-nous le signal, je vous réponds du reste ».
Enfin donc mes soupçons se trouvent éclaircis.
C'est toi qui veux ma mort, Absalon! toi mon fils!
C'est sur mon sang que doit éclater ma vengeance.
Mais quel traître avec lui seroit d'intelligence?
Quel perfide?

JOAB.

Seigneur, voulez-vous m'écouter?
Entendons ce soldat que l'on vient d'arrêter.
Cependant de Séba vous connoissez le zèle,
Confiez votre sort à ce sujet fidèle.
Tantôt lui faisant part de mon secret effroi,
Il a brigué l'honneur de veiller sur son roi;
Qu'Ephraïm avec lui compose votre garde.
Juste ciel! à quels maux votre choix vous hasarde!
Ceux qui suivent vos pas sont connus presque tous
Pour avoir autrefois combattu contre vous,
Quand, pour vous écarter de la grandeur suprême,
Saül osoit vouloir l'emporter sur Dieu même.

LA REINE.

Oui, Seigneur, ses amis, le reste de son sang
Ne peut qu'avec regret vous voir dans ce haut rang:

Ce sang audacieux nous trompant l'un et l'autre,
Par l'hymen d'Absalon a corrompu le vôtre;
Par là, n'en doutez point, nous sommes tous trahis.
C'est ce sang, c'est Saül qui m'enlève mon fils.
(*A Tharès.*)
Vous vous taisez, perfide, et loin de vous défendre,
Vous osez feindre encor de ne me pas entendre,
Vous qui de votre époux conduisez le dessein,
Vous qui seule avez mis la révolte en son sein.
D'une fausse grandeur à nos yeux revêtue,
Vous avez su tantôt nous éblouir la vue :
Vous ne prévoyiez pas qu'une affreuse clarté
Dût de vos noirs complots percer l'obscurité;
Ou peut-être qu'encore un espoir téméraire
Vous flatte qu'au trépas on viendra vous soustraire:
Mais je prétends moi-même en hâter les momens.
Oui, Seigneur, remplissez ma haine et vos sermens;
Qu'aux yeux de tout le camp on la livre au supplice.

THARÈS.

Madame, je sais trop qu'il faut que je périsse :
Mais si pour moi la vie avoit quelques attraits,
Si le soin de ma gloire et de vos intérêts,
Que dis-je? si vos jours, mon devoir, la patrie
Ne m'étoient pas d'un prix préférable à la vie,
Je vivrois malgré vous, et mille bras offerts
Viendroient même à vos yeux m'arracher de vos fers.

DAVID.

Quoi! Madame...

THARÈS.

Seigneur, ce péril vous regarde;
Le soin que prend Joab de changer votre garde,

Va de vos ennemis assurer les forfaits :
Lisez, et de Séba reconnoissez les traits.

DAVID *prend la lettre, et lit.*

« Le temps me force à vous écrire,
» A vous entretenir je n'ose m'exposer.
» Pour vous assurer cet empire
» Les soldats d'Ephraïm sont prêts à tout oser.
» Le sort menace en vain votre auguste famille,
» Rien ne traversera vos vœux et nos desseins,
» Et dans une heure au plus je remets en vos mains
» Et votre épouse et votre fille. »

JOAB.

Le perfide! ah! je cours moi-même l'arrêter.

DAVID.

Non, ce projet sans bruit se doit exécuter.
(*A un garde.*)
Dites à Cisaï qu'il vienne en diligence.

THARÈS.

Vous savez tout, Seigneur, prenez votre vengeance;
Epuisez sur moi seule un trop juste courroux;
Cependant j'ose ici parler pour mon époux.
Il est moins criminel qu'il ne vous paroît l'être,
Et si contre vos jours la rage anime un traître,
Autant que je puis lire en d'odieux secrets,
C'est plus Achitophel qu'Absalon ni Tharès.
(*Elle sort.*)

DAVID.

Quel nouveau trouble, ô ciel! elle jette en mon ame!
C'est plus Achitophel...
(*A la reine.*)
Ah! suivez-la, Madame,

Parlez, priez, pressez; et par moins de rigueur
Tâchez à pénétrer le secret de son cœur.

LA REINE.

Moi, Seigneur!

DAVID.

Il le faut, faites-vous violence.
Je vais vous joindre, allez; quelqu'un ici s'avance.

SCÈNE VII.

DAVID, JOAB, CISAÏ.

CISAÏ.

Seigneur, les conjurés sont enfin découverts.
Le soldat qu'on a pris étoit à peine aux fers,
Que sa fierté cédant à la peur des supplices,
Il a d'un noir projet révélé les complices.
La nuit favorisant leurs complots furieux,
Ils devoient recevoir l'ennemi dans ces lieux.
Le traître Achitophel conduisoit l'artifice.

DAVID.

Ah! qu'entends-je? courez, Joab, qu'on le saisisse.

CISAÏ.

Sa fuite au châtiment a dérobé ses jours,
Il a joint Absalon par de secrets détours,
Séba même s'armant de fureur et de rage,
Vient le fer à la main de s'ouvrir un passage.
Les soldats d'Ephraïm, lui prêtant son appui,
Assurent sa retraite et marchent après lui.
Ils désertent en foule, et le camp des rebelles
De moment en moment prend des forces nouvelles;
Déjà même Amasa semble marcher vers nous.
Rien ne peut sous ces murs nous sauver de leurs coups.

JOAB.

Rien ne peut nous sauver? ô ciel! qu'osez-vous dire?
Tant que David commande, et que Joab respire,
Un honteux désespoir ne vous est point permis,
Et doit n'être connu que de nos ennemis.
Seigneur, il faut domter en cette conjoncture
Ces vulgaires instincts de pitié, de nature:
Par d'affreux châtimens étonnons des ingrats.
Marchons, mais que Tharès accompagne mes pas:
Que tous ceux que le sang unit à des perfides,
Soient remis en mes mains sous de fidèles guides.
Allons, et présentons à nos séditieux
L'épouse d'Absalon immolée à leurs yeux.
Faisons faire du reste un horrible carnage:
Quoique après des mutins puisse tenter la rage,
Ils en auront déjà reçu le digne fruit,
Et vous serez vengé du sort qui vous poursuit.

DAVID.

Non, Joab, suspendons un arrêt sanguinaire:
La vertu de Tharès vaut bien qu'on le diffère.
Un roi, quoi qu'un sujet ait fait pour l'outrager,
Doit savoir le punir, mais non pas se venger:
Périssons sans souiller mon rang ni ma mémoire;
Et s'il faut succomber, succombons avec gloire.
Cependant dans ce camp, entourés d'ennemis,
L'espoir de nous garder ne nous est plus permis:
Les murs de Manhaïm peuvent seuls nous défendre;
Entrons-y, l'ennemi ne peut nous y surprendre,
Et bientôt secourus par des guerriers fameux,
Peut-être ils conduiront la victoire avec eux.

Pour vous, Joab, rendez notre retraite aisée,
Que l'armée ennemie, avec soin abusée,
Dan tous vos mouvemens ne puisse remarquer
Que l'unique dessein de l'aller attaquer.
Vous, Cisaï, suivez ce que le ciel m'inspire :
Et rendons, s'il se peut, le calme à cet empire.
Allez joindre Absalon.

CISAÏ.

Moi, Seigneur!

DAVID.

Je le veux.
Le perfide n'est pas au comble de ses vœux :
Il craint pour son épouse une mort légitime,
Et j'ose me flatter, qu'étonné de son crime,
Si je puis le forcer de paroître à mes yeux,
Mes soins et ses remords seront victorieux.
Allez donc : que par vous Absalon puisse apprendre,
Que j'ai choisi ce lieu pour le voir et l'entendre;
Que jusqu'ici suivi par deux mille soldats
Il peut d'un nombre égal faire suivre ses pas;
Que pendant l'entretien nos troupes en présence
Camperont loin de nous en pareille distance :
Mais qu'il ne prenne point de délais superflus;
Que la mort de Tharès puniroit ses refus.
Je sais combien l'amour l'intéresse pour elle,
Faites-lui de son sort une image cruelle;
Peignez-lui son épouse aux portes du trépas,
Et sa fille à la mort conduite sur ses pas.
Répandez dans son cœur le trouble et l'épouvante,
Et contraignez l'ingrat à remplir mon attente.

Le ciel à vos discours donnera du pouvoir,
Ne craignez rien.

CISAÏ.

Seigneur, je ferai mon devoir.

DAVID.

Il suffit. Dieu puissant, notre foible prudence
En vain sur nos projets fonde son espérance :
Toi seul du monde entier réglant les mouvemens,
Enchaînes à ton gré tous les événemens;
Grand Dieu! c'est à toi seul que mon cœur s'abandonne;
Roi des rois, c'est de toi que je tiens la couronne;
Sers de guide à mes pas chancelans, incertains,
Je remets mon espoir et ma vie en tes mains.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ABSALON, ACHITOPHEL, CISAÏ.

CISAÏ, *à Absalon.*

Oui, Seigneur, c'est ici que David doit se rendre:
Quel succès de vos soins ne doit-on point attendre?
Ils rappellent Tharès de l'horreur du tombeau,
Et vont de la discorde éteindre le flambeau.

ABSALON.

De quels troubles, grand Dieu, sens-je mon ame atteinte!
J'y sens naître à la fois et l'espoir et la crainte:
Où suis-je? de mon roi soutiendrai-je l'aspect,
De ce roi dont le front imprime le respect,
Que ma révolte accable, en qui la vertu brille?
O funeste serment! ô Tharès! ô ma fille!
Quelle preuve d'amour je vous donne aujourd'hui!

ACHITOPHEL.

Eh! pourquoi vous livrer à ce mortel ennui,
Seigneur, pourquoi ternir l'éclat de votre gloire,
Et laisser de vos mains arracher la victoire?
Du superbe Joab humilions l'orgueil:
Que de vos ennemis ces champs soient le cercueil;
Là, d'un bras que l'amour et la vengeance guide,
Dérobez votre épouse aux fureurs d'un perfide.

Voilà le seul conseil qu'on devroit vous donner.

CISAÏ.

Le seul conseil, Seigneur! daignez me pardonner;
Mais il faut me montrer votre ame toute entière.
Formez-vous le dessein d'immoler votre père?

ABSALON.

Moi, que d'un crime affreux j'ose souiller mon bras?
Non : je veux de Joab punir les attentats,
Arracher à la mort mon épouse et ma fille,
Assurer pour jamais le sceptre à ma famille,
Jouir après David de son auguste rang.

CISAÏ.

Eh bien! Seigneur, pourquoi répandre tant de sang?
Le roi des deux partis retenant la furie,
Vient ici pour régler le sort de la patrie :
Vous êtes convenu et des lieux et du temps.

ABSALON.

Oui, je verrai David, Cisaï, je l'attends :
J'ai reçu sa parole, et j'ai donné la mienne,
Il suffit.

ACHITOPHEL.

Croyez-vous que ce nœud le retienne?
Je sais mieux de son cœur pénétrer les secrets.
Que dis-je, en cet instant peut-être que Tharès,
D'un injuste serment victime infortunée,
Voit par le fer cruel trancher sa destinée.

CISAÏ.

Non, Seigneur, elle vit, je réponds de ses jours :
Mais si d'Achitophel vous croyez les discours,
Elle est morte; le roi, dans sa juste colère,
Va livrer au trépas et la fille et la mère :

Pour les en affranchir vos efforts seroient vains.

ABSALON.

Non, non, elles vivront, leurs jours sont en mes mains,
Déjà mon cœur se livre à la douce espérance...

SCÈNE II.

ABSALON, THAMAR, ACHITOPHEL, CISAÏ.

ABSALON.

Mais que vois-je! le ciel m'exauce par avance.
Est-ce vous, ô ma fille? en croirai-je mes yeux?
Votre mère avec vous est-elle dans ces lieux?

THAMAR.

Non, Seigneur; mais la reine a pris soin de ma vie,
Et jusque dans ce camp ses femmes m'ont suivie;
Elle croit que mon père, attendri par mes pleurs,
Daignera terminer nos maux et ses douleurs.
Ma mère condamnant une pitié cruelle,
Refusoit de souffrir qu'on me séparât d'elle;
Mes sanglots et mes cris appuyoient ses discours;
Mais elle a consenti d'accepter mon secours,
Et je viens à vos pieds vous demander sa vie.

ABSALON.

Non, n'appréhendez point qu'elle lui soit ravie.
Mais qu'est-ce que David ordonne de son sort?

THAMAR.

Le roi voudroit en vain l'arracher à la mort.
Tout le penple à grands cris demande son supplice;
Et consentirez-vous, Seigneur, qu'elle périsse?
Si je la perds, hélas! quel sera mon appui?
Dévorée à vos yeux d'un éternel ennui,

Sans cesse vous verrez sur mon triste visage
De son trépas fatal la déplorable image,
Et mes pleurs malgré moi vous rediront toujours,
Qu'il n'a tenu qu'à vous de conserver ses jours.

ABSALON.

Je vais bientôt tarir la source de vos larmes,
Ma fille, bannissez d'inutiles alarmes;
Votre père à vos pleurs ne peut rien refuser...
On vient dans cette tente, allez vous reposer :
La paix va dès ce jour remplir votre espérance.
Allez. Mais dans ces lieux quelle troupe s'avance?
Quel trouble, quelle horreur, me saisit malgré moi!
Où suis-je? juste ciel! c'est David que je voi.

SCÈNE III.

DAVID, ABSALON, ACHITOPHEL, CISAÏ.

DAVID.

Oui, c'est moi, c'est celui que ta fureur menace.
Tu frémis? soutiens mieux ton orgueilleuse audace :
Le trouble où je te vois fait honte à ton grand cœur,
Et la crainte sied mal sur le front d'un vainqueur.

ABSALON.

Seigneur...

DAVID.

Quitte un respect qui n'est que dans ta bouche,
Et t'apprête à répondre à tout ce qui me touche.
Mais quand ton bras impie est levé contre moi,
M'est-il permis d'attendre un service de toi?

ABSALON.

Votre puissance ici, Seigneur, est absolue.

DAVID, *montrant Achitophel.*

Chasse donc ce perfide odieux à ma vue,
Ce monstre dont l'aspect empoisonne ces lieux.

ACHITOPHEL.

Je puis...

ABSALON.

Obéissez, ôtez-vous de ses yeux.

(*Achitophel sort, et David fait signe à Cisaï de se retirer.*)

SCÈNE IV.

DAVID, ABSALON.

DAVID.

Enfin nous voilà seuls: je puis jouir sans peine
Du funeste plaisir de confondre ta haine,
T'inspirer de toi-même une équitable horreur,
Et voir au moins ta honte égaler ta fureur;
Car enfin je connois tes complots homicides.
Te voilà dans le rang de ces fameux perfides,
Dont les crimes font seuls la honteuse splendeur,
Et qui sur leurs forfaits bâtissent leur grandeur,
Mais je veux bien suspendre une juste colère.
Quelle lâche fureur t'arme contre ton père!
Ose, si tu le peux, me reprocher ici
Que j'ai forcé ta haine à me poursuivre ainsi:
Ou si dans ton esprit tant de bontés passées
A force d'attentats ne sont point effacées,
Daigne plutôt, perfide, en rappeler le cours.
Tu m'as toujours haï, je t'ai chéri toujours;

Je cherchois à tirer un favorable augure
De ces dons séducteurs dont t'orna la nature.
En vain ton naturel altier, audacieux,
Combattoit dans mon cœur le plaisir de mes yeux;
Mon amour l'emportoit, je sentois ma foiblesse:
Que n'a point fait pour toi cette indigne tendresse?
Je t'ai vu sans respect, ni des lois, ni du sang,
D'Amnon mon successeur oser percer le flanc,
Moins pour venger l'honneur d'une sœur éperdue,
Que pour perdre un rival qui te blessoit la vue.
Israël de ce coup fut long-temps consterné;
Je devois t'en punir, je te l'ai pardonné.
J'ai fait plus; satisfait qu'un exil nécessaire
Eût expié trois ans le meurtre de ton frère,
Mes ordres à ma cour ont fait hâter tes pas;
Ton père désarmé t'a reçu dans ses bras.
Que dis-je? chargé d'ans et couvert de la gloire
D'avoir à mes projets asservi la victoire,
Tranquille, et jouissant du sort le plus heureux,
J'allois pour successeur te nommer aux Hébreux:
Et dans le même temps, secondé d'un rebelle,
Tu répands en tous lieux ta fureur criminelle.
Ce que n'ont pu jamais les fiers Amoréens,
Le superbe Amalec, les vaillans Hévéens,
Tu le fais en un jour. Ta fureur me surmonte:
Je fuis, je traîne ici ma douleur et ma honte,
Et sans voir que sur toi rejaillit mon affront,
D'une indigne rougeur tu me couvres le front.
Ne crois pas cependant, qu'oubliant ton offense,
Je ne puisse et ne veuille en prendre la vengeance.

Mais parle. Qui te porte à cette extrémité?
Que t'ai-je fait, ingrat, pour être ainsi traité?

ABSALON.

Seigneur, si du devoir j'ai franchi les limites,
Si je suis criminel autant que vous le dites,
Imputez mes forfaits à mes seuls ennemis;
Accusez-en Joab, lui seul a tout commis:
C'est lui dont la fureur, dont la haine couverte
Trame depuis long-temps le dessein de ma perte.
Je sais tout ce qu'il peut sur vous, dans votre cour.
J'ai craint, je l'avouerai...

DAVID.

Foible et honteux détour!
Cesse de m'accuser de la lâche injustice
De suivre d'un sujet la haine ou le caprice:
Donne d'autres couleurs à ta rebellion,
Excuses-toi plutôt sur ton ambition.
Dis que ton cœur jaloux a tremblé que ton père
Ne mît le sceptre aux mains d'Adonias ton frère.
A quoi ton lâche orgueil n'a-t-il pas eu recours?
Tu veux me détrôner, tu veux trancher mes jours.

ABSALON.

Trancher vos jours, moi? ciel!

DAVID.

Oui, tu le veux, perfide.
Oses-tu me nier ton dessein parricide?
Ces gardes, ces soldats, qui comblant tes souhaits,
Devoient dès cette nuit couronner tes forfaits,

Qui déposoient mon sceptre en ta main sanguinaire,
Traître! le pouvoient-ils sans la mort de ton père?
Tiens, prends, lis.

ABSALON, *après avoir lu.*

Je demeure interdit et sans voix.

DAVID.

Je sais tes attentats, fils ingrat, tu le vois.
Si le ciel n'eût pris soin de veiller sur ma vie,
Ta rage de mon sang alloit être assouvie.
Mais parle, à ce dessein qui pouvoit t'animer?
Ton cœur sans en frémir a-t-il pu le former?
En peux-tu rappeler l'idée épouvantable,
Sans qu'un remords vengeur te déchire et t'accable?
Moi-même en te parlant, saisi d'un juste effroi,
Mon trouble et ma douleur m'emportent loin de moi.
Grand Dieu, voilà ce fils, qu'aveugle, en mes demandes,
Ont obtenu de toi mes vœux et mes offrandes;
Je le vois, tu punis mes désirs indiscrets:
Eh bien! Dieu d'Israël, accomplis tes décrets:
Consens-tu qu'à son gré sa rage se déploie?
Veux-tu que dans mon sang ce perfide se noie?
J'y souscris. Oui, barbare, accomplis ton dessein,
Aux dernières horreurs ose enhardir ta main.
Si ta mère en ces murs éplorée, expirante,
Si le trépas certain d'une épouse innocente,
Ne peuvent t'inspirer ni pitié, ni terreur:
Ou plutôt, si le ciel se sert de ta fureur,
Ministre criminel de ses justes vengeances,
Remplis-les, par ma mort couronne tes offenses;
Viens, frappe.

ABSALON.

Juste ciel!

DAVID.

Tu trembles, que crains-tu?
Tu foules à tes pieds les lois et la vertu,
Tu forces dans ton cœur la nature à se taire:
Qui peut te retenir? Frappe, dis-je.

ABSALON.

Ah! mon père.

DAVID.

Ton père! oublie un nom qui ne t'est plus permis.
Je ne te connois plus: va, tu n'es plus mon fils.

ABSALON.

Un moment sans courroux, Seigneur, daignez m'entendre:
Je ne puis ni ne veux chercher à me défendre.
Il est vrai, mon orgueil a fait mes attentats,
J'ai craint de voir régner mon frère Adonias,
Contre le fier Joab j'ai suivi ma colère:
Mais si je puis encore être cru de mon père,
S'il peut m'être permis d'attester l'Eternel,
Voilà ce qui peut seul me rendre criminel.
Jouet d'un séducteur, qu'à présent je déteste,
Le traître Achitophel a commis tout le reste.
Je sais qu'après les maux que je viens de causer,
Une fatale erreur ne sauroit m'excuser;
J'ai tout fait, vengez-vous, punissez un coupable,
Ou plutôt sauvez-moi du remords qui m'accable:
Quelque affreux que seront vos justes châtimens,
Ils n'égaleront point l'horreur de mes tourmens.

DAVID.

Ainsi le ciel commence à te rendre justice:
Ton crime fit ta joie, il fera ton supplice.
Heureux si ton remords sincère, fructueux,
Produisoit en ton ame un retour vertueux!
Mais ne cherches-tu point à tromper ma clémence,
Et ta bouche et ton cœur sont-ils d'intelligence?

ABSALON.

Dans le funeste état, Seigneur, où je me voi,
Mes sermens peuvent-ils vous répondre de moi?
En moi la vérité doit vous sembler douteuse.
Quel affront, juste Dieu! pour une ame orgueilleuse!
De quel opprobre affreux viens-je de me couvrir?
Je l'ai trop mérité pour ne le pas souffrir.
Oui, Seigneur, n'en croyez ni ma fierté rendue,
Ni ma honte à vos yeux sur mon front répandue,
Ni les pleurs que je verse à vos sacrés genoux:
Punissez un ingrat, suivez votre courroux.

DAVID.

Lève-toi.

ABSALON.

Qu'allez-vous ordonner de ma vie?

DAVID.

Es-tu prêt à mourir?

ABSALON.

Contentez votre envie.

DAVID.

Mon envie! Ah cruel! dis plutôt mon devoir:
Je devrois te punir, je ne puis le vouloir.
Que dis-je! à quelqu'excès qu'ait monté ton audace,
Mon sang s'émeut pour toi, ton repentir l'efface;

Mes pleurs que vainement je voudrois retenir,
T'annoncent le pardon que tu vas obtenir.
C'en est fait, m'a tendresse étouffe ma colère;
Sois mon fils, Absalon, et je serai ton père.
Je te pardonne tout: je vois qu'un séducteur
D'un horrible complot a seul été l'auteur;
Le perfide a séduit ta crédule jeunesse.
Redonne-moi ton cœur, je te rends ma tendresse.
Ton heureux repentir me fait tout oublier;
C'est à toi désormais à me justifier.
Mais il faut me livrer un traître qui te joue,
Et me montrer qu'enfin ton cœur le désavoue;
Il faut que tous tes chefs en mes mains soient remis.

ABSALON.

C'est peu de vous livrer nos communs ennemis,
Je veux avec éclat réparer mon offense.
Comblé de vos bontés, et plein de ma vengeance,
Le traître Achitophel va périr sous mes coups.

DAVID.

Non, suspends pour un temps ce dangereux courroux.
Du pouvoir souverain tu n'as que l'apparence;
Et le lâche en ses mains tient la toute-puissance;
Tu t'en verrois toi-même, et sans fruit, accablé:
Il faut.... Mais que nous veut Cisaï tout troublé?

SCÈNE V.

DAVID, ABSALON, CISAÏ.

CISAÏ, *à David.*

Un péril évident en ce lieu vous menace,
Seigneur: d'Achitophel l'artifice et l'audace

Jette dans tous les cœurs le dangereux soupçon
Que l'on veut de ce camp enlever Absalon.

ABSALON.

Le traître!

CISAÏ.

Le soldat le croît, et court aux armes:
Montrez-vous et calmez ces nouvelles alarmes.

DAVID.

Vous voyez qu'un perfide est le maître en ces lieux:
Mais il faut prévenir ses desseins odieux.

CISAÏ.

Une terreur secrète a saisi votre armée;
D'une trop longue absence inquiète, alarmée,
Elle vient en fureur redemander son roi;
De votre serment même exécutant la loi,
Joab aux révoltés présente avec furie
Tous ceux qu'à leurs forfaits l'amour ou le sang lie;
Prêt dans ce même instant à les faire périr,
Si votre heureux retour ne vient les secourir.

ABSALON.

Ah! Seigneur, pour Tharès je vous demande grâce.

DAVID.

Ne craignez point, mon fils, le coup qui la menace:
Mais surtout conservez vos nobles sentimens,
Et connoissez les miens par mes embrassemens.
J'ignore, en vous quittant, quel trouble affreux m'agite;
Je le combats en vain, il s'accroît, il s'irrite.

Mais le temps presse, adieu, ne faites rien sans moi,
Et soyez sûr, mon fils, du cœur de votre roi.
Ne suivez point mes pas.

ABSALON.

Seigneur.....

DAVID.

Je vous l'ordonne.

ABSALON.

Retournons... Mais d'horreur je sens que je frissonne:
L'impie Achitophel s'ose offrir à mes yeux.

SCÈNE VI.

ABSALON, ACHITOPHEL.

ACHITOPHEL.

Hé bien! Seigneur, David règne-t-il en ces lieux?
Lui sacrifiez-vous, au gré de son envie,
Votre gloire, vos droits, notre sang, votre vie?
A ses discours flatteurs vous êtes-vous rendu?

ABSALON.

Qu'ai-je ouï? quelle audace! ai-je bien entendu?
Perfide, oses-tu donc me tenir ce langage,
Toi dont j'ai découvert l'artifice et la rage,
Qui jusques à ton roi portois tes attentats?

ACHITOPHEL.

Je l'ai fait, je l'ai dû, je ne m'en repens pas.
Appelez mon dessein sacrilége, exécrable:
Mais songez qu'après tout vous en êtes coupable.

ABSALON.

Moi, perfide?

ACHITOPHEL.

Vous seul. Pour qui, troublant l'Etat,
Ai-je bravé les noms de perfide et d'ingrat?
David vous a fléchi par de vaines caresses,
Allez voir quels effets ont suivi ses promesses;
Le superbe Joab s'approche avec fureur:
Il a dans tout ce camp fait voler la terreur.
Nos femmes, nos enfans dans ses mains redoutables,
Du serment de David victimes déplorables,
Vont terminer leurs jours par des tourmens affreux.
Pensez-vous que Tharès ait un sort plus heureux?
Allez: et si leur sang, si leur mort peut vous plaire,
Achetez à ce prix une paix sanguinaire.

ABSALON.

Joab à cet excès ne s'est point emporté,
Le roi d'un vain espoir ne m'auroit point flatté...
Non, non.

SCÈNE VII.

ABSALON, ACHITOPHEL, CISAÏ.

ABSALON.

Mais, Cisaï, que venez-vous m'apprendre?

CISAÏ.

Le roi dans son armée enfin vient de se rendre;
Amasa hors du camp sans votre ordre avancé,
Par la main de Joab vient d'être repoussé;

Rien n'a pu retenir leur fureur allumée :
Mais cette émotion sera bientôt calmée.

ABSALON.

Non : Joab ne prenant que sa haine pour loi,
Ose ici m'attaquer sans l'aveu de son roi !
Allons, et rassemblons les chefs de mon armée.
Vous, Cisaï, servez ma tendresse alarmée ;
Obligé de laisser ma fille en ce séjour,
Près d'elle avec ma garde attendez mon retour.
Allez.

(*A Achitophel.*)

N'espère pas que dans cette occurrence,
De tes conseils trompeurs j'implore l'assistance ;
Pernicieux auteur de mon mortel ennui,
Je te dois tous les maux que j'endure aujourd'hui.
Ne me suis point, va, fuis, tremble que ma justice,
Malgré tout ton pouvoir, ne te livre au supplice :
Et si tu crains la mort due à tant de forfaits,
Sauve-toi, disparois de ces lieux pour jamais.

SCÈNE VIII.

ACHITOPHEL.

Je préviendrai bientôt le coup qui me menace.
Ciel! puis-je soutenir ma honte et ma disgrâce?
Digne fruit de mes soins! Mais pourquoi me troubler?
Cessez, honteux remords, est-ce à moi de trembler?
Allons, que cette horrible et fameuse journée
Ne soit pas à moi seul affreuse, infortunée.
Mourons :

Mourons : mais périssons du moins avec éclat.
Absalon par mes soins est suspect au soldat;
Tous les chefs sont pour moi, même intérêt les guide.
Marchons, et qu'un combat de notre sort décide :
Si nous sommes vainqueurs, Absalon malgré lui
Se trouvera forcé de payer mon appui.
Si, plus puissant que nous, l'ennemi nous surmonte,
Il est un sûr moyen d'ensevelir ma honte :
Et tout homme à son gré peut défier le sort
Quand il voit d'un même œil et la vie et la mort.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

THAMAR, CISAÏ.

THAMAR.

Ah! ne me laissez point en proie à mes alarmes,
Cher Cisaï, parlez : à qui dois-je mes larmes?
Quel tumulte, quel bruit, quels cris pleins de fureur!
Tout me glace d'effroi, tout me saisit d'horreur.
Le roi victorieux a-t-il puni mon père?
Un rigoureux serment a-t-il proscrit ma mère?
Et moi-même réduite à marcher sur leurs pas,
Vais-je apprendre de vous l'arrêt de mon trépas?

CISAÏ.

Non, Madame, cessez en vain d'être alarmée :
Le désordre s'est mis dans l'une et l'autre armée,
Mais la paix va bientôt terminer vos douleurs.

THAMAR.

La paix! Ah! voulez-vous me cacher mes malheurs?

CISAÏ.

Daignez croire, Madame, un serviteur fidèle.
Loin de vous dans ce camp l'ordre du roi m'appelle.
Rassurez vos esprits, votre sort va changer,
Par ce que vous voyez commencez d'en juger.
Je vous laisse.

SCÈNE II.

THARÈS, THAMAR.

THAMAR, *embrassant Tharès.*

Le ciel permet que je vous voie,
Madame, pardonnez ce transport à ma joie.
Que cette chère vue adoucit mes ennuis,
Et que j'en ai besoin dans le trouble où je suis!
Mais plus tranquille enfin daignerez-vous m'apprendre
Quel bonheur à mes vœux vient ici de vous rendre?
Le sort nous montre-t-il un visage plus doux?

THARÈS.

Ah! ma fille, qui sait quel sera son courroux?
On ne jette sur moi que des regards farouches,
L'arrêt de mon trépas sort de toutes les bouches.
Je sais que plus sensible, et prompt à pardonner,
Le roi voit à regret qu'il doit nous condamner:
Mais que peut-il pour nous, lorsqu'un peuple en furie
Veut que l'on nous immole à sa gloire flétrie?
Je vous tiens en tremblant un funeste discours:
Cependant si le ciel disposoit de nos jours,
Ma fille, croyez-vous pouvoir avec constance
Ne point trahir l'orgueil d'une illustre naissance?
Vous vous troublez! je vois vos pleurs prêts à couler.

THAMAR.

Eh! pourquoi devant vous vouloir dissimuler?
J'avouerai que peu faite à cette affreuse image,
Malgré moi je frémis lorsque je l'envisage.
Je ne vous promets point de braver le trépas,
Mais, Madame, du moins je ne me plaindrai pas:

Cependant Cisaï, pour calmer mes alarmes,
Me flattoit que la paix alloit sécher nos larmes.
Vaine espérance, hélas!

SCÈNE III.

LA REINE, THARÈS, THAMAR.

LA REINE.

Ah! Madame, apprenez
A quels affreux malheurs nous sommes condamnés,
L'impie Achitophel, auteur de nos alarmes,
Voit la victoire injuste attachée à ses armes:
Ainsi trouvant partout des complots odieux,
Il n'est de sûreté pour nous que dans ces lieux:
Et quel asile? hélas! dans un moment peut être
L'ennemi triomphant va s'en rendre le maître.

THARÈS.

C'est donc à mon trépas à venger vos malheurs.

LA REINE.

N'aigrissez point encor de trop justes douleurs.
Dans un temps plus heureux vous connoîtrez, Madame,
Ce que le repentir peut produire en une ame;
Mes yeux sur vos vertus enfin se sont ouverts.
Mais le roi vient à nous, tous les momens sont chers.

SCÈNE IV.

DAVID, LA REINE, THARÈS, THAMAR.

LA REINE.

Le ciel s'obstine-t-il à nous être contraire?

DAVID.

Nos malheurs sont trop grands pour pouvoir vous les taire.

A nos cruels vainqueurs rien n'a pu résister,
Mais il leur reste encor David à surmonter.
En vain devant leurs pas a marché la victoire,
Mes yeux ne seront point les témoins de leur gloire:
Et je cours...

LA REINE.

Ah! Seigneur, où voulez-vous courir?
Que pouvez-vous encor?

DAVID.

Les combattre et mourir.

LA REINE.

Vivez plutôt, fuyons, cherchons un autre asile.

DAVID.

Trop de honte suivroit une fuite inutile.
(*A Tharès.*)
Madame, c'est pour vous que je viens en ces lieux:
Nos pleurs n'ont point trouvé grâce devant les cieux.
Vous savez quel serment vous lie à ma colère.

THARÈS.

Je n'en murmure point, il faut la satisfaire.
Mais souffrez qu'en mourant pour son injuste époux
Une mère éplorée embrasse vos genoux:
Ma fille... ce seul nom vous montre mes alarmes.

DAVID.

Ecoutez-moi, Madame, et suspendez vos larmes.
C'est peu que mon serment ait réglé votre sort,
Un peuple audacieux demande votre mort:
Mes soldats, dont la honte irritera la rage,
Voudront venger sur vous leur perte et leur outrage;
En vain à leur fureur je voudrois m'opposer,
Dans l'état où je suis ils peuvent tout oser:

Sauvez-vous. Par mon ordre en ces lieux amenée,
J'ai prévu de nos maux la suite infortunée.
Par des chemins secrets mille de mes soldats
Jusqu'au camp du vainqueur vont conduire vos pas :
Partez. Souvenez-vous que de haine incapable
David à la vertu fut toujours secourable.

THARÈS.

Que le courroux du ciel tombe plutôt sur moi!
Non, je ne suivrai point l'ennemi de mon roi...

DAVID.

Absalon ne l'est plus; son repentir sincère
A ranimé pour lui tout l'amour de son père.
Le perfide Amasa, le traître Achitophel
Le forcent d'accomplir leur projet criminel :
Il n'ose ni ne peut arrêter leur furie.
Libre de mon serment, je vous rends à la vie.
Si le ciel à ce jour a fixé mon trépas,
Qu'Absalon me succède et ne me venge pas.
Adieu. Puisse le ciel, pour prix de ma clémence,
Ne lancer que sur moi les traits de sa vengeance!

SCÈNE V.

DAVID, LA REINE, THARÈS, THAMAR, CISAÏ.

CISAÏ.

Tout a changé, Seigneur, la victoire est à nous :
Tout fuit du fier Joab l'implacable courroux,
Partout on voit nos champs teints du sang des rebelles.

DAVID.

Dieu juste! tu punis leurs fureurs criminelles :

Un moment te suffit pour changer notre sort,
Et tu tiens en tes mains et la vie et la mort.

CISAÏ.

Avant que l'ennemi, chassé par votre armée,
Eût repris sa fureur par sa honte allumée,
Des ordres de Joab dix mille hommes instruits,
Dans les bois d'Éphraïm avoient été conduits.
A peine ils sont cachés que l'ennemi s'avance,
Les traîtres sur leur front portent leur insolence.
L'impie Achitophel d'abord s'offre à nos yeux,
A la tête des rangs il marche furieux.
Joab feint quelque temps de céder à la crainte;
Par son ordre tout fuit, tout confirme sa feinte.
Les mutins en tumulte accourent sur nos pas,
Quand Joab tout à coup arrête ses soldats,
Fait face à l'ennemi, qui sans chef et sans guide,
Saisi d'étonnement, recule et s'intimide.
Cependant nos guerriers cachés dans les forêts,
Sortent, et font pleuvoir un nuage de traits.
A leurs cris dont au loin les échos retentissent,
Les mutins sont troublés, leurs visages pâlissent:
Nous donnons; on entend crier de tous côtés,
Périsse Achitophel! meurent les révoltés!
Cet insolent, en proie à sa honte et sa rage,
Semble chercher la mort au milieu du carnage:
Mais voyant que tout fuit, et qu'on veut l'arrêter,
A la terreur commune il se laisse emporter.
Par l'ordre de Joab je m'attache à le suivre,
Et Zamri, que je trouve, entre mes mains le livre.
Au fond d'un antre obscur, quel spectacle odieux!
Achitophel mourant se présente à mes yeux.

Pour échapper aux traits de vos justes vengeances,
Il s'est chargé du soin de punir ses offenses;
Et d'un mortel lien empruntant le secours,
Lui-même il a tranché ses détestables jours.
Nous sortons, un grand bruit au loin se fait entendre,
J'y cours, et nos soldats s'empressent de m'apprendre,
Qu'Absalon qui sembloit, n'ayant point combattu,
Avoir pris le parti qu'exigeoit sa vertu,
A l'aspect de Joab, vainqueur comblé de gloire,
A voulu de ses mains enlever la victoire.

DAVID.

Juste ciel! quel projet a-t-il voulu tenter?

THARÈS.

Ah! mon époux est mort, je n'en saurois douter.

CISAÏ.

Non, Madame, il respire, et bientôt sa présence
Va de votre douleur calmer la violence.

DAVID.

Achevez : qu'a-t-il fait?

CISAÏ.

Ralliant ses soldats,
Il marche plein d'audace au-devant de nos pas :
Contre le seul Joab sa colère l'entraîne;
Il veut fondre sur lui, mais sa fureur est vaine;
Sous un chêne fatal passant rapidement,
Ses cheveux, de son chef malheureux ornement,
Se prennent aux rameaux de cet arbre funeste,
Et semblent s'y lier par un pouvoir céleste.
Quelque temps sur sa force il fonde son appui,
Mais son cheval fougueux se dérobe sous lui,

Il reste suspendu : les rebelles s'étonnent;
Loin de le secourir, les lâches l'abandonnent.
Cependant tous nos chefs, pour conserver ses jours,
Suivis de leurs soldats, couroient à son secours :
J'y volois avec eux, lorsque Joab m'appelle.
Allez, portez au roi cette heureuse nouvelle,
Me dit-il; l'Eternel a rempli ses desseins,
Et son fils va bientôt être mis en ses mains.

LA REINE.

Dieu puissant!

THAMAR.

Jour heureux!

DAVID.

Quoi! mon fils va paroître!
De quel succès, grand Dieu, n'êtes-vous pas le maître?
Quelle faveur! Il vient, il s'avance en ces lieux,
Mais ciel! en quel état s'offre-t-il à mes yeux?

SCÈNE VI.

DAVID, LA REINE, ABSALON, *mourant*, THARÈS, THAMAR, CISAÏ.

DAVID.

Ah! que vois-je? mon fils, quelle image cruelle!
Quel est ce sang? d'où vient cette pâleur mortelle?
Le ciel a-t-il toujours été sourd à ma voix?

ABSALON.

Je me jette à vos pieds pour la dernière fois.

DAVID.

Que dites-vous?

ABSALON.

Calmez la douleur qui vous presse.
Indigne de vos pleurs et de votre tendresse,
Mes odieux complots vous ont trop outragé;
Je meurs, le ciel est juste, et vous êtes vengé.

DAVID.

Quelle vengeance, ô ciel! ô trop malheureux père!
Rien n'a donc pu fléchir la céleste colère?
Tous nos chefs m'a-t-on dit, alloient vous secourir.

ABSALON.

Ils y voloient, Seigneur, mais je devois périr.
Les mutins ranimés ont voulu, pleins d'audace,
Rompre les nœuds cruels, auteurs de ma disgrâce,
Et d'un trait qu'en fureur Joab avoit lancé,
Votre malheureux fils en leurs mains est percé.

DAVID.

Ciel! Joab....

ABSALON.

N'imputez mon trépas légitime
Qu'au traître Achitophel, ou plutôt qu'à mon crime.
L'Eternel de Joab a guidé le courroux,
Je viens vous demander sa grâce à vos genoux:
Trop heureux, quand je meurs, de jouir de la gloire
D'avoir pu sur ma haine emporter la victoire!

(*A Tharès.*)

Vous le voyez, Tharès, votre époux malheureux
Veut suivre, mais trop tard, vos conseils généreux:
Cachez-moi vos douleurs, épargnez ma foiblesse.

(*Au roi, en lui montrant Thamar.*)

Vous, Seigneur, regardez cette jeune princesse.

Déjà mille vertus, dignes de votre sang,
L'élèvent au-dessus de son auguste rang;
Je remets en vos mains et la fille et la mère :
Daignez les adopter et leur servir de père.
Veuille le juste ciel, comblant mes derniers vœux,
Aux dépens de mon sang vous rendre tous heureux !....
Mais ma raison s'éteint.... ma force diminue....
Et la clarté des cieux se dérobe à ma vue....
Je frissonne.... mon sang se glace.... je frémis....
Ah ! mon père.... Seigneur.... Ciel! je meurs.

DAVID.

O mon fils!

THARÈS.

O mon cher Absalon! pourrois-je vous survivre ?
Non, non, dans le tombeau vous me verrez vous suivre.

FIN D'ABSALON.

MARIUS,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR DE CAUX,

Représentée, pour la première fois, le
15 novembre 1715.



NOTICE
SUR DE CAUX.

Gilles de Caux de Montlebert naquit, en 1683, à Ligneris, près d'Alençon. Il n'est resté aucun détail sur sa vie privée. On sait seulement qu'il obtint l'emploi de contrôleur général des fermes, d'abord à Troyes, puis à Bayeux; et que, tranquille, heureux, jouissant d'une honnête aisance, il consacra ses momens de loisirs à la culture des lettres. Descendant, par sa mère, de Pierre Corneille, il essaya de suivre les traces de son célèbre aïeul, et la tragédie de *Marius*, qu'il nous a laissée, prouve qu'il s'étoit attaché à son genre. Elle obtint peu de succès; cependant, ses reprises ont été fréquentes. On y trouve de belles scènes, des vers brillans; mais généralement le style manque de naturel et d'élégance.

Il fit une autre tragédie, intitulée *Lisimachus*, qui ne fut point représentée de son vivant. Ce fut son fils, que l'on croit y avoir travaillé, qui la donna en 1737. Elle eut quelques représentations, et est maintenant totalement oubliée. Le partage de l'empire d'Alexandre en est le sujet;

mais l'auteur, au lieu de se conformer à l'histoire, y a substitué une fable invraisemblable.

De Caux publia quelques poésies détachées, entre lesquelles on remarque une allégorie intitulée l'*Horloge de sable*.

Ce poète mourut à Bayeux, le 16 septembre 1733.

PERSONNAGES.

HIEMPSAL, roi de Numidie.
CAÏUS-MARIUS, consul romain.
MARIUS, fils du consul.
ARISBE, princesse promise en mariage au roi.
CÉTHÉGUS, ami du jeune Marius.
NUMÉRIUS, ancien ami du consul.
NERBAL, capitaine des gardes du roi.
PHÉNICE, confidente d'Arisbe.
GARDES.

La scène est à Cirthe, capitale de Numidie, dans le palais du roi.

MARIUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MARIUS FILS, CÉTHÉGUS.

CÉTHÉGUS.

Qui peut vous retenir, Seigneur, sur cette rive ?
Un romain doit rougir d'une douleur oisive;
Persécuté du sort sans en être abattu,
Il faut que sa disgrâce ajoute à sa vertu.
Eh quoi! sourd à la voix d'un père qui vous aime,
L'abandonnerez-vous dans son malheur extrême ?
Marius languissant dans un honteux repos,
Ne se souvient-il plus qu'il est fils d'un héros?
Ah! ce n'est plus le temps, Seigneur, où sans défense,
Vous n'aviez que des pleurs à donner pour vengeance:
Profitez du secours qu'on vous offre en ces lieux;
Obéissez sans honte aux volontés des dieux:
Ils avoient arrêté qu'un roi de Numidie
Vengeroit deux romains qu'opprime l'Italie.

14

MARIUS.

Ne crois pas que jamais je puisse balancer;
Je voudrois... mais que faire, et par où commencer?
Céthégus, en quels lieux trouverai-je mon père?
Quel asile défend une tête si chère?
Tout l'univers l'ignore; et cette obscurité
Qui jusques à ce jour a fait sa sûreté,
En cachant à Sylla cet ennemi terrible,
Oppose à nos desseins un obstacle invincible.

CÉTHÉGUS.

Non, non, quelques déserts qui le puissent cacher,
C'est à Rome, Seigneur, qu'il vous le faut chercher.
Au nom d'un si grand chef assemblez une armée:
Bientôt il paroîtra. La prompte renommée,
Dont le silence semble avoir plaint son malheur,
Pour vous le découvrir n'attend que son vengeur.
Marchons où le devoir, où l'honneur nous appelle;
Des dieux et des humains soutenons la querelle.
Assez et trop long-temps, par son impunité,
Sylla s'enorgueillit de sa prospérité:
Il a lassé les dieux; et la foudre qui gronde
Avertit Marius d'aller venger le monde.
Le peuple consterné, prêt à se déclarer,
N'attend plus que le bras qui doit le délivrer.
Oubliez-vous ce jour où les aigles romaines
Entre les deux consuls flottèrent incertaines,
Quand suivi de soldats au crime accoutumés,
Sylla vint dans nos murs par son ordre enflammés?
C'étoit à Marius qu'en vouloit sa furie:
Le peuple, protecteur d'une si belle vie,

Par des ruisseaux de sang paya le noble effort
Qui lui donna le temps d'échapper à la mort.
Rentrez dans tous vos droits. Faut-il qu'on délibère
Quand on va secourir sa patrie et son père?
Le roi jusqu'à ce jour paroissoit incertain :
Mais enfin il vous met les armes à la main :
Dans nos communs malheurs Arisbe s'intéresse :
C'est elle à qui le roi...

MARIUS.

Malheureuse princesse!
Que je te vais coûter de soupirs et de pleurs!

CÉTHÉGUS.

Vous la plaignez, Seigneur! et quels sont ses malheurs?
Elle venge un romain, un roi puissant l'adore :
Que lui resteroit-il à souhaiter encore?
Déjà pour son hymen tout semble préparé.

MARIUS.

Hélas! que ne peut-il être encor différé?

CÉTHÉGUS.

Quel soupir! quel discours! et qu'osez-vous prétendre?
Ah! Seigneur, que je crains de vous trop bien entendre!
Juste ciel! quels projets avez-vous pu former?
Le cœur de Marius est-il fait pour aimer?
Ouvrez les yeux; voyez que de malheurs ensemble,
Que de crimes, Seigneur, un tel projet rassemble.
Ce roi dont les bontés ont conservé vos jours,
Ce roi qui vous peut seul accorder son secours,
C'est lui que vous bravez, la plus mortelle offense
Est le prix qu'a choisi votre reconnoissance.
Mais d'ailleurs, quel espoir peut vous avoir flatté?
Pensez-vous, (pardonnez à ma sincérité),

Pensez-vous qu'exposant et sa gloire et sa vie
Au sort d'un fugitif la princesse se lie?
Ah! croyez-moi, Seigneur, vous prenez pour amour
La pitié que pour vous elle montre en ce jour.

MARIUS.

Tu crois que mon amour auroit pu me séduire?
Non, non: de sa tendresse elle a trop su m'instruire;
Loin que d'un faux bonheur mon cœur se soit flatté,
J'ai douté mille fois de ma félicité.

CÉTHÉGUS.

Et vous vous honorez du cœur d'une Numide?

MARIUS.

Est-ce par le climat que l'amour se décide?
Mais pour justifier son pouvoir souverain,
Arisbe a des vertus dignes du nom romain.
Ami, je t'en fais juge, apprends par quelles armes
Elle a pu me soumettre au pouvoir de ses charmes;
Tant d'attraits dont les dieux ont pris soin de l'orner,
Sont les moindres liens qui surent m'enchaîner.
Chassé par les malheurs qui poursuivoient mon père,
Il me fallut chercher une terre étrangère.
Il partit avant moi; le sort ne voulut pas
Que son malheureux fils pût rejoindre ses pas.
J'abordai dans ces lieux: ma douleur et ma rage
Convenoient au séjour de ce climat sauvage;
Je me plaisois à voir dans ces pays perdus
La nature plus triste encor que Marius,
Quand Hiempsal, voulant aux droits de sa naissance
Associer un nom qui soutînt sa puissance,
Fit demander Arisbe, et voulut que sa main
Affermît pour jamais son pouvoir souverain.

Nièce de Jugurtha, la mort de ce barbare
Unissoit deux États que le Ruber sépare.
Arisbe vint : ces lieux perdirent leur horreur ;
Bientôt en la voyant j'oubliai ma douleur :
Rome, mon père, en vain vous vîntes me défendre :
J'aimais déjà. Mon cœur, trop facile et trop tendre,
Reçut un ennemi d'autant plus dangereux
Que j'ignorois encor le pouvoir de ses feux.
Tous mes vœux, tout mes pas voloient vers la princesse,
Je la craignois partout, je la cherchois sans cesse ;
Et mon timide amour faisant seul tous mes soins,
Si je ne la voyois, je l'évitois du moins.
Que te dirai-je? enfin elle entendit mes larmes ;
D'abord elle parut partager mes alarmes,
Et dans ces mêmes lieux prête à donner sa foi,
J'aperçus qu'elle étoit plus captive que moi.
D'un père malheureux rappelant la mémoire,
De nos adversités je lui contois l'histoire :
Admire, Céthégus, avec quelle grandeur
Elle me déclara le secret de son cœur.
« Je t'aime, Marius, dit-elle ; ma tendresse
Pour un autre que toi seroit une foiblesse :
J'ai su prendre en t'aimant les vertus des Romains :
Vois si je devois naître aux climats africains.
Ta vue en cette cour à mon devoir s'oppose :
Sors de l'état affreux où le destin t'expose.
La première faveur que j'obtiendrai du roi,
Doit être un prompt secours pour t'éloigner de moi.
Cherche ton père ; va, si la fortune lasse
Cède enfin aux efforts de ton heureuse audace,

En revoyant les murs qui t'ont donné le jour,
Plains Arisbe, et jouis du fruit de son amour. »
Dis, crois-tu cet amour indigne d'un grand homme?
A voir tant de vertus je croyois être à Rome.

CÉTHÉGUS.

Et vous souffrez qu'un cœur que l'Afrique a porté
Vous donne des leçons de générosité?
Si cet amour bientôt ne sert votre vengeance,
Plus il vous paroît grand, et plus il vous offense.
Oui, Seigneur, pour juger s'il est digne de vous,
J'attendrai qu'elle ait mis la mer entre elle et nous.

MARIUS.

Tu jouiras bientôt de ce plaisir barbare :
Hélas! pour ce départ déjà tout se prépare;
Et demain la princesse, entraînée à l'autel,
Va s'engager au roi par un nœud solennel.
Pour différer ce jour j'ai tout mis en usage;
Mais le jaloux Numide en pourroit prendre ombrage.
Elle l'épouse enfin... pardonne ce soupir;
Un amour qui s'immole est en droit de gémir.

CÉTHÉGUS.

Eh bien! puisque ce cœur immole sa tendresse,
Agissez en romain; entrez chez la princesse,
Recevez ses adieux; qu'elle arme votre bras,
Et fuyons pour jamais ces dangereux climats.

MARIUS.

Demeurons : c'est ici qu'Arisbe doit se rendre :
Elle me l'a promis, et je la veux entendre;
Tu verras nos adieux, et ton cœur combattu
Va frémir des efforts qu'apprête ma vertu.

Mais puisqu'enfin je romps la chaîne qui me lie,
Par quels chemins faut-il regagner l'Italie?
Amis, quels bras viendront seconder mon courroux?

CÉTHÉGUS.

N'en doutez point, Seigneur, les dieux seront pour vous.
Le nom de Marius est aimé dans l'Afrique.
Quoiqu'il ait dans ces lieux vengé la république,
Son austère vertu, conforme à ces climats,
Gagnoit ses ennemis ainsi que ses soldats.
Avançons; et bientôt les peuples de Lybie
Viendront se joindre à ceux de la Mauritanie.
Qu'importe qu'ils soient nés sur les bords africains?
En nous voyant combattre ils deviendront romains,
Et croiront, en servant votre juste colère,
Se venger des affronts que leur fit votre père.
Le Ruber dès ce jour peut porter vos vaisseaux,
Jusqu'aux lieux où la mer le reçoit dans ses eaux:
De là nous avançant vers l'île de Cercine,
Deux jours nous feront voir les murs de Terracine;
Et bientôt l'Etrurie, au bruit d'un si grand nom,
Recevra votre flotte au port de Télamon.
C'est là que, comme vous, chassé de la patrie,
Cinna fuit du tyran la jalouse furie;
C'est là qu'en attendant ce renfort de soldats
Que mon zèle bientôt conduira sur vos pas,
Des amis que dans Rome a laissés votre fuite,
Par des avis secrets, vous manderez l'élite.
Ils viendront vous y joindre. Enfin c'est sur ces bords
Que vos communs malheurs uniront vos efforts.
Mais la princesse vient. A vos devoirs fidèle,
Seigneur, songez toujours qu'un père vous appelle.

SCÈNE II.

MARIUS fils, ARISBE, CÉTHÉGUS, PHÉNICE.

MARIUS.

Je vous attends, Madame, et soumis à vos lois,
Je vous vois aujourd'hui pour la dernière fois :
Cet ordre m'est prescrit par un devoir austère;
J'y cède, je vous quitte, et cours venger un père,
Armé de votre main.... Mais qu'aperçois-je, dieux!
Quelle sombre tristesse est peinte dans vos yeux?

ARISBE.

Il est temps, Marius, de s'armer de constance :
D'aujourd'hui seulement votre malheur commence.
Le destin jusqu'ici déchaîné contre vous,
Ne faisoit qu'essayer la force de ses coups.

MARIUS.

De tout ce que j'entends que faut-il que je pense?
Parlez.... est-on instruit de notre intelligence?
Le roi sur mon départ change-t-il de dessein?
Néglige-t-il l'honneur d'armer un bras romain?

ARISBE.

Je viens vous annoncer un malheur plus terrible.

MARIUS.

Mon père est mort?

ARISBE.

Hélas! ce héros invincible,
Que respecta cent fois la fureur des combats,
A vu trancher ses jours par un perfide bras.

MARIUS.

MARIUS.

Quoi! mon père n'est plus? dieux! et Sylla respire!
Tu me vas payer cher la rage qui t'inspire,
Barbare.... Il est encore au monde un Marius,
Et mon père en mourant m'a laissé ses vertus.
Allons, Madame, il faut embrasser ma défense;
Qu'Hiempsal par vos soins redouble ma vengeance.

ARISBE.

Quelqu'appui qu'en ces lieux on vous fasse espérer,
Seigneur, aux yeux du roi gardez de vous montrer.

MARIUS.

Je vous entends, Madame, et vois mon infortune.
Hiempsal m'abandonne, et cette ame commune
Ne sait pas profiter des maux que j'ai soufferts,
Pour me secourir seul contre tout l'univers.
Mais, Madame, mon nom suffit pour me défendre,
Et de son seul courage un héros doit dépendre.
Mon malheur me tient lieu d'armes et de soldats;
Je veux qu'on reconnoisse aux efforts de mon bras
Un cœur digne à la fois et d'Arisbe et de Rome,
Et ce qu'un romain peut au-dessus d'un autre homme.

ARISBE.

En vain vous aspirez à des projets si hauts;
Hélas! vous ignorez la moitié de vos maux.
C'est peu de perdre un père et généreux et tendre;
Son cruel meurtrier vient ici de se rendre.
Ministre de Sylla, le barbare prétend
Vous mener au sénat, où la mort vous attend.

MARIUS.

Qu'entends-je?... Non, l'horreur du coup qui me menace,
N'auroit pu me forcer à plaindre ma disgrâce,

Madame; un père seul excite mes douleurs:
Je lui dois mes regrets au défaut de mes pleurs.
Hélas! si dans son sang déjà glacé par l'âge
Le barbare Sylla n'eût assouvi sa rage,
Si je l'eusse rejoint, prêt à venger l'affront
Qu'un injuste sénat imprima sur son front,
J'aurois par mille exploits fait éclater ma gloire,
Et partout votre nom eût suivi ma mémoire.
Maisil falloit vous perdre..... au moins par le trépas,
Ou m'arrache de vous; je ne vous quitte pas.

ARISBE.

Seigneur, sur quels objets votre douleur s'arrête
Quand les plus grands périls menacent votre tête!
Mon intérêt peut-il vous toucher en ce jour?
Le cœur des malheureux est-il fait pour l'amour?

MARIUS.

Eh bien! Madame, il faut remplir ma destinée,
Il faut contenter Rome à ma perte obstinée;
Et puisqu'on veut ma mort, j'aime assez les Romains
Pour épargner ce crime à leurs barbares mains.
Je saurai bien moi-même...

ARISBE.

Ah! je cours vous défendre,
Seigneur, et de mes soins vous pouvez tout attendre.
Quel que soit le destin qu'on croit vous préparer,
Le roi n'a rien promis; j'ose encore espérer.
J'irai, n'en doutez point, exciter dans son ame
Les nobles mouvemens de l'ardeur qui m'enflamme,
De votre triste sort lui peindre la rigueur:
Je sais tous les chemins pour entrer en son cœur.

Mes soupirs le rendront sensible à vos alarmes,
Et l'amour contre lui me prêtera des armes.

MARIUS.

Que ne vous dois-je point, Madame?... mais enfin
Sait-on ici quel est ce perfide assassin?
Que ne puis-je le voir, et dans son sang coupable...

ARISBE.

Plus que vous ne pensez ce traître est redoutable.
Je l'ai vu. Dans ses yeux un noble orgueil est peint;
Seigneur, d'aucun remords il ne paroît atteint,
Et malgré les fureurs de son noir parricide,
Une ombre de vertu brille au front du perfide.
Mais si vous m'en croyez, évitez de le voir:
Hiempsal doit ici tantôt le recevoir;
Je saurai sa réponse, et viendrai vous l'apprendre.
Il suffit. Laissez-nous. On pourroit nous surprendre.

MARIUS.

Eh bien! de votre main j'attends tout mon secours.
Que le ciel précipite ou prolonge mes jours,
Vous verrez Marius, l'ame toujours romaine,
Plus constant dans ses maux que les dieux dans leur haine.

SCÈNE III.

ARISBE, PHÉNICE.

ARISBE.

Dieux! détournez de lui le plus grand des malheurs.
Mais, Phénice, vois-tu l'excès de mes douleurs?
Vois-tu quelle est ici ma triste destinée?
Sous l'espoir d'un hymen en ces lieux amenée,

Mes yeux virent le roi sans haine et sans amour,
Je reçus les respects d'une superbe cour.
Du jeune Marius j'avois su les alarmes;
Il parut : ses malheurs m'arrachèrent des larmes;
Et l'amour attentif à choisir mon vainqueur,
Sous le nom de pitié s'empara de mon cœur.
Depuis ce jour fatal tu sais que dans mon ame
J'ai toujours combattu cette naissante flamme.
Fidèle à mon devoir, même encore aujourd'hui,
J'éloignois mon amant pour triompher de lui.
Vains projets! tout détruit ma généreuse envie.
Quand je le fais partir, on demande sa vie;
Son péril le retient, et je vois ma vertu
Exposée au danger d'avoir mal combattu.
Mais lorsqu'il faut agir, je m'arrête à la plainte!
Phénice, à chaque instant je sens croître ma crainte.
Allons trouver le roi.

PHÉNICE.

Madame, oserez-vous
Paroître en cet état devant ses yeux jaloux?
Un désordre inquiet sur votre front éclate.
Ah! s'il va pénétrer l'intérêt qui vous flatte,
Je crains bien qu'à l'instant un transport furieux
N'aille perdre ou livrer Marius à vos yeux.

ARISBE.

Hélas! je le vois trop, le sort toujours barbare
Ne m'offre que le choix des maux qu'il me prépare.
Si je presse Hiempsal, mon trouble et ma douleur
Trahiront aisément le secret de mon cœur.

Il perdra Marius... mais si je ne l'arrête,
A ce cruel ministre il va livrer sa tête.
Ah! c'est trop balancer : volons à son secours,
Phénice; risquons tout pour défendre ses jours.
Dans un péril si grand, c'est trop peu de se plaindre.
L'amour doit tout oser quand il a tout à craindre.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

CAÏUS-MARIUS, NUMÉRIUS.

CAÏUS-MARIUS.

Oui, tu vois, Marius. Après tant de revers,
Rendu méconnoissable aux yeux de l'univers,
J'ai cru, de mes malheurs tirant quelque avantage,
Paroître en sûreté dans cette cour sauvage.
Un grand dessein m'y guide : assuré de ta foi,
Numérius, mon cœur ne veut s'ouvrir qu'à toi.

NUMÉRIUS.

Seigneur, je l'avouerai, j'ai peine à vous répondre;
Et tout ce que je vois a droit de me confondre.
Quoi! le grand Marius arrive en ces climats,
Et lui-même dément le bruit de son trépas,
Tandis qu'au même instant un envoyé de Rome
Ose ici se vanter...

C. MARIUS.

J'attends tout de cet homme.

NUMÉRIUS.

Quoi! de votre assassin?

C. MARIUS.

Dissipe ton effroi;
J'en attends tout te dis-je.

NUMÉRIUS.

Et quel est-il ?

C. MARIUS.

C'est moi.

NUMÉRIUS.

Vous, Seigneur ?

C. MARIUS.

Oui, moi-même.

NUMÉRIUS.

Et dans cette entreprise,
Par ses lettres au roi, Sylla vous autorise ?

C. MARIUS.

Oui, le tyran m'y sert, j'apporte ici son seing.
Je t'instruirai de tout; mais apprends mon dessein.
J'ai su que trop sensible à de funestes charmes,
Mon fils à mes malheurs ne donnoit que des larmes;
J'ai besoin de son bras pour nous venger tous deux,
Et je viens l'arracher à des fers si honteux.
Ce projet est hardi, mais mon mal est extrême;
Et j'obtiendrai mon fils au nom de Sylla même.
Ami, j'ai trop vécu : mon âge, mes malheurs,
Et mes lauriers vieillis ont changé tous les cœurs.
On ne veut plus me suivre, et ma mort trop voisine
Fait croire mes projets penchant vers leur ruine.
Mais avec ce cher fils, plein d'une noble ardeur,
J'irai de nos amis réchauffer la tiédeur.
Sa valeur, mes exploits, mon nom et sa jeunesse
Ranimeront pour moi leur première tendresse;
Tu verras dans mon camp se rejoindre à la fois
Tous ceux que Sylla force à détester ses lois;

Et bientôt le tyran par sa perte prochaine
Laissera respirer la liberté romaine.

NUMÉRIUS.

Seigneur, un tel projet est digne d'un romain.
Les dieux seconderont un si noble dessein :
J'ose vous l'assurer. Mais pourrez-vous me taire
Comment ils ont sauvé cette tête si chère?
Marius est vivant! quels climats, quels déserts
L'ont caché si long-temps aux yeux de l'univers?
Eloigné de nos murs depuis plus d'une année,
Du sort qui vous poursuit victime infortunée,
J'arrive en cette cour; j'y cherche votre fils :
Quel bonheur imprévu! je vous vois réunis.

C. MARIUS.

Dès long-temps par mon ordre envoyé dans l'Asie,
Tu ne peux être instruit des troubles d'Italie;
Apprends avec effroi ces débats éclatans
Dont l'histoire sera présente à tous les temps.
Mithridate, orgueilleux plus qu'un roi ne doit l'être,
Refusoit d'avouer le sénat pour son maître :
Il fallut contre lui choisir un bras vengeur,
Et Sylla m'osa bien disputer cet honneur :
Sylla par mes leçons formé dès son jeune âge,
Qui sous moi de la guerre a fait l'apprentissage.
Tout sembloit éloigner cet orgueilleux rival
Pour implorer mon bras contre un autre Annibal.
Aussi je l'emportai. Rome alors moins ingrate,
Vit en moi l'ennemi digne de Mithridate.
Mais le jaloux Sylla, de ce choix offensé,
Part, se rend à l'armée, et m'ayant devancé,

Soulève contre moi nos plus braves cohortes;
Suivi de nos soldats, il paroît à nos portes;
Et je vois en un jour conspirer à ma mort
Tous ceux que la victoire attachoit à mon sort.
Échappé toutefois de la ville investie,
Sans suite, sans amis, j'arrive au port d'Ostie,
Où j'apprends que Sylla, maître des légions,
Remplissoit tout de meurtre et de proscriptions.

NUMÉRIUS.

Ce bruit vint me frapper, et l'Asie étonnée
Détesta sa fureur contre vous déchaînée:
J'appris que le tyran demandoit au sénat
D'approuver contre vous jusqu'à l'assassinat.

C. MARIUS.

Il l'obtint. Cet arrêt porté dans chaque ville,
Dès-lors à Marius ne laisse aucun asile,
Révolte contre moi ceux qui m'étoient soumis,
Et de tous les mortels me fait des ennemis.
A qui me confier? la mer et ses pirates
Me semblèrent plus sûrs que nos terres ingrates.
Il fallut m'embarquer. Je voguai quelque temps,
Déplorable jouet de la mer et des vents.
Quel changement! quel fruit de mes grandeurs passées!
Enfin nous arrivons aux rives de Circées;
Et déjà de Minturne on voyoit les remparts,
Quand de mes ennemis un escadron épars
Crie, au nom de Sylla, qu'on aborde au rivage.
Mes gardes à ce nom changent tous de visage,
Et de crainte et d'horreur combattus à la fois,
Jettent sur moi les yeux, incertains de leur choix.

Tantôt de mon tyran l'autorité les presse,
Et tantôt la pitié pour moi les intéresse;
Suivant le mouvement en leur cœur le plus fort,
La barque se recule, ou s'approche du bord.
Mais n'osant décider mon salut ni ma perte,
Ils me jettèrent seul dans une île déserte.
Toujours mes ennemis avoient sur moi les yeux,
Et bientôt leur fureur m'assiège dans ces lieux.
Où fuir? presque accablé par les travaux et l'âge,
Je ne vois devant moi qu'un affreux marécage:
Je m'avance; et perçant dans la fange et les eaux,
Tout à coup je m'abîme au milieu des roseaux.
On eût dit que la terre, au défaut de murailles,
Pour cacher Marius entr'ouvroit ses entrailles:
C'est là qu'un bras cruel, sans respect pour mon nom,
Vient me saisir couvert de fange et de limon;
Et celui qu'on nommoit le fondateur de Rome,
A peine en cet état eût passé pour un homme.

NUMÉRIUS.

O ciel! mais je ne puis, Seigneur, trop admirer
Tant d'écueils d'où les dieux ont su vous retirer;
Dans l'abîme souvent leur bras nous précipite,
Pour faire après sur nous éclater leur conduite.

C. MARIUS.

Ami, ce ne sont là que mes moindres revers.
On me traîne à Minturne, on m'y charge de fers.
On m'y lit mon arrêt, pour ma mort tout s'apprête;
Que dis-je? un vil esclave y marchande ma tête;
Il entre, et le sommeil qui me fermoit les yeux
Me livre sans défense à son bras furieux.

Le dieu qui m'éveilla rendit mon air farouche,
Mes yeux étincelans, et parla par ma bouche :
« Barbare ! oses-tu bien immoler Marius ? »
Ce nom seul le désarme; il ne se connoît plus!
Il fuit saisi d'horreur, il croit voir mon génie
Voler autour de lui : prêt à trancher sa vie.
« Ah ! dit-il, ce romain est gardé par les dieux. »
Il parle, et tout à coup Minturne ouvre les yeux.
On vient briser mes fers; la joie en est publique.
Je m'embarque, et j'aborde au rivage d'Afrique,
Où je retrouve encor quelques secrets amis.
Je leur peins ma disgrâce et celle de mon fils.
Ils s'offrent à me suivre au péril de leur vie.
Accru d'un tel secours, je vole en Numidie;
Là j'apprends qu'un tribun, entré dans cet Etat,
Vient y chercher mon fils par l'ordre du sénat;
Ce peu d'amis et moi nous joignons le perfide;
Dès qu'il me reconnoît, le lâche s'intimide,
Il veut fuir, je l'arrête; et lui perçant le flanc,
Je le vois chanceler, et tomber dans son sang.
Par ma suite les siens sont abattus sans peine.
Tout périt. Le tribun qui voit sa mort certaine,
Privé de tout secours, me regarde. « Voilà,
Me dit-il en mourant, les lettres de Sylla.
J'allois chercher ton fils pour être ma victime;
J'avois juré ta mort : la mienne est légitime. »
Il meurt et dans l'instant je formai le dessein
De passer pour lui-même et pour mon assassin.
C'est ainsi que je viens à la cour des Numides;
Et pour rendre aujourd'hui mes projets plus solides,

J'annonce, en arrivant, que Marius est mort,
Et que ma seule main a terminé son sort.
Le roi qui de Sylla doit craindre la vengeance,
Qui verra, par ma mort, mon parti sans défense,
Et croyant en effet servir mes ennemis,
Dans les bras paternels va remettre mon fils.

NUMÉRIUS.

Un tel projet est grand, Seigneur; j'ose le dire;
Mais enfin si le roi refuse d'y souscrire?

C. MARIUS.

Je saurai l'y forcer. Mon désespoir fatal
Lui montreroit plutôt dans mon fils son rival.

NUMÉRIUS.

Seigneur, lorsque pour vous le destin se déclare,
Vous deviez moins risquer dans une cour barbare.
Loin d'ici vous pouviez, par de secrets avis,
De tous vos sentimens instruire votre fils,
L'appeler près de vous; et son obéissance,
Sans péril, eût bientôt rempli votre vengeance.
Je connois peu le roi qui règne en ces climats,
Mais je crains qu'à vos vœux il ne réponde pas.
Du moins si l'on m'a fait un rapport bien fidèle,
Le jeune Marius a mérité son zèle:
Ce roi veut le servir, Seigneur, jugez de là
Comment il peut traiter l'envoyé de Sylla.

C. MARIUS.

Je vois qu'on t'a trompé. Connois mieux les Numides:
Ils sont dissimulés, inconstans et perfides,
De la grandeur romaine ennemis et jaloux,
Et Jugurtha m'apprit à les connoître tous.

Mais pour justifier ici ma politique,
Sache ce qu'on m'apprit sur les côtes d'Afrique.
Granius, ennuyé d'un périlleux séjour,
Avoit quitté mon fils en proie à son amour.
Le hasard nous joignit. Son amitié sincère,
De tout ce qu'il savoit ne voulut rien me taire.
Il me dit que le roi, par d'obligeans dehors,
Du jeune Marius amusoit les transports,
Tandis que le flattant d'un secours trop frivole,
Il reculoit toujours l'effet de sa parole;
Qu'observé par son ordre, et lié par l'amour,
Mon fils qui se croit libre est captif dans sa cour.
Juge dans cet état ce qu'il auroit pu faire.
Ah! ma présence ici n'est que trop nécessaire.
Je t'avouerai pourtant mon déplaisir secret:
Je parois sous un nom que je porte à regret.
Je dois vanter ici l'autorité funeste
Du cruel ennemi que mon ame déteste;
Il faut que, dans l'état où le sort m'a placé,
Des mains de Marius Sylla soit encensé.
Mais le roi dans ces lieux doit au plus tôt se rendre.
Demeure: je le vois, tu pourras nous entendre.

SCÈNE II.

HIEMPSAL, C. MARIUS, NUMÉRIUS, NERBAL.

C. MARIUS.

Les lettres de Sylla, remises dans vos mains,
Seigneur, vous ont marqué ses ordres souverains.

J'attends que, remplissant son dessein légitime,
Vous veniez au plus tôt me livrer sa victime.
Je n'ajouterai point aux offres qu'il vous fait,
Que c'est en le servant servir Rome en effet.
C'est servir le sénat, dont la juste colère
Demande qu'au tombeau le fils suive le père.
On craint qu'un jour ce fils, ardent à se venger,
Dans nos premiers malheurs vienne nous replonger.
Seigneur, vous le savez, Rome n'est point ingrate.
Assurez-la, par moi, d'un succès qui la flatte;
Et croyez que toujours prompte à s'en souvenir,
Sa faveur vous assure un heureux avenir.
Vos fidèles aïeux Micipsa, Massinisse,
Furent payés en rois de leur noble service;
Et la fidélité qu'ils gardèrent pour nous,
Seigneur, est un exemple assez puissant pour vous.

HIEMPSAL.

Seigneur, je n'ai pas cru que l'assassin d'un homme
Dont la seule valeur tant de fois sauva Rome,
Dût venir en ma cour, au nom de ces Romains,
Demander que son fils soit livré dans leurs mains.
Vous osez dans vos murs nous traiter de barbares:
Vous l'êtes plus que nous. Jamais nos mains avares,
Secondant les fureurs d'un injuste sénat,
N'ont encore à prix d'or vendu l'assassinat.
Ici nos ennemis, pressés à force ouverte,
Ne doivent qu'à nous seuls leur salut ou leur perte,
Et ces lâches détours qu'à Rome on peut vanter,
Ne sont connus ici que pour les détester.
Ne croyez pas pourtant qu'aucun parti me touche,
Ni qu'un aveugle zèle ouvre ou ferme ma bouche.

Marius et Sylla, tout est égal pour moi :
Et mon cœur entre eux deux est maître de sa foi.
Je hais tous les Romains souillés de parricides ;
Je hais la cruauté de ces peuples perfides,
Qui donnant au hasard leur haine et leurs faveurs,
S'immolent tour à tour leurs plus chers défenseurs.
Ainsi, par la fureur d'une ville cruelle,
Les Gracques ont péri victimes de leur zèle ;
Ainsi dans un tumulte en vos murs élevé,
Sylla, l'ingrat Sylla, par Marius sauvé,
De son libérateur s'est fait une victime.
Mais je ne serai point complice de son crime,
Seigneur ; si mes aïeux, que je cite à regret,
Devenus vos amis par un semblable trait,
S'acquirent des Romains l'estime dangereuse,
Je renonce à leur gloire, et la tiens pour honteuse.
Je garde dans ma cour le jeune Marius,
Et Rome peut de vous apprendre mon refus.

C. MARIUS.

Je veux bien ignorer quel motif vous engage
A tenir un discours dont la fierté m'outrage.
Un roi dont Rome fait la grandeur et l'appui,
Devroit se souvenir qu'un romain parle à lui :
Mais, Seigneur, profitez d'un avis salutaire,
Et sur vos intérêts souffrez qu'on vous éclaire.
Rome seule aujourd'hui commande à tous les rois,
Et la terre en tremblant se soumet à ses lois.

HIEMPSAL.

Rome commande aux rois ? Et quel orgueil la flatte ?
Sait-elle que je règne ainsi que Mithridate ?

C. MARIUS.

Seigneur, vous connoîtrez peut-être quelque jour,
Si l'on doit préférer sa haine à son amour.
Annibal subjugué, Carthage mise en cendre,
Jugurtha dans nos fers, tout pourra vous l'apprendre.
Mais si vous m'en croyez, soyez de nos amis,
Que par vous Marius en mes mains soit remis;
Le sénat vous en presse; et toujours équitable,
S'il a juré sa mort, il condamne un coupable.
Qui vous retient, Seigneur? lorsque sans intérêt,
Vous pouvez préférer le parti qui vous plaît,
Trouvez-vous quelque gloire à nous être infidèle?
Quel zèle vous attache à défendre un rebelle,
Qui, libre en votre cour lorsque nous étions loin,
Devient votre captif quand Rome en a besoin?

HIEMPSAL.

Seigneur, si dans vos murs j'avois reçu la vie,
Ma réponse incertaine en suivroit le génie:
Mais qui sait haïr Rome aime la vérité,
Et je vais vous parler avec sincérité.
Sitôt que Marius prit ma cour pour asile,
Il n'en dut plus sortir; sa prison fut utile,
Et je crus qu'en mes fers tenir quelques romains,
C'est d'autant d'ennemis délivrer les humains.
J'ai voulu cependant, pour adoucir sa peine,
Qu'observé par mon ordre il ignorât sa chaîne;
Que maître de ses pas dans ma cour éclairés,
Il prît pour liberté des fers moins resserrés.
Voilà ce que je pense; et, pour ne vous rien taire,
Votre ambassade ici n'étoit pas nécessaire;

Et croyez que mes vœux auroient été remplis,
Si le père en ces lieux avoit suivi le fils.

C. MARIUS.

J'instruirai le sénat de cette vaine audace,
Seigneur; peut-être un jour vous demanderez grâce:
Il n'en sera plus temps. Mais si vous savez bien
Qu'ici votre intérêt s'accorde avec le mien,
Qu'Arisbe a ses raisons pour vouloir le défendre...

SCÈNE III.

HIEMPSAL, C. MARIUS, MARIUS FILS, NUMÉRIUS, NERBAL.

MARIUS, *au fond du théâtre.*

Dans l'état où je suis, je ne veux rien entendre,
C'est trop me retenir, barbares; laissez-moi:
J'irois le poignarder entre les bras du roi.

C. MARIUS, *se tournant.*

O dieux!

MARIUS.

Qu'ai-je entendu? l'assassin de mon père
Apporte jusqu'ici sa fureur sanguinaire?
Il est en votre cour, et prêt à m'immoler.
Quoi! Seigneur, vous pouvez le voir et lui parler?
Qu'il se montre du moins; sachons quel bras perfide
Adopte les fureurs de ce noir parricide.
Quel mortel avouant ce forfait odieux,
En ira demander le salaire?

C. MARIUS.

Moi.

MARIUS.

Dieux!

Que vois-je? où suis-je enfin? que deviens-je? quel trouble!...

C. MARIUS.

Tu trembles! ta frayeur à chaque instant redouble:
Rassure-toi. Du moins constant dans le danger
Sois digne de celui que tu venois venger.
De ton étonnement je perce le mystère:
Tu sais quelle amitié me joignoit à ton père;
Tu croyois que mon bras ardent à son secours,
Quand Rome le proscrit, eût défendu ses jours:
Mais sache qu'un romain, quelque nœud qui le lie,
Ne connoît point d'amis plus chers que sa patrie.
Ton père n'eut jamais d'autre assassin que moi:
Je viens te joindre à lui. Rome a besoin de toi.
Son intérêt demande une prompte victime;
Sylla... tu reconnois le pouvoir légitime
D'où partent aujourd'hui mes ordres souverains:
Obéis; viens remplir l'attente des Romains.

SCÈNE IV.

HIEMPSAL, MARIUS FILS, NERBAL.

HIEMPSAL.

Quoi! montrer à mes yeux une telle insolence!
N'en craignez rien, Seigneur: je prends votre défense,
Mon bras pour le punir.... Vous vous troublez!

MARIUS.

Seigneur,
Mon trouble ne vient point d'une lâche frayeur;
Cent transports à la fois s'emparent de mon ame:
La fureur me saisit, la vengeance m'enflamme,

La nature en mon cœur excite un mouvement....

HIEMPSAL.

Je vous réponds de tout. Laissez-nous un moment,
Seigneur; soyez tranquille.

SCÈNE V.

HIEMPSAL, NERBAL.

HIEMPSAL.

Enfin je deviens maître
De deux grands ennemis que le Tibre a vu naître.
Ce ministre insolent, qui se livre en mes mains,
Ne rendra pas si tôt ma réponse aux Romains.
Que ne puis-je, Nerbal, au défaut du tonnerre,
De Rome dans ma cour venger toute la terre,
Et voir par leurs débats ces fameux conquérans
Tomber tous dans mes fers en fuyant leurs tyrans!

NERBAL.

Oui, Seigneur, un projet si grand, si légitime,
Du reste des humains mériteroit l'estime;
Je veux bien l'avouer : mais il est des instans
Où ces nobles désirs doivent céder au temps.
Si vous gardez ici deux romains en otage,
Vous attirez sur vous un périlleux orage :
Sylla peut tout; et Rome unie à son dessein
Vous les demandera les armes à la main.

HIEMPSAL.

Je ne crains point Sylla. Les troubles d'Italie
Ont de quoi l'occuper le reste de sa vie.
Quand même les Romains le laisseroient en paix,
Mithridate peut seul épuiser tous ses traits.

Je t'avouerai pourtant un secret qui me gêne :
Mon ame en ce moment devient plus incertaine.
Arisbe a pris pitié de cet infortuné;
Elle croit que sans elle il étoit condamné.
Je voulois lui donner, pour preuve de mon zèle,
Ce que mon intérêt m'avoit dicté sans elle :
Mais au fond de mon cœur s'élève un noir soupçon,
Dont j'ai peine, Nerbal, à sauver ma raison.
Dis-moi, que vouloit-on tantôt me faire entendre,
« Arisbe a ses raisons pour vouloir le défendre? »

NERBAL.

Mais, Seigneur....

HIEMPSAL.

Dois-je en croire un soupçon odieux?

NERBAL.

Si Marius suspect ici blesse vos yeux,
Pourquoi le retenir?

HIEMPSAL.

Allons trouver l'ingrate,
Arrachons son secret par l'espoir qui la flatte;
Et si de cet amour j'ai des avis certains,
Malheur à qui m'outrage, et malheur aux Romains!

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

C. MARIUS.

N'ÉCLAIRCIRAI-JE point le doute qui m'agite?
De ton étonnement quelle sera la suite,
O mon fils? ta frayeur va tromper mes projets;
Et prêt à te sauver, je te perds pour jamais.
Je ne puis après tout condamner sa surprise;
Dans ce même moment mon trouble l'autorise.
Et qu'auroit-il pu faire? il m'aime, il me croit mort;
Il venoit, animé d'un généreux transport,
Pour punir l'assassin d'une tête si chère :
Dans ce même assassin il retrouve son père!
Qui n'auroit comme lui pâli d'étonnement?
Moi-même ai-je marqué moins de saisissement?
Moi qui le sais ici, qui m'attends à sa vue,
Hélas! à son aspect mon ame s'est émue;
En revoyant ce fils de douleur accablé,
Sans songer au péril, la nature a parlé.
C'en est fait, on saura cet important mystère.
Mais c'est lui que je vois....

SCÈNE II.

C. MARIUS, MARIUS FILS.

C. MARIUS.

Ah! mon fils!

MARIUS.

Ah! mon père!
C'est vous, par quel bonheur....

C. MARIUS.

Oui, mon cher fils, c'est moi;
Mais il faut avant tout dissiper mon effroi.
Je crains bien qu'Hiempsal n'ait su me reconnoître
Au trouble dont tantôt vous n'étiez pas le maître.

MARIUS.

Non; et votre trépas, que l'on croyoit certain,
N'a laissé voir en vous qu'un cruel assassin.

C. MARIUS.

Mon destin va changer. Grands dieux! votre clémence
Plus encor qu'à Minturne ici prend ma défense.
Mais les momens sont chers : sachons en profiter;
Voici ce qu'en ce jour il faut exécuter.
Rome, vous le savez, dans ses vœux incertaine,
Passe facilement de l'amour à la haine,
Et ceux que sa faveur a le plus haut placés,
Par un coup imprévu sont bientôt renversés :
Mille fois on l'a vue abattre son ouvrage,
Et perdre ses tyrans, pour changer d'esclavage.
Sylla l'a bien prévu : pour parer cet affront
Il quitte Rome, et va contre le roi de Pont,

Se flattant que de loin sa gloire et son absence
Ranimeront des cœurs que lassoit sa présence.
Saisissons ce moment, et par des chemins sûrs,
Mon fils, allons fermer son retour dans nos murs.

MARIUS

Occupé du bonheur que le ciel me renvoie,
Mon cœur ne peut encore écouter que sa joie.
Mais par quel sort?... pourquoi ne pourrai-je savoir?...

C. MARIUS.

Profitons mieux du temps que je risque à vous voir.
Je vis; mais ces vieux jours, que je prolonge à peine,
Ne s'entretiennent plus qu'au flambeau de la haine:
Sylla, je vis pour toi. Je consens à ma mort,
Pourvu qu'un même coup puisse finir ton sort.
J'espérois que séduit par mon nom et ma lettre,
Hiempsal dans mes mains voudroit bien vous remettre:
Il a trompé mes vœux, et pour tromper les siens
Il faut avoir recours à de plus sûrs moyens.
Je sais qu'à votre sort Arisbe s'intéresse;
Je sais que votre cœur répond à sa tendresse;
Et sans vouloir ici vous accabler en vain
D'un reproche honteux à quiconque est romain,
Amoureux et content, les disgrâces d'un père,
Avouez-le, mon fils, ne vous alarmoient guère.
Ma tendresse pour vous excuse cette erreur,
Pourvu que votre amour serve à votre grandeur.
Il est beau qu'un romain jaloux de sa mémoire,
Pour ennoblir l'amour l'associe à la gloire;
Que de tant de héros l'inévitable écueil
Le rende encor plus grand, et flatte ton orgueil.

Arisbe a su vous plaire; eh bien! qu'elle mérite
Un choix si glorieux en hâtant votre fuite;
Qu'immolant sa tendresse à votre liberté,
Elle se rende illustre à la postérité;
Enfin, qu'en vous sauvant d'une terre ennemie,
A force de vertu, son cœur vous justifie.

MARIUS.

Ah! déjà sa vertu, prévenant vos souhaits,
Avoit près d'Hiempsal secondé vos projets;
Sans vous j'allois partir, et ce roi magnanime
Alloit, en me servant, mériter votre estime.

C. MARIUS.

Ce roi vous eût trahi : vous le connoissez mal:
Croyez-moi; tout ici vous deviendroit fatal;
Votre salut dépend d'une prompte retraite:
Il faut que cette nuit une fuite secrète
Assure loin d'ici ma vengeance et vos jours;
Arisbe vous peut seule accorder du secours,
Et contre votre garde employant l'artifice,
En tromper la prudence ou tenter l'avarice.
Voyez-la : mais surtout ne lui découvrez pas
Que c'est moi qui répand le bruit de mon trépas:
Pour presser le moment que j'attends avec joie,
Dans le péril toujours il faut qu'elle vous voie.
Dites-lui que le roi dans ses vœux incertain,
Par de nouveaux motifs peut changer de dessein;
Que bravant de Sylla les menaces stériles,
Il peut se laisser vaincre à des offres utiles,
Aux fureurs du tyran vous livrer à ce prix.
J'irai de mon côté rejoindre nos amis,

Concerter

Concerter avec eux ce qu'on peut entreprendre.
Mais je m'arrête trop, et l'on peut nous surprendre.
Je vous quitte à regret: adieu, mon fils: songez
Quel honneur vous attend quand nous serons vengés.

SCÈNE III.

MARIUS FILS.

Je respire. Le ciel m'a rendu l'espérance.
Arisbe va s'unir aux dieux pour ma vengeance;
Son cœur dans mes malheurs s'est trop intéressé
Pour ne pas achever ce qu'elle a commencé.
Je l'attends; je connois la grandeur de son ame:
Elle me servira. Mais c'est elle...

SCÈNE IV.

MARIUS FILS, ARISBE.

MARIUS.

Ah! Madame,
Faut-il de mes malheurs suivant le triste cours,
Vous en parler sans cesse et me plaindre toujours?
Vous voyez de mes maux le funeste assemblage;
Je dis plus: dans son ame Arisbe les partage.
Foible soulagement! puisqu'il faut aujourd'hui
Que mon cœur tout à vous s'en prive malgré lui,
Je demande à vous fuir; Rome s'est déclarée:
Si je demeure ici ma perte est assurée.
Le roi, qui dans ce jour refuse d'obéir,
Par crainte ou par espoir peut enfin me trahir.
Dans cette incertitude il est affreux de vivre.
Hiempsal me retient; Arisbe me délivre.

Et que ferois-je ici, Madame? c'est demain
Qu'à la face des dieux il vous donne la main.

ARISBE.

Pour presser le secours que de moi l'on espère,
Le reproche, Seigneur, n'étoit pas nécessaire;
Et si de votre cœur je doutois un moment,
Que penserois-je ici d'un tel empressement?
Vous voulez me quitter dans le moment funeste
Où l'on doit m'imposer un joug que je déteste;
Et comme si mon cœur pouvoit y consentir,
Vous en tirez le droit de vous faire partir!
Ce discours est trop clair; craignez qu'on ne l'entende,
Et qu'on ne vous accorde une injuste demande.

MARIUS.

Quand mille maux affreux me viennent accabler,
Madame, vous voulez encor les redoubler?

ARISBE.

Mais aussi quel dessein, à vos jours si funeste,
Vous fait abandonner l'asile qui vous reste?
Savez-vous que la mort, sous mille objets divers,
Borde tous les chemins que vous croyez ouverts?
Savez-vous que Sylla, proscrivant votre tête,
En a fait pour le monde une illustre conquête,
Et qu'enfin secondant son horrible dessein,
L'univers en son nom devient votre assassin?
Et vous voulez partir! Je le vois trop, barbare,
Tu cherches le trépas afin qu'il nous sépare:
Entre Arisbe et Sylla tu ne peux hésiter,
Tu lui portes ta tête afin de m'éviter.
Je t'excusois tantôt, je te servois moi-même;
J'avois su me résoudre à perdre ce que j'aime;

Et mon cœur, secondant ta juste piété,
S'étoit armé pour toi de générosité.
Ton père étoit vivant : le devoir, la vengeance
Exigeoient que son fils courût à sa défense;
La nature, l'honneur, Arisbe même alors
Eût rougi de te voir trop lent dans tes transports.
Mais enfin il n'est plus; et ce meurtre effroyable
Rend encor pour son sang Sylla plus redoutable.
Sans père, sans amis, seul dans tout l'univers,
Les villes ne sont plus pour toi que des déserts;
Que dis-je? on t'y poursuit, et jamais leurs murailles
Ne s'ouvriront pour toi que par des funérailles.
C'est là, pourtant, c'est là que tendent tous tes vœux,
Ingrat, tandis qu'ici tout te paroît affreux :
Ton aveugle fureur préfère l'Italie,
A des climats plus doux qui t'ont sauvé la vie.

MARIUS.

Mais, Madame, songez qu'ici tout peut changer;
Qu'ayant bravé Sylla, le roi peut le venger;
Qu'employant tour à tour les offres, les menaces,
A la fin mon tyran peut combler mes disgrâces;
Que son cruel ministre, achevant ses desseins,
Peut enfin obtenir qu'on me livre en ses mains.

ARISBE.

Non, non : ne craignez rien de ce cruel ministre;
Pour un autre que vous ce jour sera sinistre.

MARIUS.

Comment?

ARISBE.

Avant la nuit ce perfide assassin
Par un juste trépas finira son destin.

MARIUS.

Dieux!

ARISBE.

La garde qu'ici jusqu'à mon hyménée,
Sous les lois d'Amyntas mon père m'a donnée,
De ce coup important me répond aujourd'hui;
Tous leurs traits à la fois doivent tomber sur lui.
Je voulois te cacher cette noble entreprise;
Je me peignois déjà ta joie et ta surprise
En me voyant entrer cette tête à la main,
Et couverte du sang du plus lâche romain.
Mais que vois-je? Est-ce ainsi que ta reconnoissance
Vient enhardir mon cœur et presser ta vengeance?
Ton père est mort, mon bras le venge, et tu frémis!
Marius, est-ce ainsi que doit penser ton fils?

MARIUS.

Madame, jugez mieux d'un effroi légitime.
La vengeance me plaît, mais j'abhorre le crime;
Gardez de l'achever; ne souillez point un cœur
Où j'attache ma gloire autant que mon bonheur.
Si vous m'aimez, courez, arrêtez votre garde.

ARISBE.

C'est prendre trop de soin de ce qui me regarde,
Ingrat! sans ton aveu je saurai te venger.
Qui doit ne te plus voir, n'a rien à ménager.

MARIUS.

Ah! dieux! que de mes jours votre fureur décide...,
Plutôt que de souffrir qu'une troupe perfide,...

ARISBE.

Eh! quoi! quel intérêt?....

MARIUS.

Que ne puis-je parler?
Hélas! quel ennemi vous allez immoler!

ARISBE.

Comment?

MARIUS.

Si vous saviez....

ARISBE.

Qu'entends-je? quel mystère?

MARIUS.

Ce barbare assassin....

ARISBE.

Quoi! Seigneur?

MARIUS.

C'est mon père,
Qui voulant m'enlever de ces tristes États,
Lui-même a répandu le bruit de son trépas.

ARISBE.

Ah! s'il est vrai, je veux....

MARIUS.

Le roi vers nous s'avance.

SCÈNE V.

HIEMPSAL, ARISBE.

HIEMPSAL.

Seigneur, laissez-nous seuls. Ma gloire et ma puissance
Semblent me reprocher des sentimens trop doux,
Madame, et je venois en parler avec vous.
Que pense Marius? que pensez-vous vous-même?
Il vous entretenoit de sa douleur extrême.

ARISBE.

Il ressent de Sylla la haine et le pouvoir,
Seigneur; mais vos bontés font son unique espoir.

HIEMPSAL.

Vous partagez ses maux; et qu'auroit-il à craindre?
Quel que soit son malheur, je ne saurois le plaindre,
Madame; et quand on peut être écouté de vous,
Prêt à perdre la vie on fait mille jaloux.
Ah! dans le sort affreux qui cause ses alarmes,
Pouvoit-il être plaint par de plus belles larmes?
Vous vous troublez!

ARISBE.

Qui? moi, Seigneur? quoi! vous pensez...

HIEMPSAL.

Oui, vous l'aimez, perfide, et vous me trahissez:
Ainsi donc sans songer de qui vous êtes née,
Au mépris de mon trône et de notre hyménée,
Votre infidèle cœur, à ma flamme promis,
Choisit pour s'engager nos plus grands ennemis.
Jugurtha, c'est ainsi que ta nièce sait rendre
Les funèbres honneurs qu'elle doit à ta cendre!

ARISBE.

Je l'avouerai, Seigneur, (et mon étonnement
N'a point encor fait place à mon ressentiment:)
Accablé par le sort, un romain m'intéresse.
On veut que ma pitié naisse de ma tendresse!
On condamne mon cœur pour être généreux!
Aurois-je dû m'attendre à ce reproche affreux,
Et prévoir que l'on dût un jour me faire un crime
De plaindre un malheureux que le destin opprime?

Mais je le vois, Seigneur; ah! pour vous mériter,
Il faut être barbare : il faut vous imiter.
Qu'ai-je dit? où m'expose un aveu trop sincère?
Allons, Seigneur, joignons Marius à son père :
Que son sang vous appaise, ombre de Jugurtha!
Livrons cet innocent dans les mains de Sylla.

HIEMPSAL.

Sans doute vous croyez par cette rigueur feinte,
Détruire les soupçons dont mon ame est atteinte?

ARISBE.

Arisbe ne dit rièn que ne dicte son cœur;
Et ce cœur soupçonné ne sent point d'autre ardeur
Que de voir Marius, en quittant ce rivage,
Eteindre pour jamais un soupçon qui m'outrage.
Je vous quitte, Seigneur. Je vais joindre à l'instant
L'envoyé de Sylla, lui dire qu'on l'attend.
Que tout est préparé pour lui livrer un homme
Que l'amour rend ici plus criminel qu'à Rome.

HIEMPSAL.

Madame....

ARISBE.

Non, Seigneur, plus d'hymen entre nous:
Un roi ne doit pas être impunément jaloux.
Renoncez à ma foi! soyez sûr de ma haine,
Ou délivrez mes yeux d'un objet qui les gêne.

HIEMPSAL.

C'est assez! j'y consens; qu'en partant de ces lieux,
Il emporte avec lui des soupçons odieux.

SCÈNE VI.

HIEMPSAL.

Que vouloit, après tout, ma fausse politique?
Ai-je oublié les maux dont a gémi l'Afrique,
Où m'expose un proscrit que l'on veut immoler?
Du malheur qui le suit il pourroit m'accabler.
Ah! que Rome à son gré de ses enfans dispose:
N'allons point réveiller sa fureur qui repose:
Laissons-la s'affoiblir et tomber par ses coups;
Je me vengerai d'elle en servant son courroux.

SCÈNE VII.

HIEMPSAL, NERBAL.

NERBAL.

Seigneur....

HIEMPSAL.

Quel est ton trouble, et que viens-tu me dire?

NERBAL.

Ce qu'un bruit sourd m'apprend: que Marius respire.

HIEMPSAL.

Lui vivant! quelle erreur! son trépas est certain,
Et l'envoyé de Rome a tranché son destin.
Crois-tu qu'à me tromper il osât se commettre,
Quand le sceau du sénat autorise sa lettre?

NERBAL.

Tout m'est suspect, la lettre, et le sceau du sénat:
Seigneur, on vous abuse; et cet assassinat

Dont le romain se vante, ou n'est qu'une chimère,
Ou d'accord avec lui, le fils trahit son père.
On les a vus ensemble.

HIEMPSAL.

O dieux! qu'ai-je entendu?
Quel soupçon vient saisir mon esprit éperdu?
Quoi! ces deux ennemis, on les a vus ensemble?
Quand tout les désunit, sachons qui les rassemble:
Pénétrons ce mystère; en cette obscurité,
J'irai jusqu'en leur cœur chercher la vérité.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

MARIUS fils, ARISBE.

ARISBE.

N'en doutez point, Seigneur, votre départ s'apprête.
Tandis qu'il en est temps, évitez la tempête :
Le roi m'a soupçonnée, et son jaloux transport
Assure votre vie en jurant votre mort ;
Il vous livre aux Romains, mais tel qu'une victime,
Et sauve la vertu par le motif du crime.

MARIUS.

Quoi! lorsqu'un roi cruel me retient dans ses fers,
C'est vous qui m'arrachez aux maux que j'ai soufferts!
Ah! Madame, croyez qu'après cette entreprise,
Si le sort des combats jamais me favorise
Assez pour signaler et mon nom et mon bras,
Votre gloire en tous lieux volera sur mes pas ;
Et qu'un jour on dira, si le ciel me seconde :
Arisbe a rétabli la liberté du monde.

ARISBE.

Oui, Seigneur, tout vous rit : sorti de cet Etat,
Vous reprendrez bientôt votre premier éclat ;
Vous verrez la fortune, à vos vœux asservie,
Marquer d'heureux instans le cours de votre vie.

Puisse votre bonheur égaler mes souhaits !
Qu'à vos vertus le ciel mesure ses bienfaits!
Que vos fiers ennemis, terrassés par vos armes,
Éprouvent à leur tour de mortelles alarmes;
Que votre nom vainqueur parcoure l'univers,
Arisbe est satisfaite; elle a brisé vos fers.

MARIUS.

Ah! toutes ces faveurs qu'Arisbe me souhaite,
Sans elle, n'offrent rien que mon cœur ne rejette.
Prévenons des malheurs qui me glacent d'effroi :
Partagez mon destin, Madame, suivez-moi.
Ici mille dangers menacent votre tête :
Tout doit vous en chasser. Partons ensemble.

ARISBE.

Arrête.
Je t'aime, Marius, et dès le même jour
Que mon cœur fut sensible aux feux de cet amour,
Un noble orgueil fit croire à mon ame charmée,
Qu'enfin, puisque j'aimois, j'étois sans doute aimée :
Rien ne dément l'espoir dont mon cœur s'est flatté,
Mille fois à mes yeux tes soins ont éclaté;
Mille fois pour pleurer ta cruelle infortune,
J'ai fui l'empressement d'une cour importune.
Je t'aime; tu le sais : mais n'attends rien de moi,
Qu'on puisse croire indigne et d'Arisbe et de toi.
Ainsi n'espère pas qu'à ta fuite liée,
Je traîne après tes pas ma gloire humiliée;
Ni qu'avec toi, passant le trajet de nos mers,
Et de ma honte entière instruisant l'univers,
J'aille à Rome essuyer les disgrâces certaines,
Que garde au sang des rois l'orgueil de tes romaines.

MARIUS.

Mais, après mon départ, quel sera votre sort?
Le roi vous verra-t-il obéir sans effort?
Pourrez-vous achever un hymen si funeste,
Et former avec lui des nœuds que je déteste?

ARISBE.

Ne me demandez point ce que je deviendrai,
Ce que j'ai résolu, ni ce que je ferai :
La renommée un jour vous dira mon histoire,
Et vous saurez qu'Arisbe a pris soin de sa gloire.
Jusqu'ici j'ai suivi mon devoir, mon amour;
Je n'ai rien épargné pour vous sauver le jour.
Mes soins ont réussi : partez, je le commande;
Et votre sûreté, Seigneur, vous le demande.
Mais du moins que je vive en votre souvenir;
Si les dieux, secondant un heureux avenir,
Au parti le plus juste attachent la victoire,
Dans vos plus beaux succès rappelez ma mémoire;
Songez bien que pour rendre au monde son héros,
L'infortunée Arisbe immola son repos.
Partez, Seigneur.

MARIUS.

Qui? moi? que je parte, Madame,
Et qu'à ce désespoir j'abandonne votre ame?
Ah! je vois quel secours votre cœur s'est promis;
J'entrevois vos desseins, et d'horreur j'en frémis.
Mon sort plus que le vôtre ici vous inquiète;
Et pour chercher la mort, vous pressez ma retraite.
Ainsi ma liberté vous coûteroit le jour,
Et teint de votre sang, je fuirois cette cour!

Non, dussent les Romains, pour accomplir leur crime,
Avec mon père ici me prendre pour victime,
Je ne vous quitte point; je n'examine rien,
Et votre péril seul me cache tout le mien.

ARISBE.

Seigneur, où vous emporte un zèle téméraire?
Songez que vos délais exposent votre père.
Le roi, qui par mes soins permet votre départ,
Peut changer de dessein.... vous partirez trop tard:
Hélas! que sais-je enfin? si dans cette journée,
Quelqu'un de Marius apprend la destinée....,
Un héros comme lui ne sauroit se cacher
A tant d'yeux pénétrans, ouverts pour le chercher;
En quelques lieux qu'il soit, Seigneur, on le rencontre;
Sa gloire le découvre, et sa vertu le montre.
Mais c'est lui qui paroît. Adieu je crains le roi:
Je vous aime, et vous fuis; vous m'aimez, fuyez-moi.

SCÈNE II.

C. MARIUS, MARIUS FILS.

C. MARIUS.

Tout conspire, mon fils, au projet qui me flatte:
Sylla n'est plus à Rome; il cherche Mithridate.
Quittons ces lieux, partons, et par mille vertus
Déterminons les dieux à servir Marius.
Faut-il vous dire encor que dans cette entreprise,
Par des présages sûrs le destin m'autorise?
Déjà six consulats, de triomphes suivis,
Ont d'assez beaux lauriers couvert mes cheveux gris;

Et l'augure sacré dont l'utile science
Jusqu'ici de mon sort me donna connoissance,
Animant mon courage à des exploits nouveaux,
Pour la septième fois me promet les faisceaux.
Ainsi ne craignons point d'invincibles obstacles :
Le destin ne sauroit démentir ses oracles.

MARIUS.

Seigneur, qu'allons-nous faire et qu'osons-nous tenter?
Nous condamnons Sylla : nous allons l'imiter,
Et, pour nous opposer à ses projets rebelles,
Contre notre patrie armer nos mains cruelles!

C. MARIUS.

Rome a cessé de l'être en proscrivant mes jours,
Et malgré ses fureurs je vole à son secours.
Je la venge. Un grand cœur que la vengeance anime,
Doit agir sans remords, dès qu'il agit sans crime:
Et quand il faut détruire un injuste pouvoir,
La révolte est permise, et devient un devoir.
On peut d'un fier tyran réprimer la furie,
Et pour la rendre libre, attaquer sa patrie.
Je n'en veux qu'à Sylla, le ciel doit le punir;
Et c'est servir les dieux, que de les prévenir.

MARIUS.

Seigneur, à ma foiblesse un moment faites grâce;
Dans l'état où je suis, que faut-il que je fasse?
Arisbe, si je pars, est prête de mourir,
Et mon retardement peut vous faire périr.
Je lui dois, comme à vous, le jour que je respire:
Ses soins m'ont affranchi d'un tyrannique empire:
Elle brise mes fers; vous allez les venger:
Mon cœur entre vous deux aime à se partager.

Et que ne puis-je, hélas! à ma gloire fidèle,
Vous suivre dans nos murs sans me séparer d'elle?
Ou plutôt, que ne puis-je accorder en ce jour
Ce qu'exigent de moi la nature et l'amour?

C. MARIUS.

Quoi! l'amour dans ton cœur balance la victoire?
Pour te déterminer envisage la gloire,
Mon fils; songe aux périls que j'ai bravés pour toi;
Songe à Rome, au tyran, à l'univers, à moi.
Va joindre nos romains que Céthégus rassemble;
Sors...Nous sommes perdus: le roi nous trouve ensemble.

SCÈNE III.

HIEMPSAL, C. MARIUS, NERBAL.

HIEMPSAL.

De votre cruauté, Seigneur, je suis surpris:
Teint du sang paternel, s'offrir aux yeux du fils!

C. MARIUS.

Seigneur, puisqu'en mes mains vous allez le remettre,
(Arisbe en votre nom me l'ose ainsi promettre)
Qu'importe qu'il m'ait vu? doit-on tant ménager
Un ennemi dont Rome est prête à se venger?
Nous partons dès ce jour: chargé de sa conduite,
Faut-il que sous mes yeux sans cesse je l'évite?

HIEMPSAL.

Il ne vous verra plus, Seigneur, et dès demain
Vous ne sortez d'ici que sa tête à la main.

C. MARIUS.

Que dites-vous, Seigneur?

HIEMPSAL.

D'où vient cette surprise,
Lorsque dans vos desseins ma main vous favorise?
Sylla de sa vengeance à vous s'est confié;
Il veut que Marius lui soit sacrifié;
Vous le cherchez ici pour être sa victime,
Et je veux aux Romains épargner un grand crime.
Ce malheureux dont Rome a juré le trépas,
Peut, ainsi que chez vous, périr dans mes Etats.
Sa mort, que vous cherchez, n'en sera que plus prompte;
Vous en aurez le fruit sans en avoir la honte.
Venez donc, suivez-moi, Seigneur; soyez témoin
Que je sais quelquefois servir Rome au besoin.
Rien ne peut balancer l'intérêt qui me presse;
Je ne veux écouter ni pitié ni tendresse:
Vous allez voir, au gré de vos vœux les plus doux,
Le fils de Marius expirer sous mes coups.

C. MARIUS.

O dieux!

HIEMPSAL.

Vous frémissez? quelle terreur soudaine
Peut faire, en moins d'un jour, chanceler votre haine?

C. MARIUS.

Mon cœur n'est point frappé d'une vaine terreur;
Je frémis, il est vrai; mais je frémis d'horreur.
De quel droit osez-vous, sans qu'on vous le commande,
Attaquer un proscrit que Rome vous demande?
Ah! lorsqu'elle condamne un enfant criminel,
Son supplice, en nos murs, doit être solennel:
Le peuple en foule y porte une douleur profonde,
Et la mort d'un romain doit un exemple au monde.

HIEMPSAL.

Quelle est votre pensée? où tendent ces détours?
Qui vous rend si contraire à vos premiers discours,
Seigneur; et puisqu'on veut que Marius périsse,
Que peut faire au sénat le lieu de son supplice?
Ouvrez les yeux, songez qu'il importe aux Romains
Qu'il ne puisse jamais s'échapper de vos mains.
Aux yeux de tout le monde il n'est pas si coupable:
Le parti de son père est encor redoutable,
Seigneur; n'en doutez point: un héros tel que lui,
Au sein de son malheur, peut trouver son appui.
S'il vous échappe enfin, l'Italie alarmée
Pourra bientôt le voir, soutenu d'une armée,
Marcher plein de fureur, et la foudre à la main,
Fondre comme un éclair sur le peuple romain,
Et dans l'odieux sein de Rome sa marâtre,
De sa rage sanglante élever le théâtre.

C. MARIUS.

Vous lisez de trop loin dans le sombre avenir:
Sans vous nos intérêts sauront se soutenir.
Montrez-nous moins de zèle et plus d'obéissance;
Laissez à Rome enfin le soin de sa vengeance.
Son sang ne périt point par un bras étranger,
Et l'on se rend coupable en voulant la venger.
D'ailleurs, que savez-vous si sa prompte colère
N'a pas déjà fait place au tendre amour de mère?
Seigneur, en nous servant gardez de nous trahir;
Le sénat a parlé: c'est à vous d'obéir.

HIEMPSAL.

Seigneur, pour un proscrit vous marquez trop de zèle;
Sylla n'a pas fait choix d'un ministre fidèle;

Je commence à le voir, et plus d'une raison
Confirme dans mon cœur un si juste soupçon :
Mais puisque vous osez combattre sa vengeance,
Moi-même je le vais mieux venger qu'il ne pense,
Et, par un envoyé plus fidèle que vous,
L'instruire que mon bras a servi son courroux.

C. MARIUS.

Ah! Seigneur, arrêtez.

HIEMPSAL.

C'est trop long-temps attendre.

C. MARIUS.

Je périrai moi-même, ou saurai le défendre.

HIEMPSAL.

Enfin j'ouvre les yeux; je suis assez instruit,
Et par un bruit trompeur on ne m'a pas séduit.
Le jeune Marius vous est cher.

C. MARIUS.

Moi, je l'aime?

HIEMPSAL.

Vous défendez un fils.

C. MARIUS.

Moi, son père?

HIEMPSAL.

Oui, vous-même.

C. MARIUS.

Enfin de mes projets le ciel veut se jouer:
Mais mon nom est trop beau pour le désavouer.
Oui, je suis Marius : tremble; tu vois un homme
Redouté de la terre, et craint même de Rome.
Parmi tant de périls, les dieux qui m'ont sauvé,
Vouloient que dans ta cour mon sort fût achevé.

Te voilà maître enfin de deux grandes victimes ;
Je connois ton génie et toutes tes maximes,
Barbare ; tu nous hais : les ordres du sénat
Prêteront des couleurs à ton assassinat.
Tu peux, de mon rival servant la rage extrême,
Etendre tes Etats resserrés par moi-même.
Venge ainsi ton pays que ma valeur domta ;
Frappe, mais crains encor le sort de Jugurtha.

HIEMPSAL.

Nerbal, suivez ses pas.

SCÈNE IV.

HIEMPSAL.

Quel orgueil ! quelle audace !
Arrêté dans mes fers, l'insolent me menace !
Il mourra. Jugurtha, tu vas être vengé ;
Je vais rendre l'honneur à ton sang outragé.
Lorsqu'à son char orné d'un triomphe frivole
L'orgueilleux te traînoit aux pieds du Capitole,
Et qu'un peuple insolent par d'injurieux cris
Annonçoit ta disgrâce à l'univers surpris,
Il ne s'attendoit pas, dans ce temps d'allégresse,
Qu'un jour je t'offrirois une main vengeresse ;
Et que près d'épouser le reste de ton sang,
Je lui rendrois ensemble et sa gloire et son rang.
Le perfide ! il osoit accuser ce que j'aime.
Ah ! je vois les détours de son vrai stratagême ;
Sans doute il se flattoit que mes soupçons aigris
Dans ses bras à l'instant alloient mettre son fils.

A travers ses raisons j'ai vu qu'il étoit père:
J'ai forcé la nature à trahir son mystère.
Je le tiens. Vengeons-nous. Mais quel autre soupçon
Vient jeter dans mon ame un funeste poison?
Du sort de Marius Arisbe est-elle instruite?
Cherchoit-elle du fils ou la mort ou la fuite?
Vouloit-elle tantôt, dans son emportement,
Ou perdre un malheureux, ou sauver son amant?
Ah! sans approfondir un odieux mystère,
Faisons couler le sang et du fils et du père.
Pourquoi chercher contre eux tant de prétextes vains?
Tous deux sont criminels, et tous deux sont romains.
Point de pitié, suivons le transport qui m'anime,
Et nous verrons après si c'est justice ou crime.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ARISBE.

Ou porté-je mes pas ? errante en ce palais,
Je forme à chaque instant de contraires souhaits.
Marius va périr : le roi veut son supplice,
Et la nuit seule encor lui peut être propice.
Profitons de ce temps. Que vais-je faire, hélas ?
Que j'éprouve à la fois de funestes combats !
Dieux qui voyez mon trouble et ma douleur extrême,
Que n'ai-je point tenté pour sauver ce que j'aime ?
Je vais m'en séparer. Puis-je le retenir ?
Son péril... je frémis à ce seul souvenir ;
Et quand je lui prépare une fuite secrète,
Mon cœur craint ce moment autant qu'il le souhaite.
Encor, d'un tel succès qui pourra me flatter ?
Peut-être qu'Amyntas a voulu me tenter,
Lorsque, venant m'offrir son service et son zèle,
A mes seuls intérêts il se disoit fidèle.
Juste ciel ! s'il n'avoit accepté cet emploi,
Que résolu d'en faire un sacrifice au roi !
Mais non ; ces trahisons sont d'une ame commune :
Il veut de Marius partager la fortune ;
Son ame est généreuse.... Et quel cœur assez bas
Pourroit à Marius ne s'intéresser pas ?
Non, non, ne craignons rien.....

SCÈNE II.

ARISBE, PHÉNICE.

ARISBE.

Ah! ma chère Phénice,
Que m'apprends-tu? faut-il que Marius périsse?

PHÉNICE.

Non, Madame; et déjà tout semble préparé
Pour sauver les romains d'un péril assuré.
Amyntas est fidèle; il vous tient sa parole,
Et conduit Marius jusques au Capitole.
Tous ceux que le péril d'avoir manqué de foi
Laisseroit exposés à la fureur du roi,
En suivant les romains vont braver la tempête,
Et déjà pour partir la barque est toute prête.
Marius est gardé dans cet appartement,
Dans cet autre son fils.

ARISBE.

Que je crains ce moment!

PHÉNICE.

Madame, songez-vous en quels périls...

ARISBE.

Cruelle!
Faut-il que ta rigueur encor me les rappelle?
Je dois à Marius immoler mon amour.
Sans une prompte fuite il va perdre le jour;
Je le sais; et mon ame, en ses vœux incertaine,
A celui qui me sert promet presque sa haine.
Tout mon cœur en frémit; et je vois seulement
Qu'on m'enlève, et non pas qu'on sauve mon amant.

SCÈNE III.

ARISBE, CÉTHÉGUS, PHÉNICE.

CÉTHÉGUS.

Nous éprouvons les coups d'une main ennemie :
Tout est perdu, Madame ; et vous êtes trahie.

ARISBE.

Dieux! que m'apprenez-vous?

CÉTHÉGUS.

Au mépris de sa foi,
Amyntas nous immole à la fureur du roi.
Le remords s'est saisi de cette ame vulgaire ;
Il a changé la garde et du fils et du père ;
Tous ceux qu'auprès de nous vos soins avoient placés,
Par son ordre cruel viennent d'être chassés :
Marius ne voit plus que des visages sombres
Dont l'aspect menaçant perce au travers des ombres,
Et qui, fixant sur lui leurs avides regards,
Annoncent le péril qui vient de toutes parts.

ARISBE.

Ah ! Phénice, va, cours : à peine je respire.
Informe-toi de tout, et reviens me le dire.
Mais, qu'aperçois-je ?

SCÈNE IV.

MARIUS FILS, ARISBE.

MARIUS.

ENFIN avant ma mort, du moins
Je pourrai respirer un moment sans témoins.

Mais je vois ma Princesse ! ô ciel ! quelle est ma joie !

ARISBE.

Faut-il qu'en cet état Arisbe vous revoie ?

MARIUS.

Voici le lieu fatal où je dois expirer ;
Je n'attends que le coup qui va nous séparer,
Madame ; cette salle est partout investie,
Et cent bras inhumains m'en ferment la sortie.
C'est peu : l'on va traîner mon père dans ces lieux.
A voir couler son sang on veut forcer mes yeux.
Prévenons, s'il se peut, un moment si funeste.
Armez-moi de ce fer : * je prendrai soin du reste.
Lorsqu'un péril pressant nous laisse sans appui,
C'est mériter la mort que l'attendre d'autrui.

ARISBE.

Qu'oses-tu proposer, cruel ? quelle furie !
Je t'armerois du fer qui doit trancher ta vie ?
Je conduirois le coup qui va percer ton sein,
Et mon amour seroit ton premier assassin ?

MARIUS.

Il sauvera ma gloire. Adorable Princesse,
Je sais tout ce qu'a fait pour moi votre tendresse ;
Je sais à quels périls exposée en ces lieux,
Vous défendiez des jours condamnés par les dieux.
Vous m'ordonniez de fuir. Pour ne vous point déplaire,
Je m'arrachois de vous, et je suivois mon père.
Tout a changé de face, et le barbare sort
Ne laisse en votre main que l'honneur de ma mort.

* Les femmes numides portoient un poignard.

C'est

C'est l'unique faveur que de vous j'ose attendre;
Faites couler ce sang que le roi veut répandre,
Ou souffrez que mon bras prévienne sa rigueur.
Un romain de sa fille osa percer le cœur,
Pour sauver sa vertu d'une immortelle injure;
L'amour fera-t-il moins que ne fit la nature?

ARISBE.

Eh bien! puisqu'il le faut, j'entre dans ta fureur.
Laissons à l'univers un spectacle d'horreur.
Le trépas qui t'attend souilleroit ta mémoire,
Et ce fer seulement peut conserver ta gloire.
Je ne résiste plus : j'en vais armer ta main.
Tout fumant de mon sang, plonge-le dans ton sein.
Mourons; puisque le ciel tant de fois nous sépare,
La mort qui nous unit nous sera moins barbare.

MARIUS.

Ah! Madame, vivez.

ARISBE.

Hélas! tu vas périr.

MARIUS.

Je ne crains que pour vous... Quel objet vient s'offrir?
Mon père...

SCÈNE V.

C. MARIUS, MARIUS FILS, ARISBE.

C. MARIUS.

Allons, mon fils, partons; voilà tes armes.
Tout succède à nos vœux : dissipe tes alarmes.
Je vous dois tout, Madame; et les jours de mon fils,
Conservés par vos soins, vont accroître leur prix.

Mais il faut vous quitter. La nuit nous favorise.
Amyntas à sou but a conduit l'entreprise.
Il est dans le vaisseau qu'il tient prêt pour partir;
Il nous attend : il vient de m'en faire avertir.

MARIUS.

Dieux! pouvez-vous compter sur la foi d'un tel homme

C. MARIUS.

Oui, j'y compte, mon fils; il nous conduit à Rome :
Là, je saurai payer son zèle officieux
Du service important qu'il me rend en ces lieux.

ARISBE.

De tout ce que je vois, ô dieux! que dois-je croire?
Seigneur...

C. MARIUS.

Ne croyez rien de contraire à sa gloire.
S'il a, sans votre aveu, retiré les soldats
Que vos soins généreux attachoient sur nos pas,
C'étoit avec raison qu'il soupçonnoit leur zèle,
Et la seconde garde à nos vœux est fidèle.
Mais que vois-je? tous deux vous répandez des pleurs!
Ah! Madame, évitons le plus grand des malheurs;
Daignez fortifier mon fils contre vos charmes;
Qu'il apprenne de vous à dévorer ses larmes;
N'allez point nous trahir et perdre tout le fruit
D'un projet que vos soins avoient si bien conduit.

ARISBE.

Laissez couler mes pleurs : me font-ils tant de honte?
C'est le dernier effort d'un feu qui se surmonte.
Quand d'un héros qu'on aime il faut se séparer,
Vos romaines, Seigneur, n'osent-elles pleurer?

Mais n'appréhendez pas qu'une indigne foiblesse
De mon cœur ébranlé se rende la maîtresse;
Et puisque tout est prêt pour sauver Marius,
Partez; adieu, Seigneur : je ne vous verrai plus.

MARIUS.

Hélas!

SCÈNE VI.

ARISBE.

Où suis-je? ô ciel! et quel sombre nuage
De mes yeux tout à coup me dérobe l'usage?
Je ne vois qu'un vaisseau, des abîmes, des mers;
La mort, et je me crois seule dans l'univers.
Marius est parti; le cruel m'abandonne!
Que dis-je, cher amant? tu pars, mais je l'ordonne:
Fuis lentement du moins, et que tes yeux distraits
Se retournent souvent vers ce triste palais:
Que ta liberté même ait pour toi peu de charmes,
Et pour la mériter donnes-y quelques larmes.
Hélas! où ma douleur va-t-elle s'égarer?
Le destin pour jamais vient de nous séparer.
Je veux que Marius me soit encor fidèle,
Et sa perte à mon cœur en devient plus cruelle.
Mais Phénice revient.

SCÈNE VII.

ARISBE, PHÉNICE.

ARISBE.

Ah! que m'annonces-tu?

PHÉNICE.

Madame, le roi vient : armez-vous de vertu.

ARISBE.

Dieux! faut-il en un jour éprouver tant d'alarmes?

SCÈNE VIII.

HIEMPSAL, ARISBE, PHÉNICE.

HIEMPSAL, *au fond du théâtre.*

Ils mourroient glorieux en mourant sous les armes;
Qu'on défende leurs jours de tout sanglant effort.
Soldats, je veux leur honte encor plus que leur mort.
Quoi! Madame, c'est vous? j'ai peine à le comprendre;
Une telle rencontre a droit de me surprendre.
Que cherchez-vous ici dans l'instant précieux
Où le sommeil encor devroit fermer vos yeux?
Vous ne répondez point! On me trahit: cruelle,
Que de justes raisons de vous croire infidèle!
Quel est votre pouvoir? pour sauver mon rival,
Avez-vous pu séduire Amyntas et Nerbal?
Quoi! sont-ils avec vous tous deux d'intelligence?
Mais vous verrez bientôt éclater ma vengeance,
Dût périr ce que j'ai de plus cher dans ma cour:
J'en jure par le Dieu qui nous donne le jour.

ARISBE.

C'est assez. Je me lie au serment que vous faites:
Périssent les auteurs de vos peines secrètes!
Seigneur, je borne là mes vœux les plus sacrés:
Je me justifierai plus que vous ne voudrez.

HIEMPSAL.

Ah! je vous aime encor; tâchez d'être innocente,
Madame. Mais Nerbal vient remplir mon attente.

SCÈNE IX.

HIEMPSAL, ARISBE, NERBAL, PHÉNICE.

HIEMPSAL.

Que m'apprend-on, Nerbal? qu'a-t-on fait des romains?
Tu te tais. Se sont-ils échappés de tes mains?

NERBAL.

De mon étonnement je ne reviens qu'à peine :
Oui, leur perte, Seigneur, étoit presque certaine,
Mais d'un bras invincible effet prodigieux !
J'ai vu... ma raison cherche à démentir mes yeux.

HIEMPSAL.

Quel est donc l'embarras où ton ame est réduite ?
Que sont-ils devenus?

NERBAL.

Ardens à leur poursuite,
Déjà nous approchions du détroit où la mer
Reçoit en mugissant le tribut du Ruber ;
La nuit nous opposoit ses voiles les plus sombres ;
Mais l'aurore bientôt a dissipé ses ombres,
Et près de l'autre bord nous a fait entrevoir
Le vaisseau d'Amyntas prêt à les recevoir.
Lui-même, pour trahir votre juste vengeance,
Vers les deux Marius dans la barque s'avance :
Le perfide voudroit les ravir à nos coups,
Quand nous les enfermons entre le fleuve et nous.
Le peuple réveillé par le bruit de leur fuite,
Accourt sur le rivage et marche à notre suite;
Et bientôt le Ruber voit deux mille africains
Occupés sur ses bords à prendre deux romains.

Alors ces deux guerriers, que la foule environne,
Nous opposent un front qu'aucun péril n'étonne :
Le désespoir les arme : ils s'élancent sur nous,
Et la Parque a juré de suivre tous leurs coups.
Cependant nous frappons. Plus d'un romain succombe :
Céthégus dans le choc frémit, chancelle, tombe,
Quand Marius, qui voit sa défaite en héros,
En combattant toujours laisse échapper ces mots :
« Mon fils, c'est trop lutter contre les destinées :
J'immole mes vieux jours à tes jeunes années;
Va, traverse les flots; tandis que tu fuiras,
Seul de nos ennemis j'occuperai les bras;
Ta vie en sûreté suffit pour les confondre. »
Le fils, à ce discours s'arrête, et sans répondre,
Dans ses bras tout sanglant saisissant ce héros,
Fier d'un si beau fardeau, s'élance dans les flots;
On le voit, soutenant une tête si chère,
D'un bras fendre les eaux, de l'autre aider son père;
Et le père à nos coups se livrant tout entier,
Ne couvrir que son fils avec son bouclier.
Tout les sert contre nous; et le dieu qui les guide,
Semble parer nos traits, rend l'onde plus rapide;
Le flot impétueux qui vient de les porter,
S'enfle au bord de la barque, et leur aide à monter;
La rame fend les eaux, et, dans notre poursuite,
Nous laisse seulement spectateurs de leur fuite.

ARISBE.

C'est assez. Il est temps de vous désabuser,
Seigneur, et je n'ai plus rien à vous déguiser.
On vous trahit. Ma main a conduit l'entreprise :
Je connois mon forfait; ma foi vous fut promise

Sans consulter mes vœux cet hymen fut conclu:
Je suivois cependant un pouvoir absolu.
J'allois vous épouser : une vertu sévère
Me faisoit immoler à mon devoir austère.
Marius vint, m'aima ; je l'aimai ; mon amour
Fait le devoir des dieux en lui sauvant le jour.
Après un tel aveu, Seigneur, vous pouvez croire
Qu'il ne me reste plus que d'assurer ma gloire ;
Cette gloire aujourd'hui me défend d'être à vous :
J'aurois trop à rougir aux yeux de mon époux.
J'ai brûlé d'autres feux : c'est cette gloire même,
Qui m'avoit ordonné d'éloigner ce que j'aime.
Dans ce même moment j'entends encor sa voix :
Elle parle, et voilà l'ordre que j'en reçois.

(*Elle se frappe.*)

HIEMPSAL.

Ah! Madame! elle expire... et je sens que mon ame
N'avoit jamais brûlé d'une si vive flamme.
Dieux cruels qui tenez notre sort en vos mains,
Faut-il payer si cher le salut des Romains!

FIN DE MARIUS.

INÈS DE CASTRO,

TRAGÉDIE,

PAR LAMOTTE-HOUDART,

Représentée, pour la première fois, le 6 avril 1723.

NOTICE

SUR LAMOTTE.

ANTOINE Houdart de Lamotte naquit à Paris le 17 janvier 1672. Son goût pour la poésie et pour les spectacles le détourna de l'étude du droit à laquelle il s'étoit d'abord appliqué, dans le dessein de se faire recevoir avocat. Il composa, à l'âge de vingt-un ans, une pièce en vers et en prose intitulée les *Originaux* : elle fut représentée sur le théâtre italien, mais sans aucun succès. Cette chute dissipa les idées de gloire qu'il s'étoit déjà formées, et le dépit qu'il en conçut lui fit prendre la résolution de passer le reste de ses jours à la Trappe. Il y passa deux ou trois mois; mais le célèbre abbé de Rancé, jugeant que c'étoit plutôt une fantaisie de jeunesse qu'une véritable vocation qui lui faisoit embrasser ce parti, refusa de lui donner l'habit

de l'ordre, et le détermina à rentrer dans le monde.

De retour à Paris, Lamotte entreprit de suivre les traces de Quinault, et fit des opéras : *L'Europe galante* et *Issé*, les premiers qu'il fit représenter, commencèrent à établir sa réputation. La nature de son talent paroissoit l'appeler principalement à ce genre ; mais la gloire qu'il procure ne suffisoit point à l'ambition de cet auteur, et pour en acquérir une plus solide, il cultiva les diverses parties de la littérature, dans lesquelles, en effet, il réussit généralement.

Successeur de Thomas Corneille à l'académie française, où il avoit été reçu en 1710 : Lamotte voulut occuper, ainsi que ce poète, la scène française. Il y avoit déjà fait représenter en 1702, une comédie en un acte en prose, *la Matrone d'Ephèse ;* mais cette pièce, publiée sous le nom de Boindin, et à laquelle cet auteur avoit peut-être eu quelque part, n'obtint qu'un foible succès. Les *Machabées*, tragédie, donnée le 6 mars 1721, fut la première que publia Lamotte. Il ne jugea pas à propos de se faire connoître pendant les premières représentations, et le bruit courut que cette pièce étoit un ouvrage posthume de Racine.

on lui attribuoit au moins les trois premiers actes; mais l'examen des vers fit bientôt connoître la fausseté de cette supposition. Le célèbre Baron, quoiqu'âgé de soixante-dix ans, joua le rôle du jeune Machabée.

Romulus, tragédie, qui parut le 8 janvier suivant, fut aussi très-applaudie pendant vingt-une représentations qu'elle eut de suite.

Ces deux pièces, malgré leur brillante réussite, n'ont plus été reprises. *Inès de Castro* est la seule tragédie de Lamotte qui soit restée au théâtre. Elle eut dans la nouveauté un succès extraordinaire. La nature du sujet, l'un des plus touchans et des plus dramatiques qu'il y ait au théâtre, la marche vive de l'action et les situations pleines d'intérêt que l'on trouve dans cet ouvrage, en ont toujours fait oublier les défauts.

OEdipe, tragédie, jouée le 18 mars 1726, n'eut qu'une représentation.

Lamotte donna en 1731, une pièce intitulée l'*Italie galante* ou les *Contes*. C'étoit un spectacle composé de trois petites comédies en prose, tirées de trois contes de La Fontaine. La première, en un acte, l'*oraison de saint Julien*, qui avoit déjà

été jouée en 1726, sous le titre du *Talisman*, n'eut qu'un médiocre succès; la seconde, *Richard de Minutolo*, ne réussit point; mais la troisième, *le Magnifique*, plut infiniment. Elle fut jouée séparément, et obtint seize représentations. Cette comédie est la première pièce en deux actes donnée au théâtre.

Après avoir passé une grande partie de sa vie à composer des vers, Lamotte s'étoit élevé contre la poésie. En vain, pour prouver la supériorité de la prose, employa-t-il toutes les subtilités de son esprit fin et délié, et mit-il en prose sa tragédie d'*OEdipe*, son système n'eut aucun succès, et ses efforts ne lui attirèrent que des épigrammes.

Cet auteur étoit recherché dans les sociétés pour sa conversation agréable, et ses mœurs douces. On ne connoît de lui aucun ouvrage satyrique ou malin, pas même une seule épigramme. Le trait suivant peut donner une idée de son caractère et de sa modération. Il marcha, par mégarde sur le pied d'un jeune homme; celui-ci lui donna un soufflet. Monsieur, lui dit Lamotte, vous allez être bien fâché : je suis aveugle. Il avoit perdu la vue dès l'âge de quarante ans.

Lamotte fut pendant les dernières années de sa vie, si accablé d'infirmités, qu'il ne pouvoit ni marcher ni se tenir debout. Il mourut à Paris le 26 décembre 1731.

PERSONNAGES.

ALPHONSE, roi de Portugal, et surnommé LE JUSTICIER.

LA REINE.

CONSTANCE, fille d'un premier mariage de la reine, et promise à D. Pèdre.

D. PÈDRE, fils d'Alphonse.

INÈS, fille d'honneur de la reine, et mariée secrètement à D. Pèdre.

D. RODRIGUE, prince du sang de Portugal.

D. HENRIQUE, grand de Portugal.

Plusieurs autres GRANDS du conseil du roi de Portugal.

L'AMBASSADEUR du roi de Castille.

SUITE de l'ambassadeur.

D. FERNAND, domestique de D. Pèdre.

DEUX ENFANS de D. Pèdre et d'Inès.

LA GOUVERNANTE des deux enfans.

Plusieurs courtisans.

MANDOCE, capitaine des gardes.

GARDES.

La scène est à Lisbonne, dans le palais d'Alphonse.



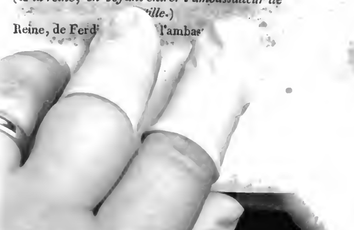
ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

ALPHONSE, LA REINE, INÈS, D. RODRIGUE, HENRIQUE, PLUSIEURS COURTISANS, GARDES.

ALPHONSE, *à sa suite.*

Mon fils ne me suis point... Il a craint, je le vois,
D'être ici le témoin du bruit de ses exploits...
(*A D. Rodrigue.*)
Vous, Rodrigue, le sang vous attache à sa gloire...
(*A Henrique.*)
Votre valeur, Henrique, eut part à sa victoire...
Ressentez avec moi sa nouvelle grandeur...
(*A la reine, en voyant entrer l'ambassadeur de* ...*ille.*)
Reine, de Ferd... l'ambas...



SCÈNE II.

ALPHONSE, LA REINE, INÈS, D. RODRIGUE, D. HENRIQUE, L'AMBASSADEUR ET SA SUITE, PLUSIEURS COURTISANS, GARDES.

L'AMBASSADEUR.

La gloire dont l'Infant couvre votre famille,
Autant qu'au Portugal, est chère à la Castille,
Seigneur; et Ferdinand, par ses ambassadeurs,
S'applaudit avec vous de vos nouveaux honneurs.
Goûtez, Seigneur, goûtez cette gloire suprême
Qui dans un successeur vous reproduit vous-même.
Qu'il est doux aux grands rois, après de longs travaux,
De se voir égaler par de si chers rivaux;
De pouvoir, le front ceint de couronnes brillantes,
En confier l'honneur à des mains si vaillantes;
De voir croître leur nom, toujours plus redouté,
Sûrs de vaincre long-temps par leur postérité!
Dom Pèdre sur vos pas, au sortir de l'enfance,
Vous vit des Africains terrasser l'insolence,
Cent fois, brisant leurs forts, perçant leurs bataillons,
De ce sang téméraire inonder vos sillons :
Vous traciez la carrière où son courage vole,
Et vos nombreux exploits ont été son école.
Dès que vous remettez votre foudre en ses mains,
Il frappe, et de nouveau tombent les Africains :
Il moissonne en courant ces troupes fugitives,
Et rapporte à vos pieds leurs dépouilles captives.
Avec vos intérêts les nôtres sont liés :
La victoire est commune entre des alliés;

Et toute la Castille, au bruit de vos conquêtes,
Triomphant elle-même, a partagé vos fêtes.

ALPHONSE.

Votre roi m'est uni du plus tendre lien :
Sa mère de son trône a passé sur le mien ;
Et le même traité qui me donna sa mère
Veut encor qu'en mon fils l'hymen lui donne un frère.
Cet hymen, que hâtoient mes vœux les plus constans,
Par l'horreur des combats retardé trop long-temps,
Rassemblant aujourd'hui l'allégresse et la gloire,
Va s'achever enfin au sein de la victoire :
Heureux que Ferdinand applaudisse au vainqueur
Que lui-même a choisi pour l'époux de sa sœur!
Nous n'allons plus former qu'une seule famille.
Allez; de mes desseins instruisez la Castille.
Faites savoir au roi cet hymen triomphant
Dont je vais couronner les exploits de l'Infant.

(*L'Ambassadeur, sa suite, D. Rodrigue, D. Henrique, les courtisans et les gardes sortent.*)

SCÈNE III.

ALPHONSE, LA REINE, INÈS.

ALPHONSE, *à la reine.*

Oui, Madame, Constance, avec vous amenée,
Va voir par cet hymen fixer sa destinée.
Peut-être que le jour qui m'unit avec vous,
Auroit dû de mon fils faire aussi son époux ;
Mais je ne pus alors lui refuser la grâce
Que de l'amour d'un père implora son audace :

Il n'éloignoit l'honneur de recevoir sa foi
Que pour s'en montrer mieux digne d'elle et de moi.
Moi-même, armant son bras, j'animai son courage.
La fortune est souvent compagne de son âge;
Je prévis qu'il feroit ce qu'autrefois je fis;
Et me privai de vaincre en faveur de mon fils.
Il a, grâces au ciel, passé mon espérance:
Des Africains domtés, implorant ma clémence,
La moitié suit son char et gémit dans nos fers;
Le reste tremble encore au fond de ses déserts.
Quels honneurs redoublés ont signalé ma joie!
Et tandis que pour lui mon transport se déploie,
Mes sujets enchantés, enchérissant sur moi,
Semblent par mille cris le proclamer leur roi.
Madame, il est enfin digne que la princesse
Lui donne avec sa main l'estime et la tendresse.
Ce nœud va rendre heureux, au gré de mes souhaits,
Ce que j'ai de plus cher, mon fils et mes sujets.

LA REINE.

Ne prévoyez-vous point un peu de résistance,
Seigneur? De votre fils la longue indifférence
Me trouble, malgré moi, d'un soupçon inquiet;
Et je crains dans son cœur quelque obstacle secret.
Auprès de la princesse il est presque farouche:
Jamais un mot d'amour n'est sorti de sa bouche;
Et, de tout autre soin à ses yeux agité,
Il semble n'avoir pas aperçu sa beauté.
S'il résistoit, Seigneur?...

ALPHONSE.

C'est prendre trop d'ombrage.
Excusez la fierté de ce jeune courage.

C'est un héros naissant, de sa gloire frappé,
Et d'un premier triomphe encor tout occupé.
Bientôt, n'en doutez pas, une juste tendresse
De ce superbe cœur dissipera l'ivresse.
D'un heureux hyménée il sentira le prix.

LA REINE.

J'ai lieu, vous dis-je encor, de craindre ses mépris.
Eh! qui n'eût pas pensé qu'aujourd'hui sa présence
Dût des ambassadeurs honorer l'audience?
Mais il n'a pas voulu vous y voir rappeler
Des traités que son cœur refuse de sceller.
S'il résistoit, Seigneur?...

ALPHONSE.

S'il résistoit, Madame?
De quelle incertitude alarmez-vous mon ame!
Mon fils me résister! Juste ciel! j'en frémis;
Mais bientôt le rebelle effaceroit le fils.
S'il poussoit jusque-là l'orgueil de sa victoire,
D'autant plus criminel qu'il s'est couvert de gloire,
Je lui ferois sentir que les plus grands exploits,
Que le sang ne l'a point affranchi de mes lois;
Que lorsqu'à mes côtés mon peuple le contemple,
C'est un premier sujet qui doit donner l'exemple,
Et qu'un sujet sur qui se tournent tous les yeux,
S'il n'est le plus soumis, est le plus odieux.
Mais, Madame, écartons de funestes images.
D'un coupable refus rejetez ces présages.
Je vais à la princesse annoncer mon dessein;
Et j'en avertirai mon fils en souverain.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

LA REINE, INÈS.

LA REINE.

Tandis qu'à mon époux j'adresse ici mes plaintes,
Inès, vous entendez ses desseins et mes craintes;
Et, si vous le vouliez, vous pourriez m'informer
Du mystère fatal dont je dois m'alarmer.
Vous avez de l'Infant toute la confidence:
Je ne jouirois pas sans vous de sa présence.
S'il honore ma cour, ses yeux, toujours distraits,
Paroissent n'y chercher, n'y rencontrer qu'Inès.
De grâce, éclaircissez de trop justes alarmes.
Ma fille à ses yeux seuls n'a-t-elle point de charmes?
A ce cœur prévenu, quel funeste bandeau
Cache ce que le ciel a formé de plus beau?
Car quel objet jamais aussi digne de plaire
A mieux justifié tout l'orgueil d'une mère?
Les cœurs à son aspect partagent mes transports;
La nature a pour elle épuisé ses trésors:
De cent dons précieux l'assemblage céleste,
De ses propres attraits l'oubli le plus modeste,
La vertu la plus pure empreinte sur son front,
Me devroient-ils encor laisser craindre un affront?

INÈS.

Madame, croyez-vous le prince si sauvage,
Qu'il puisse à la beauté refuser son hommage?
Jusque dans ses secrets je ne pénètre pas;
Mais, avec moi souvent admirant tant d'appas,

Et de tant de vertus reconnoissant l'empire,
Ce que vous en pensez, il aimoit à le dire.

LA REINE.

Eh! pourquoi, s'il l'aimoit, ne le dire qu'à vous?
Craignez, en me trompant, d'attirer mon courroux.
Je le vois : ce n'est point la princesse qu'il aime;
Il vous parle de vous.

INÈS.

Ciel! de moi?

LA REINE.

De vous-même.
Je vous crois son amante : ou, pour m'en détromper,
Montrez-moi donc le cœur que ma main doit frapper;
Car je veux bien ici vous découvrir mon ame :
Celle qui de dom Pèdre entretiendroit la flamme,
Qui, me perçant le sein des plus sensibles coups,
A ma fille oseroit disputer son époux,
Victime dévouée à toute ma colère,
Verroit où peut aller le transport d'une mère.
Ma fille est tout pour moi, plaisir, honneur, repos;
Je ne connois qu'en elle et les biens et les maux;
Il n'est pour la venger nul frein qui me retienne;
Son affront est le mien, sa rivale est la mienne,
Et sa constance même à porter son malheur
D'une nouvelle rage armeroit ma douleur.
Songez-y donc : sachez ce que le prince pense.
Il faut me découvrir l'objet de ma vengeance.
Je brûle de savoir à qui j'en dois les coups.
Livrez-moi ce qu'il aime, ou je m'en prends à vous.

(*Elle sort.*)

SCÈNE V.

INÈS.

O CIEL! qu'ai-je entendu? Quelle affreuse tempête,
Si j'en crois ses transports, va fondre sur ma tête!
Heureuse, dans l'horreur des maux que je prévoi,
Si je n'avois encore à trembler que pour moi!

SCÈNE VI.

D. PÈDRE, INÈS, D. FERNAND.

INÈS, *à D. Pèdre.*

AH! cher Prince, apprenez tout ce que je redoute....
Mais faites observer qu'aucun ne nous écoute.

D. PÈDRE.

(A D. Fernand.) *(A Inès.)*
Veillez-y, dom Fernand.... Madame, quels malheurs
(D. Fernand se retire dans le fond du théâtre.)
M'annonce ce visage inondé de vos pleurs?
Parlez, ne tenez plus mon ame suspendue.

INÈS.

Cher Prince, c'en est fait, votre épouse est perdue!

D. PÈDRE.

Vous perdue!.... Et pourquoi ces mortelles terreurs?

INÈS.

Voilà ces temps cruels, ces momens pleins d'horreurs
Qu'en vous donnant ma main prévoyoit ma tendresse.
Le roi vient d'arrêter l'hymen de la princesse :
Il va vous demander pour elle cette foi
Qui n'est plus au pouvoir ni de vous ni de moi.

Pour

Pour comble de malheur, la reine me soupçonne.
Si vous voyiez la rage où son cœur s'abandonne,
Et tout l'emportement de ce courroux affreux
Qu'elle voue à l'objet honoré de vos feux!....
Eh! jusqu'où n'ira point cette fureur jalouse,
Si, cherchant une amante, elle trouve une épouse,
Et qu'elle perde enfin l'espoir de m'en punir
Que par la seule mort qui peut nous désunir?

D. PÈDRE.

Calmez-vous, chère Inès, votre frayeur m'offense.
Eh! de qui pouvez-vous redouter la vengeance,
Quand le soin de vos jours est commis à ma foi?

INÈS.

Ah! Prince, pensez-vous que je craigne pour moi?
Jugez mieux des terreurs dont je me sens saisie:
Je crains cet intérêt dont vous touche ma vie.
Je sais ce que ma mort vous coûteroit de pleurs,
Et ne crains mes dangers que comme vos malheurs.
Vous le savez, l'espoir d'être un jour couronnée
Ne m'a point fait chercher votre auguste hyménée;
Et quand j'ai violé la loi de cet Etat,
Qui traite un tel hymen de rebelle attentat,
Vous savez que pour vous me chargeant de ce crime,
De vos seuls intérêts je me fis la victime.
Cent fois dans vos transports, et le fer à la main,
Je vous ai vu tout prêt à vous percer le sein;
Consumé tous les jours d'une affreuse tristesse,
Accuser, en mourant, ma timide tendresse:
C'est à ce seul péril que mon cœur a cédé.
Il falloit vous sauver et j'ai tout hasardé.

Je ne m'en repens pas. Le ciel que j'en atteste,
Voit que si mon audace à moi seule est funeste,
Même sur l'échafaud je chérirois l'honneur
D'avoir, jusqu'à ma mort, fait tout votre bonheur.

D. PÈDRE.

Ne doutez point, Inès, qu'une si belle flamme
De feux aussi parfaits n'ait embrasé mon ame.
Mon amour s'est accru du bonheur de l'époux.
Vous fîtes tout pour moi, je ferai tout pour vous.
Ardent à prévenir, à venger vos alarmes,
Que de sang payeroit la moindre de vos larmes!
Tout autre nom s'efface auprès des noms sacrés
Qui nous ont pour jamais, l'un à l'autre livrés.
Je puis contre la reine écouter ma colère :
Et même le respect que je dois à mon père,
Si je tremblois pour vous...

INÈS.

Ah! cher Prince, arrêtez.
Je frémis de l'excès où vous vous emportez!
Pour prix de mon amour, rappelez-vous sans cesse
La grâce que de vous exigea ma tendresse.
Le jour heureux qu'Inès vous reçut pour époux,
Vous la vîtes, Seigneur, tombant à vos genoux,
Vous conjurer ensemble, et de m'être fidèle,
Et de n'allumer point de guerre criminelle;
Et dans quelque péril que me jetât ma foi,
De n'oublier jamais que vous avez un roi.

D. PÈDRE.

Je ne vous promis rien; et je sens plus encore
Qu'il n'est point de devoir contre ce que j'adore.

Si je crains pour vos jours, je vais tout hasarder;
Et vous m'êtes d'un prix à qui tout doit céder...
Mais, s'il le faut, fuyez; que le plus sûr asile
Sur vos jours menacés me laisse un cœur tranquille;
Emmenez sur vos pas, loin de ces tristes lieux,
De notre saint hymen les gages précieux.
Aux ordres que j'attends je sais que ma réponse
Va soudain m'attirer la colère d'Alphonse.
Les Africains défaits, il ne me reste plus
Ni raison ni prétexte à couvrir mes refus;
Il faut lui déclarer que, quelque effort qu'il tente,
Je ne saurois souscrire à l'hymen de l'infante.
Je connois de son cœur l'inflexible fierté:
Il voudra, sans égard, m'immoler au traité;
Et si, de mes refus éclaircissant la cause,
La reine pénétroit quel nœud sacré s'oppose...
J'en frissonne d'horreur, chère Inès; mais le roi
Vous livreroit sans doute aux rigueurs de la loi;
Et moi, désespéré... Fuyez, fuyez, Madame;
De cette affreuse idée affranchissez mon ame:
Fuyez.

INÈS.

Non; en fuyant, Prince, je me perdrois;
Ce qu'il nous faut cacher je le décélerois.
Il vaut mieux demeurer. Armons-nous de constance;
Dissipons les soupçons de notre intelligence:
Ne nous revoyons plus, et contraignons nos feux;
Réservons ces transports pour des jours plus heureux.

D. PÈDRE.

J'y consens, chère Inès: Alphonse va m'entendre.
Cachez bien l'intérêt que vous y pouvez prendre.

INÈS.

Que me promettre, hélas! de ma foible raison,
Moi qui ne puis sans trouble entendre votre nom?

D. PÈDRE.

Adieu, reposez-vous sur la foi qui m'engage:
Dans cet embrassement recevez-en le gage.
Séparons-nous.

INÈS.

J'ai peine à sortir de ce lieu.
Nous nous disons peut-être un éternel adieu.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ALPHONSE, CONSTANCE, GARDES.

CONSTANCE.

Quoi! me flatté-je en vain, Seigneur, que ma prière
Touche un roi que je dois regarder comme un père?
Et ne puis-je obtenir que, par égard pour moi,
Vous n'alliez pas d'un fils solliciter la foi?
Ne vaudroit-il pas mieux que de notre hyménée
Lui-même impatient vînt hâter la journée,
Qu'il en pressât les nœuds, et que cet heureux jour
Fût marqué par sa foi moins que par son amour?
A le précipiter qui peut donc vous contraindre?
D'un injuste délai m'entendez-vous me plaindre?
Je sais par quels sermens ces nœuds sont arrêtés;
Mais le temps n'en est pas prescrit par les traités,
Et mon frère chargea votre seule prudence
D'unir, pour leur bonheur, votre fils et Constance.

ALPHONSE.

Je ne suis pas surpris, Madame, en ce moment,
De vous voir témoigner si peu d'empressement.
Cette noble fierté sied mieux que le murmure:
Mais de plus longs délais nous feroient trop d'injure,
Et moins vous vous plaignez, plus vous me faites voir
Que je dois n'écouter ici que le devoir.

Par mes ordres, mon fils dans ces lieux va se rendre :
Le dessein en est pris, et je lui vais apprendre...

CONSTANCE.

Ah ! de grâce, Seigneur, ne précipitez rien.
Entre vos intérêts daignez compter le mien.
Si, depuis qu'en ces lieux j'accompagnai ma mère,
Vous m'avez toujours vue attentive à vous plaire;
Si toute ma tendresse et mes respects profonds
Et de fille et de père ont devancé les noms,
Daignez attendre encor.

ALPHONSE.

De tant de résistance
Je ne sais à mon tour ce qu'il faut que je pense.
L'Infant est-il pour vous un objet odieux?
Et ce prince à tel point a-t-il blessé vos yeux,
Que vous trouviez sa main indigne de la vôtre?
Pourquoi craindre l'instant qui vous joint l'un à l'autre?
J'ai peine à concevoir, Madame, que mon fils
Soit aux yeux de Constance un objet de mépris.

CONSTANCE.

Un objet de mépris !... Hélas! s'il pouvoit l'être,
Si, moins digne, Seigneur, du sang qui l'a fait naître,
Son hymen à mes vœux n'offroit pas un héros,
J'attendrois sa réponse avec plus de repos;
Mais, je ne feindrai pas de le dire à vous-même,
Je ne le crains, Seigneur, que parce que je l'aime.
Souffrez qu'en votre sein j'épanche mon secret.
Quel autre confident plus tendre et plus discret
Pourroit jamais choisir une si belle flamme?
L'aspect de votre fils troubla d'abord mon ame,

Des mouvemens soudains, inconnus à mon cœur,
Du devoir de l'aimer firent tout mon bonheur;
Et vous jugez combien, dans mon ame charmée,
S'est accru cet amour avec sa renommée.
Quand on vous racontoit sur l'Africain jaloux
Tant d'exploits étonnans, s'il n'étoit né de vous,
Par quels vœux près de lui j'appelois la victoire!
Par combien de soupirs célébrois-je sa gloire!
Enfin, je l'ai revu triomphant; et mon cœur
S'est lié pour jamais au char de ce vainqueur.
Cependant, malheureuse! autant il m'intéresse,
Autant je me sens loin d'obtenir sa tendresse:
Objet infortuné de ses tristes tiédeurs,
Je dévore en secret mes soupirs et mes pleurs.
Mais il me reste au moins une foible espérance
De trouver quelque terme à son indifférence:
Tout renfermé qu'il est, l'excès de mon amour
Me promet le bonheur de l'attendrir un jour.
Attendez-le, Seigneur, ce jour où, plus heureuse,
Je fléchirai pour moi son ame généreuse;
Et ne m'exposez pas à l'horreur de souffrir
La honte d'un refus dont il faudroit mourir.

ALPHONSE.

Ma fille, (car l'aveu que vous daignez me faire
Vient d'émouvoir pour vous les entrailles de père,
Ces noms intéressans flattent déjà mon cœur,
Et je me hâte ici d'en goûter la douceur)
Ne vous alarmez point d'un malheur impossible.
Mon fils à tant d'attraits ne peut être insensible;
Et quoique vous pensiez, vous verrez, dès ce jour,
Et son obéissance, et même son amour...
Je vais...

UN GARDE.

Le prince vient, Seigneur.

CONSTANCE, *à Alphonse.*

Je me retire;
Mais si mes pleurs sur vous ont encor quelque empire...

ALPHONSE.

Cessez de m'affliger par cet injuste effroi,
Et de votre bonheur reposez-vous sur moi.

(*Constance sort.*)

SCÈNE II.

ALPHONSE, D. PÈDRE, GARDES.

ALPHONSE.

Les peuples ont assez célébré vos conquêtes,
Prince; il est temps enfin que de plus douces fêtes
Signalent cet hymen entre deux rois juré,
Digne fruit des exploits qui l'ont trop différé,
Cet hymen que l'amour, s'il faut que je m'explique,
Devroit presser encor plus que la politique,
Qui présente à vos vœux des vertus, des appas
Que l'univers entier ne rassembleroit pas.
Je m'étonne toujours que sur cette alliance
Vous m'ayiez laissé voir si peu d'impatience;
Que loin de me presser de couronner vos feux,
Il vous faille avertir, ordonner d'être heureux.

D. PÈDRE.

J'espérois plus, Seigneur, de l'amitié d'un père.
N'étoit-ce pas assez m'expliquer, que me taire?
J'ai cru sur cet hymen que mon roi voudroit bien
Entendre mon silence et ne m'ordonner rien.

ALPHONSE.

Ne vous ordonner rien!... A ce mot téméraire,
Je sens que je commande à peine à ma colère;
Et, si je m'en croyois... Mais, Prince, ma bonté
Se dissimule encor votre témérité.
Ne croyez pas qu'ici je vous fasse une offense
De dérober votre ame au pouvoir de Constance,
D'opposer à ses yeux la farouche fierté
D'un cœur inaccessible aux traits de la beauté;
Mais vous figurez-vous que ces grands hyménées,
Qui des enfans des rois règlent les destinées,
Attendent le concert des vulgaires ardeurs,
Et, pour être achevés, veuillent l'aveu des cœurs?
Non, Prince, loin du trône un penser si bizarre;
C'est par d'autres ressorts que le ciel les prépare.
Nous sommes affranchis de la commune loi;
L'intérêt des Etats donne seul notre foi.
Laissons à nos sujets cet égard populaire
De n'approuver d'hymen que celui qui sait plaire,
D'y chercher le rapport des cœurs et des esprits;
Mais ce bonheur pour nous n'est pas d'assez haut prix:
Il nous est glorieux qu'un hymen politique
Assure à nos dépens la fortune publique.

D. PÈDRE.

C'est pousser un peu loin ces maximes d'Etat:
Et je ne croirai point commettre un attentat
De vous dire, Seigneur, que, malgré ces maximes,
La nature a ses droits plus saints, plus légitimes.
Le plus vil des mortels dispose de sa foi:
Ce droit n'est-il éteint que pour le fils d'un roi?

Et l'honneur d'être né si près du rang suprême
Me doit-il en esclave arracher à moi-même?...
Déjà de mes discours frémit votre courroux;
Mais regardez, Seigneur, un fils à vos genoux:
Prêtez à mes raisons une oreille de père.
Lorsque de Ferdinand vous obtîntes la mère,
Sans daigner consulter ni mes yeux ni mon cœur,
Votre foi m'engagea, me promit à sa sœur.
Je sais que les vertus, les traits de la princesse
Ne vous ont pas laissé douter de ma tendresse:
Vous ne pouviez prévoir cet obstacle secret
Que le fond de mon cœur vous oppose à regret;
Et, cependant il faut que je vous le révèle,
Je sens trop que le ciel ne m'a point fait pour elle,
Qu'avec quelque beauté qu'il l'ait voulu former,
Mon destin pour jamais me défend de l'aimer.
Si mes jours vous sont chers, si, depuis mon enfance,
Vous pouvez vous louer de mon obéissance,
Si par quelques vertus et par d'heureux exploits
Je me suis montré fils du plus grand de nos rois,
Laissez aux droits du sang céder la politique;
Epargnez-moi de grâce un ordre tyrannique;
N'accablez point un cœur qui ne peut se trahir
Du mortel désespoir de vous désobéir.

ALPHONSE.

Je vous aime, et déjà d'un discours qui m'offense
Vous auriez éprouvé la sévère vengeance,
Si, malgré mon courroux, ce cœur, trop paternel,
N'hésitoit à trouver en vous un criminel.
Mais ne vous flattez point de cet espoir frivole
Que mon amour pour vous balance ma parole.

Écouterois-je ici vos rebelles froideurs,
Tandis qu'à Ferdinand, par ses ambassadeurs,
Je viens de confirmer l'alliance jurée?
Eh! que devient des rois la majesté sacrée,
Si leur foi ne peut pas rassurer les mortels,
Si leur trône n'est pur autant que les autels,
Et si de leurs traités l'engagement suprême
N'étoit pas à leurs yeux le décret de Dieu même?
Mais, en rompant les nœuds qui vous ont engagé,
Voulez-vous que bientôt Ferdinand outragé,
Nous jurant désormais une guerre éternelle,
Accoure se venger d'un voisin infidèle?
Que des fleuves de sang...

D. PÈDRE.

Ah! Seigneur, est-ce à vous
A craindre d'allumer un si foible courroux?
Bravez des ennemis que vous pouvez abattre.
Quand on est sûr de vaincre, a-t-on peur de combattre?
La victoire a toujours couronné vos combats,
Et j'ai moi-même appris à vaincre sur vos pas.
Pourquoi ne pas saisir des palmes toutes prêtes?
Embrassez un prétexte à de vastes conquêtes:
Soumettez la Castille; et que tous nos voisins
Subissent l'ascendant de vos nobles destins.
Heureux si je pouvois, dans l'ardeur de vous plaire,
Sceller de tout mon sang la gloire de mon père!

ALPHONSE.

Vos fureurs ne sont pas une règle pour moi:
Vous parlez en soldat, je dois agir en roi. *

* Ce vers se trouve dans *le Cid*, acte II, scène VII. Lamotte l'a reconnu dans sa préface : « Je n'ai pas voulu, dit-il, l'affoiblir pour le déguiser. »

Quel est donc l'héritier que je laisse à l'empire?
Un jeune audacieux, dont le cœur ne respire
Que les sanglans combats, les injustes projets,
Prêt à compter pour rien le sang de ses sujets!
Je plains le Portugal des maux que lui prépare
De ce cœur effréné l'ambition barbare.
Est-ce pour conquérir que le ciel fit les rois?
N'auroit-il donc rangé les peuples sous nos lois
Qu'afin qu'à notre gré la folle tyrannie
Osât impunément se jouer de leur vie?
Ah! jugez mieux du trône, et connoissez, mon fils,
A quel titre sacré nous y sommes assis.
Du sang de nos sujets sages dépositaires,
Nous ne sommes pas tant leurs maîtres que leurs pères:
Au péril de nos jours il faut les rendre heureux,
Ne conclure ni paix ni guerre que pour eux,
Ne connoître d'honneur que dans leur avantage,
Et quand dans ses excès notre aveugle courage
Pour une gloire injuste expose leurs destins,
Nous nous montrons leurs rois moins que leurs assassins.
Songez-y. Quand ma mort, tous les jours plus prochaine,
Aura mis en vos mains la grandeur souveraine,
Rappelez ces devoirs, et les accomplissez:
Aujourd'hui mon sujet, dom Pèdre: obéissez;
Et, sans plus me laisser de votre résistance,
Dégagez ma parole en épousant Constance.
En un mot, je le veux.

D. PÈDRE.

Seigneur, ce que je suis
Ne me permet aussi qu'un mot; je ne le puis.

SCÈNE III.

ALPHONSE, LA REINE, D. PÈDRE, INÈS, GARDES.

ALPHONSE, *à la reine.*

Madame, qui l'eût cru? je rougis de le dire,
Le rebelle résiste à ce que je désire,
Et, malgré mes bontés, vient de me laisser voir
Cet inflexible orgueil que je n'osois prévoir.
Par l'affront solennel qu'il fait à la Castille,
Il me couvre de honte, et vous et votre fille;
Et je ne comprends pas par quel enchantement
J'en puis suspendre encor le juste châtiment.
N'est-ce point qu'à ce crime un autre l'enhardisse!
Si de sa résistance il a quelque complice...

LA REINE.

Sa complice, Seigneur, vous la voyez...

ALPHONSE.

Inès?

INÈS.

Moi?

LA REINE.

Le prince séduit par ses foibles attraits,
Et plus sans doute encor par beaucoup d'artifice,
S'applaudit de lui faire un si grand sacrifice.
Il immole ma fille à cet indigne amour,
J'en ai prévu l'obstacle: et, depuis plus d'un jour,
Les regards de l'ingrat, toujours fixés sur elle,
M'en avoient annoncé la funeste nouvelle.
Tantôt à la perfide exposant mes douleurs,
J'étudiois ses yeux que trahissoient les pleurs;

Et son trouble, perçant à travers son silence,
Me découvroit assez l'objet de ma vengeance.
A peine je sortois, tous deux ils se sont vus:
Ils se sont, en secret, long-temps entretenus;
Et tous deux confirmant mes premières alarmes,
Ne se sont séparés que baignés de leurs larmes.
Regardez même encor ce coupable embarras.

INÈS, *au roi.*

C'est en vain qu'on m'accuse et vous ne croirez pas...

D. PÈDRE.

Ne désavouez point, Inès, que je vous aime...
(*A Alphonse.*)
Seigneur, loin d'en rougir, j'en fais gloire moi-même.
Mais laissez sur moi seul tomber votre courroux.
Inès n'est point coupable; et jamais...

ALPHONSE.

Taisez-vous.
(*À la reine.*)
Madame, en attendant qu'elle se justifie,
Je veux qu'on la retienne, et je vous la confie.
Dans son appartement qu'on la fasse garder.

D. PÈDRE.

O ciel! en quelles mains l'allez-vous hasarder?
Vous exposez ses jours...

ALPHONSE.

Sortez de ma présence,
Ingrat! Je mets encore un terme à ma vengeance;
Vous pouvez dans ce jour réparer vos refus;
Mais, ce jour expiré, je ne vous connois plus.
Sortez.

D. PÈDRE, *à part.*

Ah! pour Inès tant de rigueur m'accable.
Je sors... mais je crains bien de revenir coupable.
(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

ALPHONSE, LA REINE, INÈS, GARDES.

ALPHONSE, *à part.*

C'EN est donc fait, l'ingrat se soustrait à ma loi?
Que vais-je devenir? serai-je père ou roi?
Comment sortir du trouble où son orgueil me livre?...
Ciel, daigne m'inspirer le parti qu'il faut suivre.
(*Il sort.*)

SCÈNE V.

LA REINE, INÈS, GARDES.

LA REINE.

Vous ne voyez ici que cœurs désespérés;
Mais je vous tiens captive, et vous m'en répondrez.
Quand le roi laisseroit désarmer sa colère,
Vous ne fléchirez point une jalouse mère;
Et je vous jure ici que mon ressentiment
N'aura pas vu rougir ma fille impunément.
Peut-être, si j'en crois la fureur qui me guide,
Sera-ce encor trop peu du sang d'une perfide;
Et le prince cruel qui nous ose outrager
Pourroit... Vous pâlissez à ce nouveau danger?
Tremblez: plus de vos cœurs je vois l'intelligence,
Plus votre frayeur même en hâte la vengeance.

SCÈNE VI.

LA REINE, CONSTANCE, INÈS, GARDES.

LA REINE, *à Constance.*

Ah! ma fille!...

CONSTANCE.

De quoi m'allez-vous informer,
Madame? Tout ici conspire à m'alarmer.
J'ai vu sortir le prince enflammé de colère,
Et la même fureur éclate au front du père.
De quels malheurs?...

LA REINE.

Le prince ose vous refuser!

(*Lui montrant Inès.*)

Voilà, voilà l'objet qui vous fait mépriser...

(*Aux gardes.*) (*A part.*)

Gardes, conduisez-la... Ma fille est outragée,
Mais, dussé-je en périr, elle sera vengée.

CONSTANCE.

Ah! ne vous chargez pas de ces barbares soins:
Quand je serai vengée, en souffrirai-je moins?

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ALPHONSE, LA REINE.

ALPHONSE.

Oui, qu'elle vienne... Avant que mon cœur s'abandonne
Aux conseils violens que le courroux lui donne,
Il faut, de la prudence empruntant le secours,
D'un trouble encor naissant interrompre le cours.
Voyons Inès, suivons ce que le ciel m'inspire.
Dans le fond de son cœur je me promets de lire.
Madame, je l'attends. Qu'on la fasse venir;
Je vais voir si je dois pardonner ou punir.

LA REINE.

Eh! peut-elle, Seigneur, n'être pas criminelle?
L'amour seul qu'elle inspire est un crime pour elle;
Mais elle ne s'est pas bornée à le souffrir,
Soigneuse de l'accroître, ardente à le nourrir,
Et, plus superbe encor par l'hymen qu'elle arrête,
Elle s'est tout permis pour garder sa conquête.
Un des siens me le vient d'avouer à regret:
Tous les jours auprès d'elle introduit en secret,
Le prince, ne suivant qu'un fol amour pour guide,
Va de ses entretiens goûter l'appât perfide.

Sans doute à la révolte elle ose l'enhardir.
La laisserez-vous donc encor s'en applaudir,
Au lieu d'intimider, aux dépens de sa vie,
Celles que séduiroient son audace impunie?
De la sévérité si vous craignez l'excès,
De la douceur aussi quel seroit le succès?
Voulez-vous tous les jours qu'un fière sujette
Des enfans de ses rois médite la défaite;
Que profitant d'un âge ouvert aux vains désirs,
Où le cœur imprudent vole aux premiers plaisirs,
Elle usurpe sur eux un pouvoir qui nous brave,
Et dans ses souverains se choisisse un esclave?
Délivrez vos enfans de ce funeste écueil;
De ces fières beautés épouvantez l'orgueil,
Et qu'Inès condamnée apprenne à ces rebelles
A respecter des cœurs trop élevés pour elles.

ALPHONSE.

Je voulois la punir et mon premier transport
Avec vos sentimens n'étoit que trop d'accord;
Mais je ne suis pas roi pour céder sans prudence
Aux premiers mouvemens d'une aveugle vengeance.
Il est d'autres moyens que je dois éprouver.
Ordonnez qu'elle vienne à l'instant me trouver.

(*La reine sort.*)

SCÈNE II.

ALPHONSE.

O CIEL! tu vois l'horreur du sort qui me menace.
Je crains toujours qu'un fils, consommant son audace,

Ne me réduise enfin à la nécessité
De punir malgré moi sa coupable fierté.
N'oppose point en moi le monarque et le père;
Chasse loin de mon fils ce transport téméraire.
Je lui vais enlever l'objet de tous ses vœux;
Fais qu'à ses feux éteints succèdent d'autres feux.
Qu'il perde son amour en perdant l'espérance.
Protège, juste ciel, daigne aider ma prudence!

SCÈNE III.

ALPHONSE, INÈS.

ALPHONSE.

Venez, venez, Inès. Peut-être attendez-vous
Un rigoureux arrêt, dicté par le courroux.
Vous jetez la discorde au sein de ma famille;
Contre le Portugal vous armez la Castille,
Et vos yeux, seul obstacle à ce que j'ai promis,
M'alarment plus ici qu'un peuple d'ennemis.
Je veux bien cependant ne pas croire, Madame,
Que d'un fils indiscret vous approuviez la flamme,
Ni qu'en entretenant ses transports furieux
Votre cœur ait eu part au crime de vos yeux.
Je ne punirai point des malheurs que peut-être,
Malgré votre vertu, vos charmes ont fait naître;
Quoi qu'il en soit, enfin, je veux bien l'ignorer:
Sans rien approfondir, il faut tout réparer.

INÈS.

Je l'ai bien cru, Seigneur, d'un monarque équitable
Qu'il ne se plairoit pas à me croire coupable;

Que lui-même plaignant l'état où je me voi,
Ne m'accableroit point...

ALPHONSE.

Inès, écoutez-moi.
De vos nobles aïeux je garde la mémoire.
Du sceptre que je porte ils ont accru la gloire.
Votre sang illustré par cent fameux exploits,
Ne le cède en ces lieux qu'à celui de vos rois.
Surtout à votre aïeul, guide de mon enfance,
Je sais ce que mon cœur doit de reconnoissance :
C'est ce sage héros qui m'apprit à régner ;
Et par lui la vertu prit soin de m'enseigner
Comme on doit soutenir le poids d'une couronne
Pour mériter les noms que l'univers me donne.
D'un service si grand plus je vous peins l'éclat,
Plus vous voyez combien je craindrois d'être ingrat.
Recevez donc le prix de ce peu de sagesse
Que, dès mes jeunes ans je dus à sa vieillesse ;
Et vous-même jugez par d'illustres effets,
Si je sais au service égaler mes bienfaits.
Rodrigue est de mon sang ; il vous aime, Madame ;
Il m'a souvent pressé de couronner sa flamme.
Je vous donne à ce prince, et par un si beau don
Alphonse ne craint point d'avilir sa maison.
Mes peuples, par le rang où ce choix vous appelle,
Connoîtront de quel prix m'est un ami fidèle.
Je vais, par vos honneurs apprendre au Portugal
Que qui forme les rois est presque leur égal.

INÈS.

Des services des miens vantez moins l'importance :
L'honneur de vous les rendre en fut la récompense.

S'ils ont versé leur sang, il étoit votre bien:
Ils ont fait leur devoir, vous ne leur devez rien.
Mais si, trop généreux, votre bonté suprême
Vouloit en moi, Seigneur, payer leur devoir même,
Je vous demanderois, pour unique faveur,
De me laisser toujours maîtresse de mon cœur.
Rodrigue par ses feux ne sert qu'à me confondre;
Je ne sens que l'ennui de n'y pouvoir répondre.
Eh! que me serviroient les honneurs éclatans
D'un hymen que jamais l'amour...

ALPHONSE.

Je vous entends,
Superbe; ce discours confirme mes alarmes;
Je vois à quel excès va l'orgueil de vos charmes.
Quoi! c'est donc pour mon fils que vous vous réservez,
Et c'est contre son roi vous qui le soulevez?
Il vous tarde à tous deux qu'une mort désirée
Ne tranche de mes jours l'incommode durée,
Je gêne de vos feux l'ambitieuse ardeur:
Mon fils doit avec vous partager sa grandeur;
Et le rebelle, en proie à l'amour qui l'entraîne,
Ne brûle d'être roi que pour vous faire reine.
Que sais-je même encor si, plus impatient,
Au mépris de la loi, peut-être l'oubliant,
Votre amour n'auroit point réglé sa destinée,
Et bravé les dangers d'un secret hyménée?

INÈS.

O ciel! que pensez-vous?

ALPHONSE.

Si jamais vous l'osiez,
Si d'un nœud criminel je vous savois liés,

Téméraire! tremblez, n'espérez point de grâce;
L'opprobre et le supplice expieroient votre audace.
C'est votre même aïeul, dont je vante la foi,
Qui, pour l'honneur du trône, en a dicté la loi;
Et jusque sur son sang, s'il se trouvoit coupable,
Me força d'en jurer l'exemple inviolable.
Il sembloit qu'il prévît l'objet de mon courroux,
Et qu'il faudroit un jour le signaler sur vous...
Inès, si vous osiez justifier ses craintes,
C'est lui que j'en atteste, insensible à vos plaintes,
Et prompt à prévenir des exemples pareils,
Aux dépens de vos jours je suivrois ses conseils.

SCÈNE IV.

ALPHONSE, LA REINE, INÈS.

LA REINE, *à Alphonse.*

Ah! Seigneur, prévenez la dernière disgrâce:
Le coupable dom Pèdre est déjà dans la place,
La fureur dans les yeux, les armes à la main,
Suivi d'un peuple prêt à servir son dessein.
De tous côtés s'élève une clameur rebelle:
Chaque moment grossit la troupe criminelle;
Tous jurent de le suivre, et leurs cris aujourd'hui
Ne reconnoissent plus de souverain que lui.
De ce palais sans doute ils vont forcer la garde.

ALPHONSE, *à part.*

Ciel! à cet attentat faut-il qu'il se hasarde!
Malheur que je n'ai pu prévoir ni prévenir!
C'en est fait; allons donc me perdre ou le punir.

(*A la reine.*)
Vous, retenez Inès.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

LA REINE, INÈS.

LA REINE.

Voila donc votre ouvrage,
Perfide!

INÈS.

Epargnez-vous la menace et l'outrage,
Madame. Puis-je craindre un impuissant courroux
Quand je suis mille fois plus à plaindre que vous?
Hélas! d'Alphonse seul le sort vous inquiète;
Si dom Pèdre périt, vous êtes satisfaite.
L'un et l'autre péril accable mes esprits;
Et je crains pour Alphonse autant que pour son fils.
Quelque succès qu'il ait, qu'il triomphe, ou qu'il meure,
Puisqu'il est criminel, il faut que je le pleure;
Et c'est la même peine à ce cœur abattu
D'avoir à regretter sa vie ou sa vertu.

LA REINE.

Osez-vous affecter ce chagrin magnanime,
Cruelle! quand c'est vous qui le forcez au crime,
Quand vous voyez l'effet d'un amour applaudi,
Que, du moins, par l'espoir vous avez enhardi?...
Mais que fais-je? pourquoi perdre ici les paroles?
La haine n'entre point dans ces détails frivoles;
Et que ce soit, ou non, l'ouvrage de vos soins,
On vous aime, il suffit; je ne vous hais pas moins.

De dom Pèdre et de vous mes malheurs sont le crime;
Puissiez-vous l'un et l'autre en être la victime!...
Quel bruit entends-je?... O ciel! c'est l'Infant que je vo
O désespoir! sachons ce que devient le roi.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

D. PÈDRE, INÈS.

D. PÈDRE, *l'épée à la main.*

Enfin, à la fureur d'une fière ennemie
Je puis, ma chère Inès, dérober votre vie :
Venez...

INÈS.

Qu'avez-vous fait, Prince, et faut-il vous voir
Pour mes malheureux jours trahir votre devoir?
Quoi! dom Pèdre, l'objet d'une flamme si belle
N'est plus qu'un fils ingrat et qu'un sujet rebelle!
Voilà donc tout le fruit d'un funeste lien!
Votre crime aujourd'hui m'éclaire sur le mien...
Mais qu'aperçois-je? ô ciel! quel sang teint cette épée?
J'en frémis! dans quel sein l'auriez-vous donc trempée

D. PÈDRE.

Par ces doutes affreux vous me glacez d'horreur!
Non, j'ai de ce péril affranchi ma fureur.
Aux portes du palais dès que j'ai vu mon père
A nos premiers efforts opposer sa colère,
J'ai fui de sa présence, et, quittant les mutins,
Je me suis jusqu'à vous ouvert d'autres chemins;

Et,

Et, sur quelques soldats laissant tomber ma rage,
De qui m'a résisté la mort m'a fait passage.
Hâtez-vous, suivez-moi.

INÈS.

Non, ne l'espérez pas,
Prince; je crains le crime, et non point le trépas.
Dans ce désordre affreux je ne puis vous entendre.
Allez à votre père, et courez le défendre;
Allez mettre à ses pieds ce fer séditieux :
Méritez votre grâce, ou mourez à ses yeux.
Je souffrirai bien moins du destin qui m'accable
A vous perdre innocent qu'à vous sauver coupable.

D. PÈDRE.

Laissez-moi mettre au moins vos jours en sûreté:
Je ne crains que pour vous un monarque irrité.
Laissez-moi remporter ce fruit de mon audace,
Et je reviens alors lui demander ma grâce.
J'écoute jusque-là l'inflexible courroux,
Et ne puis rien sur moi tant que je crains pour vous.

INÈS.

Ah! par tout ce qu'Inès eut sur vous de puissance,
Reprenez, s'il se peut, toute votre innocence.
Allez désavouer de coupables transports;
Pour prix de mon amour donnez-moi vos remords.
Mais si vous m'en croyez moins qu'une aveugle rage,
Je demeure en ces lieux et j'y suis votre otage.

D. PÈDRE.

Quoi! barbare! osez-vous refuser mon secours?

SCÈNE VII.

D. PÈDRE, CONSTANCE, INÈS.

CONSTANCE, *à D. Pèdre.*

Ah! dom Pèdre, fuyez: il y va de vos jours.
Vous allez voir Alphonse; et sa seule présence
A des séditieux désarmé l'insolence.
Ils n'ont pu soutenir sur son front irrité
La fureur confondue avec la majesté.
Tout est paisible: il vient; et sa colère aigrie,
S'il vous voit...

D. PÈDRE.

Est-ce à vous de trembler pour ma vie,
Généreuse princesse? et par quelle bonté
Prendre un soin que dom Pèdre a si peu mérité?

CONSTANCE.

D'un vulgaire dépit j'étouffe le murmure;
Je vois trop vos dangers pour sentir mon injure.
Ne perdez point de temps; hâtez-vous et fuyez:
Je vous pardonne tout, pourvu que vous viviez.
Ne vous exposez point à la rigueur fatale...
Fuyez, vous dis-je encor, fût-ce avec ma rivale...
O ciel! le roi paroît.

SCÈNE VIII.

ALPHONSE, LA REINE, D. PÈDRE, CONSTANCE, INÈS, GARDES.

ALPHONSE, *à part, sans voir D. Pèdre.*

Oui, trop coupable fils,
De ta rebellion tu recevras le prix.

(*l'apercevant.*)

Rien ne peut te sauver... Mais je vois le perfide...

(*A D. Pèdre.*)

Eh bien! ton bras est-il tout prêt au parricide?
Traître! rends ton épée, ou m'en perce le sein:
Choisis.

D. PÈDRE.

Ce mot, Seigneur, l'arrache de ma main:
En vous la remettant ma perte est infaillible:
Je ne connois que trop votre cœur inflexible;
Mais je ne puis, malgré le péril que je cours,
Balancer un moment mon devoir et mes jours.
Disposez-en, Seigneur; mais que votre vengeance
Sache au moins discerner le crime et l'innocence.
C'est pour sauver Inès que je m'étois armé:
J'en ai cru sans égard mon amour alarmé:
Et je la dérobois au sort qui la menace,
Si sa vertu se fût prêtée à mon audace.
Je n'ai pu la fléchir; et bravant mon effroi,
Elle veut en ces lieux vous répondre de moi.
Reconnoissez du moins ce courage héroïque:

(*Montrant la reine.*)

Délivrez-la, Seigneur, d'une main tyrannique,
Qui pourroit...

ALPHONSE.

Tu devrois t'occuper d'autres soins:
Tu la servirois mieux en la défendant moins.
Crains pour elle et pour toi.

D. PÈDRE.

S'il faut qu'elle périsse,
Hâtez-vous donc, Seigneur, d'ordonner mon supplice.

Songez, si vous n'usez d'une prompte rigueur,
Que tant que je respire il lui reste un vengeur.
Vainement vous croyez la révolte calmée,
Il ne faut qu'un instant pour la voir rallumée.
Le peuple, malgré vous, peut briser ma prison:
Je ne connoîtrois plus ni devoir ni raison.
Par des torrens de sang, s'il falloit les répandre,
J'irois venger Inès, n'ayant pu la défendre,
Dans mes transports cruels renverser tout l'Etat,
Punir sur mille cœurs cet énorme attentat,
Et du carnage alors ma fureur vengeresse
N'excepte que vos jours et ceux de la princesse.

ALPHONSE, *aux gardes.*

Gardes, délivrez-moi de cet emportement,
Et qu'il soit arrêté dans son appartement...
(*à D. Pèdre.*)
Fils ingrat et rebelle! où réduis-tu ton père?...
(*A part.*)
Faudra-t-il immoler une tête si chère?...
(*A la reine.*) (*A Constance.*)
Rentrez avec Inès... Ne suivez point mes pas:
Dans ces affreux momens je ne me connois pas.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ALPHONSE, GARDES.

ALPHONSE, *à un garde.*

Qu'on amène mon fils.

(*Le garde sort.*)

SCÈNE II.

ALPHONSE, GARDES.

ALPHONSE, *à part.*

Que mon ame est émue!
Quel sera le succès d'une si triste vue?
Si, toujours inflexible, il brave encor mes lois,
Je vais donc voir mon fils pour la dernière fois!
N'ai-je par tant de vœux obtenu sa naissance,
N'ai-je par tant de soins élevé ton enfance,
Et, formé sur mes pas au mépris du repos,
Ne l'ai-je vu si tôt égaler les héros
Que pour avoir à perdre une tête si chère?
N'étoit-il donc, ô ciel! qu'un don de ta colère?...
Seul, tu me consolois, mon fils, et, sans chagrin,
Je sentois de mes jours le rapide déclin.
Dans un digne héritier je me voyois renaître:
Je croyois à mon peuple élever un bon maître;
Et de ton règne heureux présageant tout l'honneur,
D'avance je goûtois ta gloire et leur bonheur.

Que devient désormais cette douce espérance?
Tu n'est plus que l'objet d'une juste vengeance;
Ton père et tes sujets vont te perdre à la fois;
Ta mort est aujourd'hui le bien que je leur dois...
Ta mort!... et cet arrêt sortiroit de ma bouche!
La nature frémit d'un devoir si farouche.
Je dois te condamner; mais mon cœur combattu
Ressent l'horreur du crime, en suivant la vertu.
Je ne sais quelle voix crie au fond de mon ame,
Te justifie encor par l'excès de ta flamme,
Me dit, pour excuser tes attentats cruels,
Que les plus furieux sont les moins criminels.
J'ai du moins reconnu que, malgré ton ivresse,
Tu n'as point pour ton père étouffé ta tendresse;
J'ai vu qu'au désespoir de me désobéir,
Tu mourrois de douleur, sans pouvoir me haïr...
Mais de quoi m'entretiens-je, et que prétends-je faire?
Au mépris de mon rang, ne veux-je être que père?
Ah! ce nom doit céder au sacré nom des rois.
Quittons le diadême, ou vengeons-en les droits.
En pleurant le coupable, ordonnons le supplice:
Effrayons mes sujets de toute ma justice;
Et que nul ne s'expose à sa sévérité,
En voyant que mon fils n'en est pas excepté.

SCÈNE III.

ALPHONSE, D. PÈDRE, GARDES.

ALPHONSE, *à D. Pèdre.*

Le conseil est mandé, prince, je vais l'entendre.
Vous jugez de l'arrêt que vous devez attendre;

Et quand par vos fureurs vous m'avez offensé,
C'est vous-même, mon fils, qui l'avez prononcé.
Vous pouvez cependant mériter votre grâce :
L'obéissance encor peut réparer l'audace.
Tout irrité qu'il est, ce cœur parle pour vous;
Et je sens que l'amour y suspend le courroux.
Achevez de le vaincre : un repentir sincère
Peut me rendre mon fils, et va vous rendre un père.
C'est moi qui vous en prie; et dans mon tendre effroi,
Je cherche à vous fléchir, moins pour vous que pour moi.
J'oublierai tout enfin, dégagez ma promesse.
Il faut aujourd'hui même épouser la princesse;
Et si vous refusez ce nœud trop attendu,
J'en mourrai de douleur, mais vous êtes perdu.

D. PÈDRE.

Connoissez votre fils, Seigneur : malgré son crime,
Il tient encor de vous un cœur trop magnanime.
Les plus affreux périls ne sauroient m'ébranler :
Vous rougiriez pour moi, s'ils me faisoient trembler.
Je ne crains point la mort; et ce que n'a pu faire
L'amour et le respect que je porte à mon père,
Les supplices tout prêts ne peuvent m'y forcer.
Voilà mes sentimens; vous pouvez prononcer.

ALPHONSE.

Eh! pourquoi conserver, en méritant ma haine,
Ce reste de respect qui ne sert qu'à ma peine ?
Laisse-moi plutôt voir un fils dénaturé,
Un ennemi mortel contre moi conjuré,
Tout prêt à me percer d'un poignard parricide :
Raffermis ma justice encore trop timide;

Et quand tu me réduis enfin à le vouloir,
Laisse-moi te punir au moins sans désespoir.

D. PÈDRE.

J'ai mérité la mort.

ALPHONSE.

Je t'offre encor la vie.

D. PÈDRE.

Que faut-il?

ALPHONSE.

Obéir.

D. PÈDRE.

Elle m'est donc ravie.
Je ne puis à ce prix jouir de vos bontés.

ALPHONSE, *aux gardes.*

(*A D. Pèdre.*)

Faites entrer les grands... Et vous, prince, sortez.

SCÈNE IV.

ALPHONSE, D. RODRIGUE, D. HENRIQUE, MANDOCE, *et les autres* GRANDS *du conseil;* GARDES.

ALPHONSE, *à D. Rodrigue et aux grands.*

(*Le roi, D. Rodrigue et les grands s'asseyent.*)

Que chacun prenne place... Hélas! à mes alarmes
Je vois que tous les yeux donnent déjà des larmes.
D'un trouble égal au mien vous paroissez saisis:
Vous semblez tous avoir à condamner un fils.
Triomphons, vous et moi, d'une vaine tristesse;
Que la seule justice ici soit la maîtresse.
Ceux que le ciel choisit pour le conseil des rois
N'ont plus rien à pleurer que le mépris des lois.

Vous savez que l'infant, par un refus rebelle,
Des traités les plus saints rompt la foi solennelle,
Qu'à la tête du peuple aujourd'hui l'inhumain
A forcé ce palais, les armes à la main;
Que, content d'éviter l'horreur du parricide,
Il me laissoit en proie à ce peuple perfide,
Qui promettoit ma tête et mon trône à l'ingrat,
Si je n'eusse opposé l'audace à l'attentat.
Vous avez à venger la grandeur souveraine:
Vous avez vu le crime, ordonnez-en la peine...
(*A D. Rodrigue.*)
Vous, Rodrigue, parlez.

RODRIGUE.

Le devrois-je, Seigneur?
Je vous ai pour Inès fait connoître mon cœur:
Peut-être, sans l'amour dont elle est prévenue,
De vous-même aujourd'hui je l'aurois obtenue;
L'infant seul de ma flamme est l'obstacle fatal,
Et vous me commandez de juger mon rival!
Consultez seulement votre propre clémence:
Ce que vous ressentez vous dit ce que je pense.
Pour ce cher criminel tout doit vous attendrir.
Peut-on délibérer s'il doit vivre ou mourir?
Pardonnez mes transports, mais c'est mettre en balance
La grandeur de l'empire avec sa décadence;
C'est douter si du joug il faut nous dérober,
Et si votre grand nom doit s'accroître ou tomber.
Eh! quel autre après vous en soutiendroit la gloire?
Qui sous nos étendards fixeroit la victoire?
Vous ne l'avez point vu; mais vos regards surpris
Auroient à tous ses coups reconnu votre fils,

Et, sur quelque attentat qu'il faille ici résoudre,
Dans ses moindres exploits trouvé de quoi l'absoudre.
Il ose, dites-vous, violer les traités :
Mais les traités des rois sont-ils des cruautés?
Faut-il aux intérêts, aux vœux de la Castille
Immoler sans pitié votre propre famille?
N'avez-vous pas, Seigneur, par vos empressemens
Avec assez d'éclat dégagé vos sermens?
Croyez que Ferdinand rougiroit si Constance
Ne tenoit un époux que de l'obéissance,
Tandis que l'amour peut la couronner ailleurs,
Et lui promet partout des sceptres et des cœurs.
Il force le palais : je conviens de son crime;
Mais vous-même jugez du dessein qui l'anime.
Il n'en veut point au trône; il respecte vos jours;
Au seul danger d'Inès il donne son secours.
Amant désespéré, plutôt que fils rebelle,
Mérite-t-il la mort d'avoir tremblé pour elle?
Daignez lui rendre Inès, vous retrouvez un fils
Touché de vos bontés, et d'autant plus soumis.
Je dirai plus encor : s'il le faut, qu'il l'épouse.
Ce mot sort à regret d'une bouche jalouse;
Mais dussé-je en mourir, sauvez votre soutien :
Sa vie est tout, Seigneur, et la mienne n'est rien.

ALPHONSE.

Je reconnois mon sang. Cet effort magnanime,
Même en vous abusant est bien digne d'estime.
Votre cœur à sa gloire immole son repos,
Et vous prononcez moins en juge qu'en héros...
(*A D. Henrique.*)
Mais écoutons Henrique.

D. HENRIQUE.

Hélas! que puis-je dire?
Dans le trouble où je suis, à peine je respire.
Oui, Seigneur; et vos yeux, s'ils voyoient mes douleurs,
Entre dom Pèdre et moi partageroient leurs pleurs.
Dans le dernier combat il m'a sauvé la vie;
Par le fer africain elle m'étoit ravie,
Si ce généreux prince, ardent à mon secours,
Au coup prêt à tomber n'eût dérobé mes jours.
C'est donc pour le juger que son bras me délivre!
A mon libérateur, ciel! pourrois-je survivre?
Plus qu'à son père même il m'est cher aujourd'hui;
Il tient de vous la vie, et je la tiens de lui.
Je sais pourtant, Seigneur, que la reconnoissance
Du devoir d'un sujet jamais ne nous dispense:
Ce sacré tribunal ne m'offre que mon roi,
Et je ne vois ici que ce que je vous doi;
C'est ma sincérité: vous l'allez donc connoître.
Dans la peur d'être ingrat, je ne serai point traître.
Dom Pèdre par son crime a mérité la mort;
Et les lois, malgré vous, décident de son sort.
La majesté suprême, une fois méprisée,
Sans le sang criminel ne peut être appaisée;
Et ces droits qu'aujourd'hui doivent venger vos coups,
Sont ceux de votre rang, et ne sont point à vous.
Quoique d'un tel arrêt la rigueur vous confonde,
Vous en êtes comptable à tous les rois du monde.
Je n'ose dire plus.

ALPHONSE.

Achève.

D. HENRIQUE.

Je ne puis.

ALPHONSE.

Ne me déguise rien, tu le dois.

D. HENRIQUE.

J'obéis.

S'il faut qu'en sa faveur la pitié vous fléchisse,
Vous ne régnerez plus qu'au gré de son caprice.
Le peuple, qui croira qu'il s'est fait redouter,
Sur ses moindres chagrins prêt à se révolter,
Et méprisant pour lui vos ordres inutiles,
Va livrer tout l'Etat aux discordes civiles.
Vous verriez tous les cœurs appuyer ses projets;
Vous n'auriez qu'un vain trône, il auroit les sujets.
Ma parole tremblante à chaque instant s'arrête:
Il a sauvé mes jours, et je proscris sa tête!...
Mais je dois à mon roi de sincères avis.
Ma mort acquittera ce que je dois au fils.

ALPHONSE, *à part.*

De la foi d'un sujet, ô prodige héroïque:
Alphonse en ce moment pourra-t-il moins qu'Henrique?
(*A D. Henrique.*)
Je vois ce qu'il t'en coûte; et tu m'apprends trop bien
Qu'où la justice parle on doit n'écouter rien.
Oui, oui, de ta vertu l'autorité suprême
L'emporte dans mon cœur sur la nature même.
(*Aux autres grands.*)
Je vois trop vos conseils. Ce silence, ces pleurs
M'annoncent mon devoir en plaignant mes malheurs.
Je condamne mon fils; il va perdre la vie.
C'est à vous, chers sujets, que je le sacrifie:

Quelque crime où l'ingrat se soit abandonné,
Si je n'étois que père, il seroit pardonné.
Consolez-vous : songez que ma prompte vengeance
Délivre vos enfans d'une injuste puissance;
Qu'on doit tout redouter de qui trahit la loi;
Et qu'un sujet rebelle est tyran s'il est roi.
L'arrêt en est porté; que chacun se retire...
(A Mandoce.)
Et vous, de son destin, Mandoce, allez l'instruire.
(D. Rodrigue, les grands et Mandoce sortent.)

SCÈNE V.

ALPHONSE, GARDES.

ALPHONSE, *à part.*

Mais quel sera le mien?... Malheureux! qu'ai-je fait?...
Devoir impitoyable, êtes-vous satisfait?...
Je la puis donc goûter cette gloire inhumaine
Qu'a connue avant moi la fermeté romaine!
Sévère Manlius, inflexible Brutus,
N'ai-je pas égalé vos féroces vertus?
Je prononce un arrêt que mon cœur désavoue...
Eh bien! que l'univers avec horreur te loue,
Monarque infortuné! mais d'un si grand effort
Je ne souhaite plus d'autre prix que la mort.

SCÈNE VI.

ALPHONSE, LA REINE, CONSTANCE, GARDES.

CONSTANCE.

Seigneur, le croirons-nous ce jugement barbare?
Tout le conseil en pleurs d'avec vous se sépare,

Nos malheurs sont écrits sur ce front éperdu :
Vous avez condamné votre fils.

ALPHONSE.

Je l'ai dû.

CONSTANCE.

Pouvez-vous l'avouer? ciel! et puis-je l'entendre?

LA REINE, *à Alphonse.*

Quel supplice cruel pour un père si tendre!
Et faut-il que l'infant par sa témérité
Vous ait réduit, Seigneur, à la nécessité
De....

ALPHONSE.

Pourquoi jugez-vous sa mort si nécessaire,
Madame? Quand j'ai fait ce que je devois faire,
Quand, malgré mon amour, j'ose le condamner,
C'est à vous de penser que j'ai dû pardonner.
Je vois trop qu'aujourd'hui mon fils n'a plus de mère!...
Je vais le pleurer seul.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

LA REINE, CONSTANCE, GARDES.

CONSTANCE.

Ah! si je vous suis chère,
Madame, profitez de cet heureux moment;
Redoublez par vos pleurs son attendrissement,
Sauvez un malheureux du coup qui le menace.
Allez, parlez, pressez, vous obtiendrez sa grâce.

LA REINE.

Je le suis. De mes soins attendez le succès.

CONSTANCE.

Je remets en vos mains mes plus chers intérêts.

(*La reine sort.*)

SCÈNE VIII.

CONSTANCE, GARDES.

CONSTANCE, *à un garde.*

Garde, cherchez Inès : qu'un moment on l'amène.
Je dois l'entretenir par l'ordre de la reine.

(*Le garde sort.*)

SCÈNE IX.

CONSTANCE, GARDES.

CONSTANCE, *à part.*

Il le faut. Pour sauver de si précieux jours,
De ma propre rivale implorons le secours.
Heureuse qu'il vécût, fût-ce pour elle-même!
Il n'importe à quel prix je sauve ce que j'aime.

SCÈNE X.

CONSTANCE, INÈS.

CONSTANCE.

Dom Pèdre est condamné, Madame.

INÈS.

O désespoir!

CONSTANCE.

Vous savez mon amour et vous avez pu voir

Que, malgré ses refus, malgré ma jalousie,
Je ne connois encor d'autre bien que sa vie.
La reine va tâcher de fléchir un époux.
Moi-même je ne puis qu'embrasser ses genoux;
Mais quel foible secours contre un roi si sévère!
Si pour le mieux servir votre amour vous éclaire,
Vous savez quels amis peuvent s'unir pour lui,
Par quelle voie il faut s'en assurer l'appui.
Je suis prête à tenter, pour obtenir qu'il vive,
Tout ce que vous feriez si vous n'étiez captive.
Vos conseils sont des lois que vous m'allez dicter,
Et qu'au prix de mes jours je cours exécuter.

INÈS.

Dans un trouble si grand j'ai peine à vous répondre:
Mes frayeurs, vos bontés, tout sert à me confondre.
Le prince ne vous doit paroître qu'un ingrat;
D'un outrage apparent vous avez vu l'éclat:
Je ne suis à vos yeux qu'une indigne rivale;
Cependant...

CONSTANCE.

Qu'aujourd'hui la vertu nous égale.
Le prince nous est cher, songeons à le sauver,
Et sans autre intérêt que de le conserver.

INÈS.

Ce discours généreux raffermit ma constance:
Il me reste, Madame, encore une espérance.
Vous seule, auprès du roi m'ouvrant un libre accès,
Pouvez de mes desseins préparer le succès:
La reine arrêteroit ce que j'ose entreprendre.
Parlez vous-même au roi; qu'il consente à m'entendre.

J'espère, en le voyant, désarmer son courroux.
Je sauverai le prince, et peut-être pour vous.

CONSTANCE.

Vous me feriez, Madame, une injure cruelle
De penser que ce mot pût redoubler mon zèle.
Mon cœur brûle pour lui d'un feu plus généreux :
L'honneur de le sauver est tout ce que je veux.
Rentrez. Je vais au roi faire parler mes larmes :
Puisse aujourd'hui le ciel vous prêter d'autres armes !
Qu'il redonne le prince à nos vœux empressés;
Il n'importe pour qui : qu'il vive, c'est assez.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

LA REINE, CONSTANCE.

LA REINE.

Qu'avez-vous obtenu ? Vous êtes outragée,
Ma fille, et vous semblez craindre d'être vengée !
Quels sont donc vos desseins, et pour quels intérêts
Prétendez-vous qu'Alphonse écoute encor Inès ?
Pourquoi, loin de sentir une injure cruelle,
Mendier par vos pleurs une injure nouvelle,
Vous exposer à voir deux amans odieux
De vos maux et des miens triompher à nos yeux ?

CONSTANCE.

Ah ! sans me reprocher ma pitié généreuse,
Souffrez que la vertu du moins me rende heureuse.
C'est pour ne point rougir des affronts qu'on m'a faits
Qu'il faut ne m'en venger que par mes seuls bienfaits.
Quand Lisbonne avec vous a reçu votre fille,
Ses peuples bénissoient les dons de la Castille :
Leurs cris remplissoient l'air des plus tendres souhaits :
Ils croyoient avec moi voir arriver la paix.
Quelle paix, juste ciel ! quelle paix sanguinaire !
Je leur apportois donc la céleste colère !
Je venois diviser les cœurs les plus unis,
Et par la main du père assassiner le fils !

Quoi! leurs pleurs désormais accuseroient Constance
De la mort d'un héros, leur unique espérance?
Hélas! ce seul penser redouble mes terreurs.
Puisse l'heureuse Inès prévenir ces horreurs!
Je n'ose me flatter du succès qu'elle espère;
Mais, Madame, à ce prix qu'elle me seroit chère!

LA REINE.

Et moi, dans les chagrins que tous deux m'ont donnés,
Je les hais d'autant plus que vous leur pardonnez.
Je ne puis voir trop tôt expirer mes victimes:
Vous avoir méprisée est le plus grand des crimes.
Eh! comment d'un autre œil verrois-je l'inhumain
Qui vous fait le jouet d'un farouche dédain?
Dom Pèdre a pu lui seul vous faire cet outrage;
C'est un monstre odieux trop digne de ma rage.
Je sens pour vous l'affront que vous ne sentez pas,
Et je voudrois payer sa mort de mon trépas.

CONSTANCE.

Vous voulez donc le mien?

LA REINE.

L'aimeriez-vous encore?

CONSTANCE.

Oui, tout ingrat qu'il est, Madame, je l'adore.
Cachez-moi les transports d'une aveugle fureur;
Ce sont autant de coups dont vous percez mon cœur.

LA REINE.

Il en est plus coupable.... O fille infortunée!
A quels affreux destins êtes-vous condamnée!
Je ne sais ce qu'Inès peut attendre du roi;
Mais enfin son espoir m'a donné trop d'effroi...

S'il faut qu'à ses discours Alphonse s'attendrisse,
S'il pouvoit de l'ingrat révoquer le supplice,
Croyez que du succès qu'Inès ose tenter
Son orgueil n'auroit pas long-temps à se flatter.
Je ne dis rien de plus. La fureur qui m'anime
Vous laisse vos vertus, et se charge du crime.

CONSTANCE.

Ah! par pitié pour moi, sauvez ces malheureux!

LA REINE.

C'est par pitié pour vous que je m'arme contre eux.

CONSTANCE.

Faut-il que votre amour aigrisse mes alarmes?

SCÈNE II.

ALPHONSE, LA REINE, CONSTANCE, GARDES.

ALPHONSE, *à Constance.*

PRINCESSE, je n'ai pu résister à vos larmes.
Je vais entendre Inès: on la conduit ici;
Mais elle espère en vain... Laissez-moi; la voici.

LA REINE.

Songez, en l'écoutant, qu'elle est la plus coupable.

CONSTANCE, *à Alphonse.*

Seigneur, jetez sur elle un regard favorable.

(*La reine et Constance sortent.*)

SCÈNE III.

ALPHONSE, INÈS, GARDES.

INÈS, *à Alphonse.*

C'EST, je n'en doute point, pour la dernière fois
Que j'adresse à mon prince une timide voix.
(*Montrant un des gardes.*)
Mais avant tout, Seigneur, agréez que ce garde,
Que je viens d'informer d'un soin qui me regarde,
Aille, dès ce moment...

ALPHONSE.

Il faut vous l'accorder.
(*Au garde.*)
Faites ce qu'elle veut.

INÈS, *au garde.*

Revenez sans tarder.
(*Le garde sort.*)

SCÈNE IV.

ALPHONSE, INÈS, GARDES.

INÈS.

Vous l'avez condamné, Seigneur, malgré vous-même,
Ce fils que vous aimez, ce héros qui vous aime;
Et ce front, tout couvert du plus affreux ennui,
Marque assez la pitié qui vous parle pour lui.
Vous ne l'écoutez point: l'inflexible justice
De tous vos sentimens obtient le sacrifice.
Vous voulez, aux dépens des destins les plus chers,
D'une vertu si ferme étonner l'univers.

Soyez juste: des rois c'est le devoir suprême,
Mais le crime apparent n'est pas le crime même.
Un ingrat, un rebelle est digne du trépas:
A ces titres, Seigneur, votre fils ne l'est pas.
Si, malgré les traités, il refuse Constance,
Ce n'est point un effet de désobéissance.
En forçant ce palais les armes à la main,
Il n'a point attenté contre son souverain.
Il vous pouvoit d'un mot prouver son innocence;
Mais il croit me devoir ce généreux silence,
Et pour lui dédaignant un facile secours,
Il aime mieux mourir que d'exposer mes jours.
C'est à moi d'éclairer la justice d'Alphonse.
Que sur la vérité votre bouche prononce.
Ces crimes qu'aujourd'hui poursuit votre courroux,
Le devoir les a faits; le prince est mon époux.

ALPHONSE.

Mon fils est votre époux! ciel! que viens-je d'entendre?
Et sur quelle espérance osez-vous me l'apprendre?
Quand vous voyez pour lui l'excès de ma rigueur,
Pensez-vous pour vous-même attendrir mieux mon cœur?

INÈS.

Ah! Seigneur, mon aveu ne cherche point de grâce:
D'un plus heureux succès j'ai flatté mon audace;
Et je ne prétends rien, en vous éclaircissant,
Que livrer la coupable et sauver l'innocent.
Seule j'ai violé cette loi redoutable
Que vous m'avez tantôt jurée inviolable.
J'ai mérité la mort: mais, Seigneur, cette loi
N'engageoit point le prince, et ne lioit que moi.

Je ne m'excuse point par l'amour le plus tendre,
Par le péril pressant dont il falloit défendre
Un fils que vos yeux même ont vu prêt à périr,
Que le don de ma foi pouvoit seul secourir :
A mes propres regards j'en suis moins criminelle ;
Mais aux vôtres, Seigneur, je suis une rebelle,
Sur qui ne peut tomber trop tôt votre courroux,
Trop flattée à ce prix de sauver mon époux.
En me donnant à lui, j'ai conservé sa vie ;
Pour le sauver encore, Inès se sacrifie.
Je me livre sans crainte aux plus sévères lois :
Heureuse d'avoir pu vous le sauver deux fois !

ALPHONSE.

Non, non, quelque pitié qui cherche à me surprendre,
Même de vos vertus je saurai me défendre.
Rebelle, votre crime est tout ce que je vois,
Et je satisferai mes sermens et les lois.

SCÈNE V.

ALPHONSE, INÈS, LES DEUX ENFANS D'INÈS, LA GOUVERNANTE, GARDES.

INÈS, *à Alphonse.*

Eh bien! Seigneur, suivez vos barbares maximes ;
On vous amène encor de nouvelles victimes :
Immolez sans remords, et pour nous punir mieux,
Ces gages d'un hymen si coupable à vos yeux.
Ils ignorent le sang dont le ciel les fit naître ;
Par l'arrêt de leur mort faites-les reconnoître ;
Consommez votre ouvrage, et que les mêmes coups
Rejoignent les enfans, et la femme et l'époux.

ALPHONSE.

Que vois-je! et quels discours! Que d'horreurs j'envisage!

INÈS.

Seigneur, du désespoir pardonnez le langage.
Tous deux à votre trône ont des droits solennels...
(*A ses deux enfans.*)
Embrassez, mes enfans, ces genoux paternels....
(*A Alphonse.*)
D'un œil compatissant regardez l'un et l'autre :
N'y voyez point mon sang, n'y voyez que le vôtre.
Pourriez-vous refuser à leurs pleurs, à leurs cris
La grâce d'un héros, leur père et votre fils?
Puisque la loi trahie exige une victime,
Mon sang est prêt, Seigneur, pour expier mon crime.
Epuisez sur moi seule un sévère courroux,
Mais cachez quelque temps mon sort à mon époux :
Il mourroit de douleur; et je me flatte encore
De mériter de vous ce secret que j'implore.

ALPHONSE, *à un garde.*

Allez chercher mon fils : qu'il sache qu'aujourd'hui
Son père lui fait grâce, et qu'Inès est à lui.
(*Le garde sort.*)

SCÈNE VI.

ALPHONSE, INÈS, LES DEUX ENFANS D'INÈS, LA GOUVERNANTE, GARDES.

INÈS, *à Alphonse.*

Juste ciel! quel bonheur succède à ma misère!
Mon juge, en un instant, est devenu mon père.

Qui

Qui l'eût jamais pensé qu'à vos genoux, Seigneur,
Je mourrois de ma joie, et non de ma douleur?

ALPHONSE.

Ma fille, levez-vous. Ces enfans que j'embrasse
Me font déjà goûter les fruits de votre grâce :
Ils me font trop sentir que le sang a des droits
Plus forts que les sermens, plus puissans que les lois.
Jouissez désormais de toute ma tendresse.
Aimez toujours ce fils que mon amour vous laisse.

INÈS.

Quel trouble! que deviens-je et qu'est-ce que je sens?
Des plus vives douleurs quels accès menaçans!
Mon sang s'est tout à coup enflammé dans mes veines...
(*A la gouvernante.*)
Eloignez mes enfans : ils irritent mes peines.
(*La gouvernante et les enfans d'Inès sortent.*)

SCÈNE VII.

ALPHONSE, INÈS, GARDES.

INÈS.

Je succombe.... J'ai peine à retenir mes cris.
(*A Alphonse.*)
Hélas! Seigneur, voilà ce qu'a craint votre fils.

ALPHONSE, *à part.*

Ah! je vois trop d'où part cet affreux sacrifice,
Et la perfide main qu'il faut que j'en punisse.
Malheureux! où fuirai-je? et de tant d'attentats....

SCÈNE VIII.

ALPHONSE, D. PÈDRE, D. FERNAND, INÈS, GARDES.

D. PÈDRE, *sans voir Inès.*

Seigneur, à mes transports ne vous dérobez pas.

ALPHONSE.

Laissez-moi....

D. PÈDRE.

.. Permettez qu'à vos pieds je déploie
Et ma reconnoissance et l'excès de ma joie.
Vous me rendez Inès!

ALPHONSE.

Prince trop malheureux!
Je te la rends en vain, nous la perdons tous deux:
Tu la vois expirante.

D. PÈDRE, *tombant entre les bras de Fernand.*

Ah! tout mon sang se glace.

INÈS, *à D. Pèdre.*

J'éprouve en même temps mon supplice et ma grâce,
Cher Prince : je ne puis me plaindre de mon sort,
Puisqu'un moment du moins dans les bras de la mort
Je me vois votre épouse, avec l'aveu d'un père,
Et que ma mort lui coûte une douleur sincère.

D. PÈDRE.

Votre mort!... Que deviens-je?... A ces tristes accens,
Quel affreux désespoir a ranimé mes sens!
Inès, ma chère Inès pour jamais m'est ravie!
(*Il veut se frapper.*)
Ce fer m'est donc rendu pour m'arracher la vie?

ALPHONSE.

Ah! mon fils, arrêtez.

D. PÈDRE.

Pourquoi me secourir?
Soyez encor mon père, en me laissant mourir....

(*A Inès, en se jetant à ses pieds.*)

Que j'expire à vos pieds; et qu'unis l'un à l'autre,
Mon ame se confonde encore avec la vôtre.

INÈS.

Non, cher Prince, vivez: plus fort que vos malheurs,
D'un père qui vous plaint soulagez les douleurs.
Souffrez encor, souffrez qu'une épouse expirante
Vous demande le prix des vertus de l'infante.
Par ses soins généreux songez que vous vivez....
Puisse-t-elle jouir des jours qu'elle a sauvés!...
Plus heureuse que moi.... Consolez votre père;
Mais n'oubliez jamais combien je vous fus chère;
Aimez nos chers enfans; qu'ils soient dignes... Je meurs:
Qu'on m'emporte.

ALPHONSE.

Comment survivre à nos malheurs?

FIN D'INÈS DE CASTRO.

GUSTAVE-WASA,

TRAGÉDIE,

PAR PIRON,

Représentée, pour la première fois, le 6 février 1732.

NOTICE
SUR PIRON.

Alexis Piron naquit à Dijon le 9 juillet 1689. Après qu'il eut terminé ses humanités au collége des jésuites de cette ville, ses parens lui laissèrent le choix d'un état. Ils auroient désiré cependant qu'il suivît la carrière de l'église; mais ne s'y sentant aucune vocation, Piron se livra à la médecine, qu'il quitta néanmoins bientôt après pour le barreau. Il n'avoit point encore achevé ses études de droit, lorsque la mort de son père et la ruine de sa petite fortune lui ôtèrent les moyens d'en continuer le cours. Privé de toutes ressources, et déjà tourmenté du démon des vers, il alla à Paris pour y chercher fortune, et dans l'espoir de se faire un nom. La nécessité de se mettre à l'abri des premiers besoins le fit entrer chez le chevalier de Belle-Isle, ou la beauté de son écriture lui procura l'emploi de copier des manuscrits. Pendant plusieurs mois Piron sacrifia tout son temps à cette ennuyeuse occupation; mais la modicité du prix de ses travaux, dont il ne pouvoit même se faire payer qu'avec beaucoup de peine, le détermina à tenter un autre moyen de

gagner sa vie. Il travailla pour le théâtre de la Foire, et y obtint de grands succès. Il composa tantôt seul, tantôt avec le Sage et d'Orneval, un grand nombre d'opéras comiques et de parodies, dans lesquels il donnoit un libre essor à la gaîté de son esprit.

Ces sortes d'ouvrages n'étoient que de foibles titres à la gloire que Piron désiroit acquérir. Il entreprit de travailler pour le théâtre français. Sa comédie des *Fils ingrats*, en cinq actes, en vers, jouée le 11 octobre 1728, fut le premier ouvrage qu'il y fit représenter. Elle eut un grand succès. Son titre étoit d'abord l'*Ecole des pères*, mais les comédiens engagèrent Piron à le changer, à cause de la chute de plusieurs pièces données dans le temps sous celui d'*Ecole*.

Callisthène, tragédie, que Piron donna le 18 février 1730, n'eut qu'un médiocre succès. Le sujet de cette pièce parut froid, et l'action trop foible; l'auteur sentit lui-même ses défauts, et l'on peut remarquer qu'il a cherché à les éviter dans sa tragédie de *Gustave-Wasa*, jouée trois ans après, et qui eut vingt représentations de suite.

Le 30 août 1734, Piron donna deux pièces: l'*Amant mystérieux*, comédie en trois actes, en vers, et les *Courses de Tempé*, pastorale. Cette dernière réussit complètement; mais l'autre tomba et ne fut jouée qu'une fois. Piron disoit à cette occasion : « Le public m'a baisé sur une « joue, et m'a donné un soufflet sur l'autre ».

La *Métromanie*, qui fut donnée quatre ans après, avoit d'abord été refusée par les comédiens. Ce chef-d'œuvre de l'auteur, qui est aussi une des meilleures comédies publiées depuis Molière, eut le succès qu'il méritoit.

La dernière pièce de Piron fut sa tragédie de *Fernand Cortès*; il la fit représenter le 8 janvier 1744, mais sans aucun succès. Peut-être, au moyen de quelques changemens, se seroit-elle soutenue; mais Piron refusa d'y retoucher. Lorsque les comédiens, pour l'y déterminer, lui citèrent l'exemple de Voltaire : « Parbleu, Messieurs, » leur répondit-il, je le crois bien; il travaille en » marqueterie, et moi je jette en bronze ».

Piron composa encore un grand nombre de poésies fugitives, dans lesquelles on remarque un esprit original et beaucoup de gaîté. Une ode licencieuse qu'il fit à vingt ans, l'empêcha d'être reçu à l'académie française. Elu d'une voix unanime par les membres de cette illustre compagnie, il alloit recueillir à soixante ans l'honorable prix de ses travaux; mais l'abbé Boyer, évêque de Mirepoix, parla de cette production au roi, et « quarante années de repentir, des mœurs irré» préhensibles, des ouvrages approuvés et décens » ne purent faire excuser une erreur de jeunesse». Le roi ordonna de faire un autre choix; cependant, pour dédommager l'auteur de *Gustave, et* de la *Métromanie*, Sa Majesté lui accorda une pension de mille livres.

Piron mourut à Paris, le 20 janvier 1773.

PERSONNAGES.

GUSTAVE, prince du sang des rois de Suède.
CHRISTIERNE, roi de Danemarck et de Norwège, usurpateur de la couronne de Suède.
FRÉDÉRIC, prince de Danemarck.
ADÉLAÏDE, princesse de Suède.
LÉONOR, mère de Gustave.
CASIMIR, Seigneur suédois.
RODOLPHE, confident de Christierne.
SOPHIE, confidente d'Adélaïde et de Léonor.
OTHON, capitaine des gardes de Christierne.
GARDES de Christierne.

La scène est à Stockholm, dans l'ancien palais des rois de Suède.

GUSTAVE-WASA,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

Rodolphe, quel rapport viens-tu faire à ton roi?
De Christierne absent révère-t-on la loi?
Et, tandis que Stockholm exige ma présence,
Le Danemarck en paix souffre-t-il la régence?
La reine...

RODOLPHE, *l'interrompant.*

Elle n'est plus, Seigneur; et cette mort
Peut-être enlève un sceptre au monarque du nord.
Du sénat mécontent l'autorité jalouse
Ne ployoit qu'à regret sous votre auguste épouse;
A peine a-t-il en main le timon de l'État,
Que le peuple, sous lui, respire l'attentat,
Traite d'invasion, de puissance usurpée,
Ce qu'ici vous tenez de Rome et de l'épée;

Et, s'érigeant en juge entre Stockholm et vous,
Prétend borner vos droits, ou vous les ravir tous.

CHRISTIERNE.

Gustave est mort : sa chute et décide et prononce;
C'est une autre nouvelle, ami, que je t'annonce :
Nouvelle dont le bruit, effrayant les mutins,
Dissipera bientôt l'orage que tu crains.
Jusqu'ici, dans le cours d'une guerre inconstante,
Du malheureux Sténon la dépouille flottante
Divisa la Suède, et retint suspendu,
Entre Gustave et moi, l'hommage qui m'est dû.
Fatigué des complots de ce rival habile,
Je mis sa tête à prix : il n'a plus eu d'asile;
Chacun se disputoit l'honneur de l'immoler,
Et son heureux vainqueur demande à me parler.
Je crains peu les effets, ayant détruit la cause;
Et le chef abattu, le reste est peu de chose.
Laissons donc, pour un temps, ces soins ambitieux,
Et que je m'ouvre ici tout entier à tes yeux.
Tu m'annonce le sort d'une épouse importune,
Dont l'époux dès long-temps médisoit l'infortune;
Oui, la mort, la frappant de ses traits imprévus,
Rompt des nœuds que bientôt le divorce eût rompus.

RODOLPHE.

Quelles raisons, Seigneur, l'avoient donc condamnée?

CHRISTIERNE.

Le projet résolu d'un nouvel hyménée;
Les transports d'un amour vainement combattu,
Et d'autant plus ardent que toujours il s'est tu.

RODOLPHE.

Tout le monde, en effet, Seigneur, en est encore
A connoître l'objet que votre flamme honore.

CHRISTIERNE.

Que ta surprise augmente en apprenant son nom.
Adélaïde.....

RODOLPHE, *l'interrompant.*

Elle?

CHRISTIERNE.

Oui; la fille de Sténon,
Héritière du trône, attachée à Gustave,
Promise à Frédéric, détenue en esclave,
Reste unique et plaintif d'un sang que j'ai versé:
Voilà d'où part, ami, le trait qui m'a percé.

RODOLPHE.

Si sa possession, Seigneur, vous est si chère,
Pourquoi permettre donc que Frédéric espère?

CHRISTIERNE.

Hélas! souvent ainsi, nous-même, contre nous,
Du sort qui nous poursuit nous préparons les coups.
Juste punition de la façon barbare
Dont ma rage accueillit une beauté si rare!
Ecoute; et plains un cœur qui n'a pu s'attendrir
Qu'après avoir tout fait pour n'oser plus s'offrir.
Par un dernier assaut, cette ville emportée
Couvroit de ses débris la mer ensanglantée:
La vengeance y faisoit éclater sa fureur;
Et le droit de la guerre y répandoit l'horreur.
Ce palais renfermant de nombreuses cohortes,
Nous y courons; la hache en fait tomber les portes.

J'entre, On fuit devant nous. Le sang coule; et nos cris
Font voler la terreur sous ces vastes lambris.
Mourante, entre les bras d'une femme éperdue,
Adélaïde alors fut offerte à ma vue.
Sa pâleur, à mon œil de colère enflammé,
Déroba mille appas qui m'auroient désarmé.
D'un mortel ennemi je ne vis que la fille,
Que le reste d'un sang funeste à ma famille:
Les armes de son père ont fait périr mon fils,
Et cette image alors fut tout ce que je vis.
De peur de trahir même un courroux légitime,
Je détournai les yeux de dessus la victime;
Et ce courroux ainsi, libre dans son essor,
L'envoya dans la tour, où je la tiens encor.
A n'en sortir jamais elle étoit condamnée:
Mais on adore ici le sang dont elle est née.
Il étoit important de tout pacifier,
Et ce fut à ma haine à se sacrifier,
A souffrir que l'hymen unît à sa personne
L'héritier présomptif de ma triple couronne.
Frédéric, avoué de l'Etat et de moi,
Eut donc ordre d'aller lui présenter sa foi.
Il y fut. Le penchant suivit l'obéissance;
Mais, quoiqu'il eût pour lui rang, mérite et naissance,
Qu'au plus dur esclavage, en s'offrant, il mît fin,
Deux ans de soins n'ont pu faire accepter sa main.
Cent fois, las du mépris dont on payoit ses peines,
D'un mot j'aurois tranché ces difficultés vaines,
Si le prince alarmé, rejetant ce secours,
N'eût heureusement su m'en empêcher toujours.

Enfin je m'accusai de trop de complaisance;
Et croyant qu'à mon ordre il manquoit ma présence,
Je vis Adélaïde. Ah! Rodolphe, peins-toi
Tout ce qu'a la beauté de séduisant en soi,
Tout ce qu'ont d'engageant la jeunesse et des grâces
Où la tendre langueur fait remarquer ses traces!
Jamais de deux beaux yeux le charme en un moment
N'a, sans vouloir agir, agi si puissamment,
Ni jamais, dans un cœur, l'amour ne prit naissance
Avec tant d'ascendant et si peu d'espérance.
De quoi pouvois-je alors en effet me flatter?
Les suites d'un divorce étoient à redouter.
Qu'eus-je opéré d'ailleurs sur cette ame inflexible,
Que de loin dominoit un rival invincible?
Je n'osai donc parler: mon feu se renferma;
Mais, sous ce feu couvert, le dépit s'alluma.
Du fugitif aimé craignant l'audace active,
Je resserrois toujours les fers de ma captive;
Enfin, pour n'avoir plus à la persécuter,
Je publiai l'arrêt qu'on vient d'exécuter.
Frédéric ici donc est le seul qui me gêne.
Qu'il aille à Copenhague y remplacer la reine:
Qu'il parte, et que l'honneur d'un si brillant emploi
Serve d'heureux prétexte à l'éloigner de moi.

RODOLPHE.

Frédéric est encor vertueux et fidele,
Mais il est adoré dans le parti rebelle,
Et des écrits publics font revivre des droits
Que l'on prétend qu'il a de nous donner des lois.
Erreur pernicieuse, ou damnable artifice
Qui travestit le crime en acte de justice,

Du maître et des sujets rompt le sacré lien,
Et fait d'un parricide un zélé citoyen!
N'exposez pas le prince au danger trop visible
D'oublier ses devoirs en trouvant tout possible,
Et surtout au moment qu'environné d'amis,
Son amour offensé se croiroit tout permis.
Laissez-le, s'occupant de sa folle tendresse,
Vainement soupirer aux pieds de la princesse.
Cependant, sous le joug ramenant le Danois,
Et bientôt pour un sceptre en pouvant offrir trois,
Satisfaites ce feu dont vous daignez vous plaindre:
Déclarez-vous en roi qui n'a plus rien à craindre;
Et vous verrez alors qu'un amant couronné
Devient, dès qu'il lui plaît, un époux fortuné.

CHRISTIERNE.

Des soucis dévorans où mon cœur se consume,
Je sens que ta présence adoucit l'amertume.
Sur tes conseils, ami, je réglerai mes pas.
Veille, écoute et vois tout; ne te ralentis pas.
Perce de cette cour l'obscurité perfide.
Sous ta garde, aujourd'hui, je mets Adélaïde.
Fais-la de sa prison passer en ce palais;
Mais auprès d'elle encor n'accorde aucun accès.
Du sort de son amant gardons-nous de l'instruire.
Chargeons-en le rival à qui nous voulons nuire.
Va; tâche seulement, lui peignant ma grandeur,
Tâche à la disposer à l'offre de mon cœur.

(Rodolphe sort.

SCÈNE II.

CHRISTIERNE.

Des faveurs que le ciel m'annonce ou me prépare,
Un si fidèle ami, sans doute, est la plus rare.
De mes exploits en vain je veux goûter le fruit:
La fortune me cherche, et le bonheur me fuit.
Sous le superbe dais des trônes que l'on vante,
Siégent les noirs soupçons et l'aveugle épouvante.
Un sommeil inquiet en suspend les travaux,
Et le trouble m'y suit jusqu'au sein du repos.
Quoi! pour objets de crainte ou de guerre éternelles
Des voisins ennemis, ou des sujets rebelles?
J'ai dompté les premiers; et les autres, cent fois
D'un sentiment sévère ont ressenti le poids.
Déjà, si je n'accours, l'hydre est prête à renaître...
Esclaves révoltés, tremblez sous votre maître;
Redoutez un courroux trop souvent rallumé:
Traîtres, je serai craint si je ne suis aimé.

SCÈNE III.

CHRISTIERNE, FRÉDÉRIC, CASIMIR.

CHRISTIERNE, *à Frédéric.*

Frédéric, savez-vous le destin de la reine?

FRÉDÉRIC.

Seigneur, on me l'apprend, et le devoir m'amène...

CHRISTIERNE.

Vous a-t-on dit aussi, qu'infidèle à son roi,
Mon peuple ose, pour vous, s'élever contre moi?

FRÉDÉRIC.

Ah! je le désavoue, et je n'ambitionne...

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

Prince, on ne s'ouvre guère à ceux que l'on soupçonne.
Qui m'eût été suspect sur un tel intérêt,
Pour toute confidence eût reçu son arrêt.
Je vous connois si bien que mon ordre suprême
Du soin de nous venger vous eût chargé vous-même,
Si je n'avois pas craint pour vous l'état fâcheux
D'un amant qu'on arrache à l'objet de ses vœux.

FRÉDÉRIC.

A de pareils égards je dois être sensible...
Mais cet objet aimé, Seigneur, est inflexible.
Il le sera toujours, et quelque éloignement
Seroit pour moi plutôt un secours qu'un tourment.

CHRISTIERNE.

Le désespoir vous trompe, et n'est qu'une foiblesse,
Que de juste raisons défendent qu'on vous laisse;
Et je veux...

FRÉDÉRIC, *l'interrompant.*

Vous voulez croître ce désespoir,
Seigneur, en vous armant de tout votre pouvoir?
Ah! laissez-moi me vaincre, et soyez moins rigide:
Ne persécutons plus la triste Adélaïde.
Croyant par mon amour adoucir ses malheurs,
Mes assiduités secondoient vos rigueurs;
Mais puisque sa constance, et vous et moi nous brave,
Puisque le nœud fatal qui l'attache à Gustave
Est serré par le temps, loin d'en être affoibli,
Je ne veux je n'ai plus que la mort ou l'oubli.

CHRISTIERNE.

Espérez mieux d'un bruit que la cruelle ignore.

FRÉDÉRIC.

Et quel bruit ?

CHRISTIERNE.

Ce n'est plus qu'une ombre qu'elle adore.

FRÉDÉRIC.

Qu'une ombre?... Quoi ! Gustave?...

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

Est tombé sous les coups
D'une secrète main; vendue à mon courroux.
Voilà pour son amante une triste nouvelle;
Mais c'est une raison pour tout obtenir d'elle.
L'intérêt de vos feux demandoit ce trépas.
Informez-l'en vous-même, et ne m'accusez pas.
D'un glorieux hymen lui relevant les charmes,
Achevez d'épuiser et d'essuyer ses larmes.
Du reste, vantez-lui vos soins officieux :
Je leur accorde enfin son retour en ces lieux.
Elle y peut revenir... Mais plus de résistance.
Sachez faire cesser sa désobéissance,
Lui faire respecter mes ordres absolus,
Ou le maître offensé ne vous consulte plus.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC, CASIMIR.

CASIMIR.

Mon ame dès long-temps, Seigneur, vous est connue :
Souffrez qu'en liberté je pleure, à votre vue,

Les malheurs de Gustave et ceux de mon pays.

FRÉDÉRIC.

Les intérêts du mien ne sont pas moins trahis.
Répandons, Casimir, l'un et l'autre des larmes;
Toi sur ton prince, et moi sur la honte des armes
Dont nous venons d'abattre un ennemi si grand.
Christierne triomphe en nous déshonorant.
L'inhumain! et je suis son sujet... Lui mon maître!
Ah! laissant là les droits du sang qui m'a fait naître,
C'est un cri qui du ciel doit être autorisé:
Tout sceptre que l'on souille est un sceptre brisé.

CASIMIR.

L'infortune publique et ce noble langage
Montrent bien que le trône étoit votre partage.
Hélas! que plus d'ardeur en vous pour ce haut rang
Nous eût bien épargné des regrets et du sang!
Faut-il que la vertu modeste et magnanime
Néglige ainsi ses droits pour en armer le crime!

FRÉDÉRIC.

Donne à mon indolence, ami, des noms moins beaux:
Je n'eus d'autres vertus que l'amour du repos.
Je ne méprisai point les droits de ma naissance,
J'évitai le fardeau de la toute-puissance.
Je cédai, sans effort, des honneurs dangereux,
Et le pénible soin de rendre un peuple heureux.
D'un noble dévoûment je ne fus pas capable.
Des forfaits du tyran ma mollesse est coupable,
Et, pour mieux me charger de tous ceux qu'il commet,
Le cruel m'associe au comble qu'il y met.
Par un assassinat, qui tient lieu de victoire,
C'est peu que de son peuple il ait terni la gloire;

C'est peu de publier qu'à cette cruauté
De mes feux malheureux l'intérêt l'a porté:
Pour achever ma honte, et consommer son crime,
Il veut que ce soit moi qui frappe la victime;
Que de moi la princesse apprenne son malheur;
Qu'en lui tendant la main je lui perce le cœur!...
Evitons-là; fuyons. Prévenons ma foiblesse.
Son amour inquiet m'interroge sans cesse,
Et sans cesse, à regret, le mien se voit réduit
A ne lui pas ôter l'espoir qui la séduit.
Lui laisserai-je encor cet espoir inutile?
Et, quand je le voudrois, serois-je assez tranquille?
Un seul mot, un regard, un soupir... Je la voi!
Retiens, cher Casimir, tes pleurs, ou laisse moi.
(*Casimir sort.*)

SCÈNE V.

FRÉDÉRIC, ADÉLAÏDE, LÉONOR.

ADÉLAÏDE, *à part.*

Séjour où commandoit l'auteur de ma naissance,
Lieux témoins du bonheur de ma paisible enfance,
Palais de mes aïeux, où leur sang est proscrit,
Hélas! que votre aspect me frappe et m'attendrit!

FRÉDÉRIC, *à part.*

Pourquoi ne pas avoir évité sa présence?
Mon trouble, à chaque instant, peut trahir mon silence.

ADÉLAÏDE.

Un bonheur apparent cause un nouvel effroi,
Seigneur, à qui subit les cruautés du roi.
A la clarté du jour il veut bien que je vive;
Avec quelle douceur il parle à sa captive.

Ce changement qui tient en suspens mes esprits,
De ma soumission devroit être le prix.
Vous l'êtes-vous promise? Auriez-vous laissé croire
Que je songe à trahir et Gustave et ma gloire?

FRÉDÉRIC.

Non, Madame; vous-même, avez-vous un moment
Accusé mon amour d'un tel égarement?
Non, sincère et soumis, j'ai sur votre constance,
Ainsi que mes discours, réglé mon espérance:
Frédéric qui vous aime, et que vous avez craint,
N'aspire qu'à l'exil, et ne veut qu'être plaint.

ADÉLAÏDE.

Etre plaint! Ah! Seigneur, le destin qui m'outrage
Ne permet qu'à moi seule un si triste langage.
Vous aimez, dites-vous; voilà tous vos malheurs.
Mais n'est-ce que l'amour qui fait couler vos pleurs?

FRÉDÉRIC.

Madame, l'on ressent, quand l'amour est extrême,
Avec ses propres maux ceux de l'objet qu'on aime.
Souffrant donc à la fois ma peine et vos ennuis,
Nul ici n'est à plaindre autant que je le suis.

ADÉLAÏDE.

Vous avez, je le sais, partagé mes alarmes;
La prison d'où je sors, vous a coûté des larmes;
Et votre appui, sans doute, en éclaircit l'horreur.
J'ai pu craindre un moment qu'à mon persécuteur
De la même pitié l'adresse téméraire
Ne m'eût peinte incertaine et prête à lui complaire.
Grâce au ciel, elle a sû plus noblement agir,
Et je puis en goûter les effets sans rougir.

Soyez sûr à jamais de ma reconnoissance...
Que le don de mon cœur n'est-il en ma puissance!
Mais vous savez, Seigneur, si j'en puis disposer:
Ce n'est plus un tribut qu'on me doive imposer.
Lassez-vous d'un récit qui toujours vous afflige,
Et que de moi pourtant sans cesse l'on exige.
Je dois être à Gustave : il en a pour garant
La volonté d'un père, et d'un père expirant.
« Ma fille, me dit-il, comptons sur sa vaillance.
» Il sera mon vengeur; soyez ma récompense...»
Cet ordre, mes sermens, mon amour, sa valeur,
Voilà ses droits. J'en compte encore un: son malheur.
La fuite où le condamne un pouvoir tyrannique...
Exil où mon image est sa ressource unique,
Cela seul en mon cœur a droit de le graver,
Et le vôtre est trop grand pour ne pas m'approuver.
Si la fortune aussi, pour nous moins inhumaine,
Si la victoire, un jour, en ces lieux le ramène,
De ce héros, instruit de vos bontés pour moi,
L'estime et l'amitié paieront ce que je doi.
J'espère tout encor, Seigneur, puisqu'il respire,
Et c'est vous, tous les jours, qui me le daignez dire.
Il m'aime; il saura vaincre : il brisera mes fers.
Les tyrans sont-ils seuls à l'abri des revers?
Les nôtres finiront.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Malheureuse princesse!

ADÉLAÏDE.

Vous vous troublez! quelle est la douleur qui vous presse?

FRÉDÉRIC.

Vous connoissez le roi, Madame, et vous savez...

ADÉLAÏDE, *l'interrompant.*

Je sais que le barbare ose tout. Achevez...

FRÉDÉRIC.

Hélas!

LÉONOR.

Va-t-il sur nous foudre un nouvel orage?

FRÉDÉRIC.

Léonor, soutenez aujourd'hui son courage!
Adieu.

LÉONOR.

Qu'annonce enfin ce douloureux transport?

ADÉLAÏDE, *à Frédéric.*

Ah! mon cœur a frémi, Seigneur! Gustave est mort!
(*Frédéric sort.*)

SCÈNE VI.

ADÉLAÏDE, LÉONOR.

ADÉLAÏDE.

A CE comble de maux vous m'aviez réservée,
Madame; et par vos soins je m'y vois arrivée.
Non, ce cœur déchiré ne vous pardonne pas:
Pourquoi, mille fois prête à mourir dans vos bras,
Le jour où dans les fers par vous je fus suivie,
Pourquoi m'avoir rendue aux horreurs de la vie?
Mes yeux, mes tristes yeux, qu'à regret je rouvris,
N'auroient pas maintenant à pleurer votre fils.

LÉONOR.

Montrons, montrons, Madame, une ame plus virile:
Est-ce à vous à pleurer quand sa mère est tranquille?

ADÉLAÏDE.

ADÉLAÏDE.

Calme dénaturé, qui ne sert en ce jour
Qu'à prouver que le sang est moins fort que l'amour!

LÉONOR.

Il prouve qu'à mon âge un peu d'expérience
Condamne entre ennemis, l'excès de confiance.
Un fils m'est aussi cher que vous l'est un amant,
Et je ne voudrois pas lui survivre un moment.
Mais n'est-ce pas, Madame, être aussi trop crédule?
De nous tromper ici se fait-on un scrupule?
On veut vous dégager de vos premiers sermens.

ADÉLAÏDE.

Ah! le prince eut toujours de nobles sentimens:
Frédéric est sincère.

LÉONOR.

Oui, mais, Madame, il aime.
Christierne, d'ailleurs, peut l'abuser lui-même.
Celui-ci, sur un bruit qui flatte sa fureur,
Tout le premier, peut-être, est aussi dans l'erreur.
Se plaisant au récit d'événemens semblables,
Le peuple a, de tout temps, donné cours à des fables.
Gustave, sans chercher d'exemples au-dehors,
Sur ce mauvais garant, me compte au rang des morts.
Dans le sanglant désastre où je perdis son père,
L'opinion publique enveloppant sa mère,
Sans doute, quand le bruit en parvint jusqu'à lui,
Je lui coûtai les pleurs qu'il vous coûte aujourd'hui.
Comme moi, sous un nom qui le fait méconnoître,
Peut-être il vit... Que dis-je? il triomphe peut-être.
Pour un heureux augure acceptons mon espoir.
C'est un cœur maternel qui tarde à s'émouvoir.

Enfin, Madame, enfin, si le vouloir céleste
Par un songe aux mortels souvent se manifeste,
Le bras, le bras vengeur est levé sur ces lieux.
Deux fois le ciel, deux fois cette nuit à mes yeux,
Ce ciel, au châtiment trop lent à se résoudre,
A présenté Gustave ayant en main la foudre.
De la pourpre royale il étoit revêtu,
Tandis que sous ses pieds Christierne abattu,
Cachant dans la poussière un front sans diadème,
Restoit dans cet opprobre en horreur aux siens même.
Est-ce nous annoncer mon fils privé du jour?

ADÉLAÏDE.

Eh bien! donc, de Sophie attendons le retour.
Sophie, à ses parens pour un moment rendue,
Saura d'eux la nouvelle et qui l'a répandue.
Vous aurez, jusque-là, suspendu mes tourmens.
Puisse l'effet répondre à vos pressentimens!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

CASIMIR.

Héros de la patrie, ombre auguste et plaintive,
Prince à qui les destins veulent que je survive,
Si je leur obéis, si ma douleur se tait,
C'est dans l'espoir vengeur dont mon cœur se repaît.
Ici, bientôt, ici ton bourreau mercenaire
Doit venir de ton sang demander le salaire....
(Portant la main sur son épée.)
Ce fer le lui réserve. Il mourra, fût-ce aux yeux
Du monarque abreuvé d'un sang si précieux!
Lui-même eût satisfait le premier à tes mânes;
Mais le juge des rois, le ciel, aux mains profanes
Dans leur sang, tel qu'il soit, défend de se tremper,
Et le tonnerre seul a droit de les frapper.
Souffre donc....

SCÈNE II.

FRÉDÉRIC, CASIMIR.

CASIMIR.

Ah! Seigneur, où courez-vous? d'où naissent
Les transports et le trouble où tous vos sens paroissent?
Fuyez-vous un séjour où l'aveugle fureur....

FRÉDÉRIC.

Ah! je me fuis moi-même, et je me fais horreur.
Casimir, c'en est fait! j'ai part au parricide!
J'ai du sort de Gustave instruit Adélaïde.
Je n'ai pu surmonter la pitié qu'inspiroit
Une espérance vaine où son cœur s'égaroit,
Mes pleurs l'ont détrompée, et j'en porte la peine.
Son malheur contre moi va redoubler sa haine.
Annoncer ce malheur, l'avoir moi-même osé,
C'est m'être mis au rang de ceux qui l'ont causé.
Ma douleur à ses yeux peut-elle être sincère?
Elle craint mon amour: elle croit que j'espère,
Qu'un triomphe secret renferme dans mon sein
Les lâches sentimens d'un rival inhumain.
Je ne la blâme pas; d'ennemis entourée,
Sur quelle foi veut-on qu'elle soit rassurée?
Il n'est pour elle ici qu'injure ou faux respect,
Rien qui ne lui doive être odieux ou suspect.
Je ne m'en prends qu'aux soins du tyran qui l'accable.
Plus il veut mon bonheur, plus il me rend coupable:
A sa honte, à la mienne il veut être obéi;
Et s'il me servoit moins, je serois moins haï.

CASIMIR.

Courez donc l'arracher d'auprès de la princesse,
Que sans doute pour vous en ce moment il presse.

FRÉDÉRIC.

Et c'est là le sujet de mon emportement!
Je courois la rejoindre à son appartement,
Epancher à ses pieds et mon cœur et mes larmes,
Jurer de ne jamais attenter à ses charmes;

Et là-dessus, du moins, la laisser sans effroi.
Christierne venoit de s'y rendre avant moi :
Et quand je veux l'y suivre on m'en défend l'entrée :
De douleur, de dépit je me sens l'ame outrée :
C'est trop mettre à l'épreuve un prince au désespoir,
Qui hors de l'équité méconnoît tout pouvoir,
Qui peut briser un joug qu'il s'imposa lui-même.
Je ne réponds de rien, blessé dans ce que j'aime :
Tant de méchancetés, d'injustices, de sang
Ne rappellent que trop Frédéric à son rang.

CASIMIR.

Remontez-y, Seigneur, abattez qui vous brave :
Attaquez-le en un temps où le sang de Gustave,
Où le sang indigné de tant d'autres proscrits
Aux lieux d'où part la foudre a fait monter ses cris.
Vos armes, dans le cours d'une si juste guerre,
Auront l'appui du ciel et les vœux de la terre....
Que dis-je? le tyran n'est-il pas déposé?
Le peuple et le sénat pour vous ont tout osé :
La clameur vous couronne, et la flotte informée
Déjà du même zèle est sans doute animée.
Eclatez : la victoire est sûre, et n'est pas loin ;
Mais n'en attendez plus Casimir pour témoin.
Je le fus trop long-temps des maux de ma patrie.
Je vais de Christierne affronter la furie.
Meure le scélérat dont le bras l'a servi,
Et que le jour après, s'il veut, me soit ravi :
Trop content si je suis la dernière victime
D'un pouvoir si funeste et si peu légitime!

FRÉDÉRIC.

Adieu.... Le meurtrier s'avance vers ces lieux,
Et j'évite un aspect qui me blesse les yeux.

(Il sort.)

SCÈNE III.

GUSTAVE, CASIMIR.

CASIMIR, *à part.*

DEVROIS-JE d'un défi favoriser le traître?...

(A Gustave, en mettant l'épée à la main.)

Monstre souillé du sang de mon auguste maître,
Evite, si tu peux, le péril que tu cours :
Je ne t'imite point, lâche! défends tes jours.

GUSTAVE.

Arrête, ouvre les yeux, Casimir; envisage
L'ennemi qui t'aborde, et que ton zèle outrage.
Cet accueil pour Gustave est un accueil bien doux!

CASIMIR, *se jetant à ses genoux.*

Que vois-je? quel prodige!... Ah! Seigneur, est-ce vous;
Vous de qui la Suède a pleuré la disgrâce?

GUSTAVE, *le relevant.*

Parlons bas. Lève-toi, Casimir, et m'embrasse.
Je saurai dignement récompenser ta foi.

CASIMIR.

Moi-même, dans vos bras, à peine je m'en croi!...
Ma surprise est égale à ma frayeur extrême.
Vous vivant! vous ici! vous dans le palais même
D'un barbare qui va partout, l'or à la main,
Mendier contre vous le fer d'un assassin!

GUSTAVE.

Je connois Christierne; et sais où je m'expose;
Sois tranquille : j'espère encor plus que je n'ose.
En vain la barbarie habite ce séjour,
Cher ami, si pour moi j'y retrouve l'amour.
Plus avant que jamais rentre en ma confidence...
Mais se peut-on parler ici sans imprudence?

CASIMIR.

Cet endroit du palais est le plus assuré.
De tous ses courtisans Christierne entouré
Ne revient pas si tôt d'avec Adélaïde.

GUSTAVE.

Avant tout autre soin, rassure un feu timide,
Qui de dix ans d'absence a lieu d'être alarmé.
Le fidèle Gustave est-il encore aimé?

CASIMIR.

Ose-t-il soupçonner la foi de la princesse?

GUSTAVE.

Sur le bruit de ma mort, libre de sa promesse,
N'eût-elle pas laissé disposer de sa main?

CASIMIR.

Tel qui s'en flatte ici, s'en flatte bien en vain.

GUSTAVE.

Tu crois que sa constance eût honoré ma cendre?

CASIMIR.

Dans la tombe avec vous elle est prête à descendre.

GUSTAVE.

Je ne connois donc plus ni crainte ni danger,
Ami, Stockholm est libre, et je vais vous venger.

CASIMIR.

Eh! quelle trame heureuse a donc été tissue?
J'ignore l'entreprise au moment de l'issue.
De vos secrets, Seigneur, j'étois moi seul exclus,
Et de votre amitié vous ne m'honoriez plus?

GUSTAVE.

En entrant, tu l'as vu, sur un bruit qui t'offense,
J'évitois, je l'avoue, et craignois ta présence.
Christierne, dit-on, est devenu ton roi,
T'appelle à ses conseils et ne s'ouvre qu'à toi.

CASIMIR.

A tous beaux sentimens une ame inaccessible,
D'aucune confiance est-elle susceptible?
Non, Seigneur, non; le traître, au crime abandonné,
Se croit de ses pareils toujours environné;
Et s'il me distingua, ce ne fut qu'un caprice
Qui fut une faveur pour moi, moins qu'un supplice.
J'en soutenois l'affront; mais le motif est beau:
Vos amis sans cela seroient tous au tombeau.
Je flattois, sans rougir, une injuste puissance,
Qui souvent à ma voix épargna l'innocence;
Et vous devez, Seigneur, à ce zèle, à ma foi
Ceux que vous avez crus plus fidèles que moi.

GUSTAVE.

Pardonne, et désormais n'ayons l'ame occupée
Que du plaisir de voir mon erreur dissipée.
Je te retrouve stable et ferme en ton devoir;
Tu me revois vivant et plein d'un bel espoir.
Dans le piége mortel je tiens enfin ma proie.
Conçois-tu, Casimir, mon audace et ma joie?

Pour te les peindre, songe aux horreurs du passé,
A tant d'excès commis, à tant de sang versé.
Rappelons-nous ici ma première infortune,
Image à des vengeurs plus douce qu'importune.
A la cour du tyran, Gustave, ambassadeur,
Et d'un sang dont l'on dût révérer la splendeur,
Eprouve des cachots la rigueur et l'injure.
Je languis dans les fers, tandis que le parjure
En vient charger ici des peuples éperdus,
Qu'il craignoit que mon bras n'eût trop bien défendus.
Echappé, mais trop tard, et fuyant nos frontières,
Depuis cinq ans en proie aux armes étrangères,
Je passai sous un ciel encor plus ennemi,
Où le soleil n'échauffe et ne luit qu'à demi,
Tombeau de la nature, effroyables rivages
Que l'ours dispute encore à des hommes sauvages:
Asile inhabitable, et tel qu'en ce déserts
Tout autre fugitif eût regretté ses fers.
Sans amis, sans patrie, ignoré sur la terre,
C'est là, durant trois ans, que je fuis et que j'erre;
Qu'impuissant ennemi, qu'amant infortuné,
Je maudis mille fois le jour où je suis né.
Une misère enfin si profonde et si rare
Trouva quelque pitié dans ce climat barbare.
Des cavernes du Nord, du fond de ses frimas,
Je sus faire sortir des hommes, des soldats;
Et même des amis généreux et fidèles,
A ne le pas céder aux ames les plus belles.
Suivi d'eux, je reviens; et les âpres hivers
Nous font d'un pied léger franchir de vastes mers.

A peine ai-je abordé cette triste contrée,
Et de quelque succès signalé mon entrée,
Que l'espoir, à ce bruit, renaissant dans les cœurs,
Range nos vieux guerriers sous mes drapeaux vengeurs.
C'est alors que pour vaincre il fallut disparoître,
Et qu'un prix publié (dignes armes d'un traître!)
Abandonnant ma vie aux plus indignes mains,
Environna mon camp, le remplit d'assassins.
Je dépouille d'un chef l'apparence nuisible:
Travesti, mais des miens partout l'ame invisible,
Je marche à la faveur de ce déguisement;
Et Gustave à couvert triomphe impunément:
Dans Stockholm, à l'abri de l'heureux stratagême,
Je viens seul me servir d'émissaire à moi-même:
Là je vois mon devoir écrit de tout côté.
D'un temple, d'un palais le marbre ensanglanté,
Une veuve, une fille, une mère plaintive,
Tout m'émeut, tout retrace à mon ame attentive
L'instant où, de leur fils réclamant le secours,
Périrent, sous le fer, les auteurs de mes jours:
Et juge de ma tendre et vive impatience,
Quand, le cœur embrasé d'amour et de vengeance,
Je lance mes regards vers l'horrible prison
Où vous laissez gémir le beau sang de Sténon.
J'assemble mes amis; mon aspect les anime.
J'ai peine à réprimer une ardeur magnanime.
Ils doivent cette nuit attaquer le palais,
Tandis qu'à fondre ici des bataillons tout prêts,
Du creux de nos rochers sortant sous ma conduite,
Amèneront l'alarme et le meurtre à ma suite.

Du carnage mon nom sera l'affreux signal.
Mais je veux m'assurer, avant l'instant fatal,
D'un salut dont le soin m'agiteroit sans cesse;
Je veux de ce palais enlever ma princesse.
Dans ce dessein, qu'en vain tu n'approuverois pas,
Après avoir semé le bruit de mon trépas,
J'ose me présenter au tyran que je brave,
A titre de vainqueur du malheureux Gustave.
J'hésitois, je l'avoue, à m'y déterminer:
L'ombre de l'imposture a de quoi m'étonner;
Mais songeons qu'il y va des jours d'Adélaïde,
Et croyons tout permis pour punir un perfide.

CASIMIR.

Eh! ne craignez-vous pas, Seigneur, en vous montrant,
Du tyran soupçonneux le regard pénétrant?

GUSTAVE.

Non; lorsque le barbare usa de violence,
Son ordre m'épargna l'horreur de sa présence,
Et rendu, par le temps, méconnoissable aux miens,
Je puis me présenter sans risque aux yeux des siens.
Mais quand pour m'introduire auprès de la princesse
Il ne me faut pas moins de courage et d'adresse,
Que personne (du moins tel est le bruit public)
Ne la voit, ne lui parle, excepté Frédéric,
Ami, j'y réfléchis: dis-moi, comment t'en croire?
Sur quoi l'assures-tu fidèle à ma mémoire?

CASIMIR.

Sur ce que Frédéric lui-même a laissé voir,
Sur sa pitié pour elle, et sur son désespoir.
N'en cherchez pas, Seigneur, de preuve plus solide.
Son désespoir nous peint celui d'Adélaïde.

Quoiqu'amant maltraité, son cœur compatissant
N'a de maux et d'ennuis que ceux qu'elle ressent:
Et ne m'alléguez pas que peut-être il m'abuse.
Il s'emporte, il menace, il vous plaint, il s'accuse.
Du tyran qui le sert il déteste l'appui:
Ses prétentions même ont cessé d'aujourd'hui;
D'aujourd'hui comme un crime il regarde sa flamme.

GUSTAVE.

Voilà pour un rival bien de la grandeur d'ame!

CASIMIR.

Et c'est ce que je vois de plus flatteur pour vous:
Plus le rival est grand, plus le triomphe est doux.

GUSTAVE.

J'aimerois mieux une ame et moins noble et moins tendre.
Moins Frédéric prétend, plus il eût pu prétendre.
Que n'eût pu sa vertu sur un cœur vertueux?
Je serois bien injuste et bien présomptueux,
Si le ciel aujourd'hui vouloit que je périsse,
D'exiger ou d'attendre un si grand sacrifice!
La mort rompt tous les nœuds qui peuvent nous lier.
On l'estime; on l'eût plaint: il m'eût fait oublier.
Déjà, peut-être.... Mais mes yeux vont m'en instruire.
Un plus long entretien, ami, nous pourroit nuire.
Sors; je cours te rejoindre au sortir de ces lieux,
Apprendre à nos amis à te connoître mieux,
Te redonner entre eux le rang que tu mérites,
Concerter notre marche, en mesurer les suites,
Et t'indiquer, en cas de revers imprévus,
Les moyens d'y pourvoir et de n'en craindre plus.

(*Casimir sort.*)

SCÈNE IV.

GUSTAVE.

Mes yeux vont lire au fond du cœur d'Adélaïde....
Je tremble.... Voilà donc ce Gustave intrépide,
Qui vient changer la face et les destins du Nord!
Ce guerrier redouté, qui, méprisant la mort,
Jusque dans son palais, vient braver Christierne,
Un mouvement jaloux l'abat et le consterne!
De quoi jaloux, encor? J'en rougis; mais, hélas!
Tendre, et toujours absent, quels soupçons n'a-t-on pas?
Quelqu'un paroît.... gardons que ce trouble n'éclate!

SCÈNE V.

GUSTAVE, CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE, *à Rodolphe.*

Quel air tranquille et fier! Je vois ce qui la flatte:
Elle croit qu'on la trompe; et loin de renoncer....

(*Montrant Gustave.*)

Est-ce là le soldat qu'on vient de m'annoncer?
Celui qui de Gustave apporte ici la tête?

GUSTAVE.

Oui, Seigneur. Triomphez; et que le ciel apprête
A tous vos ennemis un semblable destin!

CHRISTIERNE.

Pourquoi se présenter sans ce gage à la main?

GUSTAVE.

Je ne paroîtrois pas avec tant d'assurance,
Si ce gage fatal n'étoit en ma puissance.

C'est un spectacle affreux dont vous pouvez jouir;
Et c'est à vous, Seigneur, à vous faire obéir.

CHRISTIERNE.

Ton nom?

GUSTAVE.

En avoir un que tout le monde ignore,
C'est, selon moi, Seigneur, n'en point avoir encore;
Mais je me sens une ame au-dessus du commun,
Qui bientôt m'en promet et saura m'en faire un.

CHRISTIERNE.

Tous les déguisemens de ce chef téméraire
A tes yeux vigilans n'ont donc pu le soustraire?

GUSTAVE.

Quelque forme qu'il prît, Seigneur, pour échapper,
Je le connoissois trop pour m'y laisser tromper.

CHRISTIERNE.

Où l'as-tu rencontré? dans quelle circonstance
Le ciel a-t-il livré le traître à ma vengeance?

GUSTAVE.

Quand vous aviez, pour vous, tout à craindre de lui.

CHRISTIERNE.

En quels lieux? dans quel temps?

GUSTAVE.

A Stockholm, aujourd'hui.

CHRISTIERNE.

Sous nos yeux?

GUSTAVE.

Ici même, et dans l'instant, peut-être,
Qu'au péril de vos jours il alloit reparoître.

CHRISTIERNE.

Tu m'étonnes... Poursuis... Comment triomphas-tu?
L'as-tu pris sans défense, ou l'as-tu combattu?

GUSTAVE.

Je n'ai point à rougir d'un honteux avantage.
Vous pourrez dans la suite éprouver mon courage;
Et vous verrez alors, quand je cueille un laurier,
Que je le sais cueillir en généreux guerrier.

CHRISTIERNE.

(*A Rodolphe.*) (*A Gustave.*)
J'aime sa noble audace?... Indique ton salaire.
Si j'ai promis trop peu, dis ce qui peut te plaire.

GUSTAVE.

Mon bras dans ce motif ne s'étoit point armé;
Un intérêt si bas l'auroit mal animé.
J'eus pour objet unique, en exposant ma vie,
La gloire de servir mon maître et ma patrie;
Et, puisque l'honneur seul excita ma valeur,
Veuillez pour tout salaire, acquitter cet honneur.

CHRISTIERNE.

Tu n'auras pas conçu d'espérance frivole.
Prononce, que veux-tu?

GUSTAVE.

Dégager ma parole.

CHRISTIERNE.

Explique-toi.

GUSTAVE, *tirant un billet de sa poche, et le présentant à Christierne.*

Gustave, aux portes de la mort,
A tracé cet écrit, par un dernier effort:

Et j'ai cru lui pouvoir hasarder la promesse
De le rendre aujourd'hui, moi-même, à la princesse.

CHRISTIERNE.

Voyons ce qu'il contient; tu seras satisfait.

(Prenant le billet.)

Je connois sa main; donne... Oui, c'est elle, en effet.

(Il lit.)

« Adieu, princesse infortunée!
» La victoire n'est pas du plus juste parti :
» Je vous servois; je meurs. Telle est ma destinée;
» Et mon astre cruel ne s'est point démenti,
» D'une félicité vainement attendue.
» Si vous m'aimez encore, oubliez les douceurs.
» Votre repos m'occupe au moment où je meurs :
» Régnez; je vous remets la foi qui m'étoit due.
» Laissez-en désormais disposer les vainqueurs. »

(A Gustave, en lui rendant le billet.)

Sors. Avant que le jour de ces lieux disparoisse,
Rodolphe te fera parler à la princesse.

GUSTAVE.

Il me reste une grâce à vous demander.

CHRISTIERNE.

Quoi?

GUSTAVE.

Que, par ménagement et pour elle et pour moi,
On ne m'annonce point comme auteur de sa perte,
Mais comme un simple ami dont la main s'est offerte...

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

Je t'entends. C'eût été le premier de mes soins.

(Gustave sort.)

SCÈNE VI.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

Eh bien! lui faudra-t-il encor d'autres témoins?
Elle en croira Gustave : elle verra sa lettre,
Et son dernier avis peut enfin la soumettre.
Mais que son cœur se rende ou non, j'aurai sa main.

RODOLPHE.

Sans doute, un peu de temps...

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

Non, Rodolphe; demain.
C'est tout le temps que peut souffrir la violence
D'un amour qu'ont lassé la gêne et le silence.
Soumise ou non, demain elle m'a pour époux.

RODOLPHE.

Sans vous embarrasser des fureurs d'un jaloux,
D'un rival qu'appuieront des sujets infidèles?

CHRISTIERNE.

Vains discours! je ne crains ni lui ni les rebelles.
Frédéric y renonce. Osant le déclarer,
Lui-même il s'est privé du droit d'en murmurer;
Et quant à mes sujets, tout le mal ne procède
Que du feu de la guerre allumée en Suède;
Ici par mon hymen quand j'aurai tout calmé,
Là bientôt par la peur tout sera désarmé.
Je te dispense enfin de ces marques de zèle.
J'adore Adélaïde, et je ne vois plus qu'elle.
Toi-même, qui l'as vue, à d'amoureux transports
Peux-tu, sans injustice, opposer tes efforts?

Quel est donc mon pouvoir? maître de tant de charmes,
S'agira-t-il toujours de contraintes, d'alarmes,
D'obstacles, de délais, de mesure à garder?
Il s'agit de mourir ou de la posséder.
Il n'est point de périls que l'amour ne dédaigne.
Différer est le seul aujourd'hui que je craigne.
Il me reste un rival qui s'est fait estimer;
Si je perds un instant, il peut se faire aimer.

RODOLPHE.

Reposez-vous, Seigneur, sur ceux qui vous secondent,
Elle le verra peu: mes soins vous en répondent.
Je veillerai sur eux. Vous, si vous m'en croyez,
Ne précipitez rien. Daignez plaire; essayez
D'écarter ce qui peut occuper sa pensée.
De quoi n'est pas capable une amante insensée?
Voulez-vous...

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

Oui, Rodolphe, oui, telle est mon ardeur;
Dût-elle entre mes bras signaler sa fureur,
Fût-ce à la perfidie allier la tendresse:
Et placer dans mon lit la haine vengeresse...
Mais de quoi s'alarmer au sein de la vertu?
J'aurai sa foi; je l'aime, et je règne. Crois-tu
Que du lien formé la sainteté soit vaine?
Les autels sont alors les bornes de la haine.
Les noms de roi, d'époux ne désarment-ils pas?
L'hymen a des devoirs, le trône a des appas.
L'un ou l'autre, peut-être, adoucira son ame.
Tantôt tu permettois plus d'espoir à ma flamme:
D'un amant couronné tu relevois les droits;
Et l'amour, à t'entendre, obéissoit aux rois.

RODOLPHE.

Aussi je ne crois pas la princesse inflexible.
Quelque soin, quelque égard peut la rendre sensible.
Si même à Frédéric elle résiste encor,
Ne l'en accusez point.

CHRISTIERNE.

Eh qui donc?

RODOLPHE.

Léonor.
Cette femme, Seigneur, vous est-elle connue?

CHRISTIERNE.

C'est, s'il m'en souvient bien, la suivante éperdue
Qui, le jour qu'en ces lieux je portois le trépas,
Soutenoit la princesse expirante en ses bras.

RODOLPHE.

C'est votre véritable et mortelle ennemie.
Seigneur, Adélaïde est par elle affermie
Dans les ressentimens qu'elle fait éclater.
J'ai surpris des discours à n'en pouvoir douter.
Je dis plus; je la crois toute autre qu'on ne pense,
Ce qu'elle est se démêle à travers l'apparence;
Et tout son air dénonce, à l'orgueil qu'on y lit,
Quelqu'un bien au-dessus du rang qui l'avilit.
En tout ceci daignez souffrir que je vous guide.
Séparons Léonor d'avec Adélaïde.

CHRISTIERNE.

Ayant à la fléchir ce sera l'irriter.
N'importe, ton avis n'est pas à rejeter.
Use, en homme éclairé, de ton zèle ordinaire.
Observe-les de près; et, s'il est nécessaire,

Pour peu que tes soupçons pénètrent plus avant,
Tu peux les séparer. Va... Mais auparavant,
A quelque grand péril qu'unprompt hymen expose,
Vole au temple ; que tout pour demain s'y dispose.
Préviens-en de ma part la fille de Sténon.
Del'époux seulement laisse ignorer le nom.
C'est au pied de l'autel où je dois la conduire,
Qu'en monarque absolu je prétends l'en instruire.

RODOLPHE.

Vous pouvez tout, Seigneur. Si pourtant...

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

Plus d'avis,
Ni de retardemens. Je le veux ; obéis.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ADÉLAÏDE, SOPHIE.

ADÉLAÏDE.

Eh bien! chère Sophie, après tant de misère,
Libre, enfin, tu t'es vue entre les bras d'un père?
Je partage avec toi.... Mais je vois à tes pleurs,
Que tu viens d'éprouver le plus grand des malheurs.

SOPHIE.

Que ma prison n'a-t-elle été ma sépulture?
J'eusse ignoré des maux dont frémit la nature.

ADÉLAÏDE.

Ainsi dans notre sang l'ennemi s'est baigné,
Et le fer destructeur n'aura rien épargné?

SOPHIE.

Il a laissé partout le deuil et le ravage:
Nous ne nous en faisions qu'une imparfaite image.
Cette ville n'est plus qu'un débris effrayant
Où l'œil épouvanté la cherche en la voyant.
Stockholm a disparu; sa splendeur est éteinte.
Un désert est resté; vaste et lugubre enceinte,
Où tout ce que la guerre épargna de héros
A péri dès long-temps par la main des bourreaux!

Mon père fut du nombre, et je viens de l'apprendre;
Mais en vain je demande où repose sa cendre,
Et c'est m'apprendre assez que de son triste sort
L'horreur s'est étendue au-delà de sa mort.

ADÉLAÏDE.

Ton père fut fidèle et cher à sa patrie.
Pour oublier sa mort souviens-toi de sa vie,
Et te sers des conseils dont tu savois si bien
Combattre ma douleur quand je pleurois le mien.
Hélas! quels sont tes maux près de ceux que j'endure?
Vois gémir à la fois l'amour et la nature;
Car, enfin, sois sincère, en crois-tu Léonor?
Qu'en penses-tu? son fils respire-t-il encor?

SOPHIE.

Non, Madame, sa mort n'est que trop avérée.

ADÉLAÏDE.

Cruelle! et quel témoin t'en a donc assurée?

SOPHIE.

Le meurtrier poursuit son salaire à la cour.

ADÉLAÏDE.

Le même coup deux fois m'assassine en un jour.

SOPHIE.

Ce qui doit rendre encor nos regrets plus sensibles,
C'est l'espoir dont flattoient ses armes invincibles.
Le ciel depuis six mois favorisoit ses coups,
De triomphe en triomphe il s'avançoit vers nous.
Nos malheurs l'attendoient au bout de la carrière:
C'est là qu'il est frappé d'une main meurtrière,
Et qu'à ce défenseur, long-temps victorieux,
On arrache la palme et la vie à nos yeux!

Sa déplorable mère est enfin convaincue;
Et du coup trop certain sa grande ame abattue...

ADÉLAÏDE, *l'interrompant.*

Nous nous importunons dans notre accablement.
J'ai besoin, comme toi d'être seule un moment.

(*Sophie sort.*)

SCÈNE II.

ADÉLAÏDE.

Et ma douleur profonde, à ce récit funeste,
De mes jours malheureux n'a pas tranché le reste!
Ainsi donc la vertu cède au crime impuni!
Toute erreur est cessée, et tout espoir fini...
Ai-je bientôt du ciel épuisé la colère?
O mort! ô seul asile...

SCÈNE III.

ADÉLAÏDE, LÉONOR.

LÉONOR.

Ah! ma fille!

ADÉLAÏDE.

Ah! ma mère!

LÉONOR.

Moi sans fils, comme vous maintenant sans époux,
Notre unique ressource est à des noms si doux.

ADÉLAÏDE.

De notre liberté voilà donc les prémices!

LÉONOR.

Et l'équité des cieux que j'ai crus plus propices!

ADÉLAÏDE.

Pressentimens trompeurs!

LÉONOR.

Tous nos vœux sont trahis.

ADÉLAÏDE, *à part.*

O mon dernier espoir! ô Gustave!

LÉONOR, *à part.*

O mon fils!

ADÉLAÏDE.

Heureuses qu'en ce jour d'amertume et d'alarmes,
Il nous soit libre encor de confondre nos larmes!

LÉONOR.

Qu'il vive en votre cœur, ne l'oubliez jamais :
Je vivrai du plaisir d'adoucir vos regrets.

ADÉLAÏDE.

S'il vivra dans mon cœur! Oubliez-vous, vous-même,
Combien, depuis quel temps, à quels titres je l'aime?
Oubliez-vous, Madame, en ce triste moment,
Que je le pleure à titre et d'époux et d'amant?
L'un à l'autre promis presque dès ma naissance,
Le désir de lui plaire occupa mon enfance :
Et quand ce prince aimable abandonna ces lieux,
Un souvenir si cher attendrit nos adieux.
Bien que mon second lustre alors finît à peine,
L'éloignement n'a fait que resserrer ma chaîne.
Ma flamme, en attendant des nœuds plus solennels,
Croissoit de jour en jour sous vos yeux maternels.
A ma vive amitié je mesurois la sienne.
Mon père fut le sien, sa mère étant la mienne.
Vous cultiviez en moi des sentimens si doux :
Ils faisoient notre joie. Ah! Madame, est-ce à vous,

Quand

Quand la mort nous l'enlève, est-ce à vous d'oser croire
Qu'un autre le pourroit bannir de ma mémoire?
Que seroit-ce? Jamais Frédéric à mes yeux,
Tout soumis qu'il paroît, ne fut plus odieux.

LÉONOR.

Encore est-ce un bonheur que, dans notre infortune,
Il sache commander à sa flamme importune,
Et que l'usurpateur, jusqu'ici son appui,
Semble craindre à présent de vous unir à lui.
Oh! que, vous voyant libre et moins tyrannisée,
Etrangement tantôt je m'étois abusée!
A de justes remords j'imputois sa douceur;
Mais c'est qu'il ne voit plus d'obstacle à sa grandeur:
Ne craignant plus mon fils, il n'a plus rien à craindre,
Plus rien qui maintenant le force à vous contraindre.
Il ne s'étoit plié qu'à des raisons d'Etat,
Qu'il a su mieux trancher par un assassinat.

ADÉLAÏDE, *voyant approcher Rodolphe.*

Madame, attendons-nous à quelque ordre sinistre....
Le tyran se fait craindre à l'aspect du ministre.

SCÈNE IV.

ADÉLAÏDE, LÉONOR, RODOLPHE.

RODOLPHE, *à Adélaïde, dont il a entendu les derniers mots.*

Non, Madame; le roi veut faire désormais
A la sévérité succéder les bienfaits.
En ce jour, où tout prend une paisible face,
Il veut que le passé se répare et s'efface;
Qu'avec la liberté vous repreniez vos droits,

Et que votre bonheur couronne ses exploits.
La garde qui vous suit n'est déjà plus la sienne;
Ce palais reconnoît en vous sa souveraine.
Commandez-y, Madame; et remplissez un rang
Où la vertu vous place, encor plus que le sang.

ADÉLAÏDE.

Si ton maître est touché des pleurs qu'il fait répandr
Si d'un tel bienfaiteur mon bonheur peut dépendre
Si tout dans ce palais se doit assujettir,
Si j'y commande, enfin, qu'on m'en laisse sortir.
Trop d'horreur est mêlée à l'air qui s'y respire.
Il est d'affreux climats qui bornent cet empire.
La nature y languit loin de l'astre du jour.
Mon repos, mon bonheur est là : c'est le séjour,
L'asile et le palais qu'on demande à ton maître,
Et non des lieux souillés du sang qui m'a fait naître.
Qu'il daigne en ces déserts me faire abandonner;
Loin de lui je consens à lui tout pardonner.

RODOLPHE.

Madame, il faut s'armer d'un plus noble courage.
Que parlez-vous d'aller dans un climat sauvage,
D'un peuple qui vous aime ensevelir l'espoir?
Faites céder pour lui la tristesse au devoir.
Faites céder pour vous la foiblesse à la gloire.
On dépose à vos pieds les fruits de la victoire.
Votre père n'eût eu qu'un sceptre à vous laisser.
Dans un rang trop commun c'étoit vous abaisser.
La fortune se sert de votre malheur même,
Pour vous ceindre le front d'un triple diadême;
Mais c'est en exigeant le don de votre main,
Madame, et les autels sont parés pour demain.

LÉONOR.

De nos persécuteurs le ministre barbare
Leur a-t-il inspiré l'ordre qu'il nous déclare?
Ou peut-il ignorer, s'il ne fait qu'obéir,
Qu'obéir aux tyrans, souvent c'est les trahir?
Parlons à cœur ouvert, et laissez l'insolence
Qui, sous un beau semblant, masque la violence.
L'usurpateur a mis le comble à ses forfaits:
De leur fruit dangereux il veut jouir en paix;
Et l'hymen qu'il oppose à la haine publique,
De ses pareils toujours fonda la politique.
Mais quel temps choisit-il pour en former les nœuds?
Qu'il soit prudent, du moins, s'il n'est pas généreux.
Qu'insultant lâchement aux pleurs de la princesse,
Toute pudeur en lui, toute humanité cesse;
Bravera-t-il un peuple encor mal asservi,
Idolâtre d'un sang dont on s'est assouvi,
Qui pour premier trophée, à cette horrible fête,
De Gustave égorgé verra porter la tête?
Que ces restes sanglans, nos cris, notre fureur,
Soient au Néron du Nord des sources de terreur!

RODOLPHE.

Réprimez, Léonor, une audace inutile;
Du vainqueur, à jamais, le pouvoir est tranquille:
Et du vaincu la tête exposée en ces lieux
N'y doit épouvanter que les séditieux.

LÉONOR, *à part.*

Ciel vengeur! se peut-il que ta justice endure
D'un semblable vaincu le malheur et l'injure?....

(*A Rodolphe.*)

De ceux qu'on assassine est-ce donc là le nom?
Téméraire! en nommant le gendre de Sténon,
Respecte d'un héros l'auguste caractère,
Surtout, en adressant la parole à sa mère.

RODOLPHE.

Vous sa mère?

ADÉLAÏDE, *à Léonor.*

Il manquoit cette horreur à mon sort:
Vous avez prononcé l'arrêt de votre mort.

RODOLPHE.

Non, Madame; le roi ne cherchant qu'à vous plaire,
Je réponds de ses jours, dès qu'elle vous est chère.
Elle vivra. Souffrez seulement qu'on ait soin
D'écarter de l'autel un semblable témoin;
Et que, pour contenir la douleur qui l'égare,
D'avec vous, aujourd'hui, mon devoir la sépare.

ADÉLAÏDE.

Nous séparer, cruel! et qui t'en a chargé?

RODOLPHE.

Pour mon maître, pour vous, je m'y crois obligé....
(*Appelant.*)
Gardes!

SCÈNE V.

ADÉLAÏDE, LÉONOR, RODOLPHE, GARDES.

ADÉLAÏDE, *à Rodolphe.*

Qu'oses-tu faire? Est-ce là ma puissance?

RODOLPHE.

Vous servir, ce n'est pas manquer d'obéissance.

LÉONOR, *à Adélaïde.*

Adieu, Madame, adieu. Ce triste éloignement
D'un trépas désiré hâtera le moment.
Le tyran m'offriroit une grâce inutile.

ADÉLAÏDE.

Entre mes bras encore il vous reste un asile.
Animés de l'excès des plus vives douleurs,
Ces foibles bras sauront vous disputer aux leurs....
(*Voyant que Léonor se dispose à sortir avec les gardes.*)
Eh quoi! vous me laissez désolée et confuse?
A mes embrassemens ma mère se refuse?

LÉONOR.

Que me reprochez-vous?.... Eh bien! je les reçois,
Madame; honorez-m'en pour la dernière fois.
Mais prenez dans les miens un peu de ma constance.
Ne vous oubliez pas jusqu'à la résistance.
Qu'espérer des efforts d'une tendre amitié?
Est-il ici pour nous ni respect ni pitié?
Et le sexe et le rang y sont sans priviléges.
Le sort nous abandonne à des mains sacriléges.
Les désarmerez-vous par d'inutiles cris?
A tant d'indignités opposons le mépris.
Que le vôtre en ce jour plus que jamais éclate.
Confondez hardiment l'espoir dont on se flatte,
Redoutant vos sujets prêts à se révolter,
Christierne à vos jours n'oseroit attenter.
A qui donc ose ici vous traiter en esclave
Expliquez-vous en reine, en veuve de Gustave.
Redemandez le sang d'un père, d'un époux:
Pleurez-les, pleurez-moi; vengez-les, vengez-vous.

Je ne me croirai point d'avec vous séparée,
Si fidèle à l'amour que vous m'avez jurée...
Vous le serez : c'est trop offenser votre foi.
Vous ne trahirez point Sténon, mon fils ni moi...

(*A Rodolphe.*)

Adieu... Fais ton devoir.

RODOLPHE, *aux gardes.*

Gardes, qu'on la retienne.

(*Léonor est emmenée par les gardes.*)

SCÈNE VI.

ADÉLAÏDE, RODOLPHE.

RODOLPHE.

Madame, une autre voix, plus forte que la sienne,
Du côté le plus sûr saura guider vos pas.
La mère sur le fils ne l'emportera pas.
On ne veut rien de vous qu'il n'ait voulu lui-même.
Du moins si vous bravez l'autorité suprême,
Un amant peut ne pas vous supplier en vain.
On a de lui pour vous un billet de sa main.
Ses derniers sentimens s'y font assez connoître.

(*Voyant approcher Gustave.*)

Un des siens vous l'apporte... et je le vois paroître...
Je vous laisse.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

GUSTAVE, ADÉLAÏDE.

GUSTAVE, *à part.*

J'ai vu tout ce que j'avois craint.
Mon bonheur n'est pas tel que l'on me l'avoit peint.
Au temple où tout est prêt ma mémoire est proscrite.

ADÉLAÏDE, *sans tourner les yeux vers Gustave.*

Approchez. Je conçois quel trouble vous agite.
Mon aspect vous rappelle un prince qui n'est mort
Que pour avoir trop pris d'intérêt à mon sort.
Sans moi vous n'auriez pas à regretter sa vie.

GUSTAVE.

Son malheur jusque-là n'est digne que d'envie,
Madame, à vos sujets rien ne paroît plus doux
Que l'honneur de combattre et de mourir pour vous.
Gustave, je l'avoue, avoit plus à prétendre.
Il croyoit...

ADÉLAÏDE, *l'interrompant.*

Vous avez un billet à me rendre?

GUSTAVE, *lui donnant le billet.*

Oui, Madame. Au milieu des horreurs du trépas,
Il a de vos sermens affranchi vos appas;
Et le dernier effort de son amour extrême
Est allé jusqu'au soin de vous rendre à vous-même.

ADÉLAÏDE.

Il eût dû s'épargner des efforts superflus...
(*Elle ouvre le billet.*)
C'est lui-même... Ecoutons un amant qui n'est plus.
(*Elle lit bas une partie du billet, et haut ce qui suit.*)
« D'une félicité vainement attendue,

» Si vous m'aimez encore, oubliez les douceurs.
» Votre repos m'occupe au moment où je meurs.
» Régnez. Je vous remets la foi qui m'étoit due ;
» Laissez-en désormais disposer les vainqueurs ».
(*A part, après avoir lu.*)
Que plutôt mille fois périsse Adélaïde !...
Voilà donc mon arrêt, et sur quoi l'on décide ?
Injuste Frédéric ! est-ce là ta vertu ?
Ton rival expiroit ; de quoi te prévaux-tu ?
Cet aveu de mon sort ne te rend pas l'arbitre :
Il est pour toi plutôt un exemple qu'un titre...
Ah ! sur ce titre en vain ton espoir est fondé :
Gustave emportera le cœur qu'il a cédé.
De ce héros à toi daignerois-je descendre ?
Ce qu'il a fait pour moi, je le dois à sa cendre ;
Et m'embarrassant peu d'une paix qui me fuit,
Mon amour veut le suivre où le sien l'a conduit...
(*A Gustave, qui s'est jeté à ses pieds.*)
Reprenons le récit que ma douleur exige...
Dites-moi... Mais que vois-je ?

GUSTAVE.

Adélaïde !

ADÉLAÏDE.

Où suis-je ?

GUSTAVE.

Dans les bras d'un amant qui vit encor pour vous.

ADÉLAÏDE.

Ah ! je le reconnois, j'embrasse mon époux.

GUSTAVE.

O nom dont la douceur me paie avec usure
Des malheurs dont j'ai cru voir combler la mesure !

ADÉLAÏDE.

Et tu veux donc combler la mesure des miens?
Cruel! je n'attendois qu'une mort, et tu viens
M'en faire souffrir mille en mourant à ma vue!

GUSTAVE.

D'un billet captieux le sens vous a déçue,
Madame; si j'accorde au vainqueur votre foi,
C'est qu'il n'est plus ici d'autre vainqueur que moi.
Vos bourreaux et les miens vont payer de leurs têtes
Les cruautés...

ADÉLAÏDE, *l'interrompant.*

Songez, et voyez où vous êtes.
Si quelqu'un...

GUSTAVE, *l'interrompant à son tour.*

Je ne suis écouté que de vous.
Casimir nous seconde, et veille ici pour nous.

ADÉLAÏDE.

Et d'erreur en entrant ne m'avoir pas tirée!
A voir de mes regrets prolongé la durée;
Et sur des fictions laissé couler mes pleurs!

GUSTAVE.

Ces pleurs m'étoient garans du plus grand des bonheurs;
Ils remettoient la paix dans une ame saisie
Des terreurs d'une aveugle et tendre jalousie:
Terreurs que j'avouerai comme un crime à présent,
Mais dont mon cœur alors ne pouvoit être exempt.
Le bruit de mon trépas, près de neuf ans d'absence,
Les feux de Frédéric, ses vertus, sa puissance,
Et dans le temple enfin son bonheur annoncé....

ADÉLAÏDE, *l'interrompant.*

Ah! qu'un moment plutôt mon amour offensé

A cette jalousie, injuste et criminelle,
Opposoit un témoin bien cher et bien fidèle!

GUSTAVE.

Et qu'attester encore après ce que j'ai vu?
Au fond de votre cœur l'heureux Gustave a lu.
Ne songeons qu'à l'exploit qui va me faire absoudre.
Cette nuit vous régnez : je vous venge; et la foudre
Tombe sur Christierne avant qu'elle ait grondé.
Sans le soin de vos jours le coup eût moins tardé;
Mais vous étiez, Madame, à la merci d'un traître,
Qui, dans son désespoir, vous saisissant peut-être,
Le poignard, à nos yeux, levé sur votre sein,
Nous auroit arraché les armes de la main.
Nous-mêmes des fureurs désarmons la plus noire;
Qu'il ne dispose pas du prix de la victoire.
Du peu de liberté qu'aujourd'hui l'on vous rend
L'usage est d'importance et l'avantage est grand.
Il en faut profiter. Sitôt que la nuit sombre
Sur ces lieux menacés épaissira son ombre,
Hâtez-vous de vous rendre au portique ici près,
Où l'élément glacé joint la rade au palais.
La valeur attend là votre auguste présence.
A l'instant mon triomphe et le vôtre commence;
Et j'immole à vos yeux celui qui fit, aux siens,
Immoler les auteurs de vos jours et des miens....
(*La voyant toute en pleurs.*)
Vous pleurez! Doutez-vous du succès de mes armes?

ADÉLAÏDE.

Non; je vous connois trop pour vous donner des larmes.
Que n'a pas déjà fait, que ne peut votre bras?
Et vos feux rassurés ne l'affoibliront pas :

Mais qu'à cet ennemi dont vous craignez la rage
Ma fuite laisse encore un précieux otage.

GUSTAVE.

De le faire avertir il faut prendre le soin,
Madame; quel est-il?

ADÉLAÏDE.

Ce fidèle témoin
Près de qui s'instruiroit votre flamme jalouse,
Une tête aussi chère à vous qu'à votre épouse,
Votre mère.

GUSTAVE.

Ma mère? Eh quoi! ma mère vit?

ADÉLAÏDE.

Dans les fers d'où je sors, seule elle me suivit,
Et près de moi resta tout ce temps inconnue;
Mais enfin sa douleur ne s'est plus contenue,
Dès que de votre mort le bruit s'est confirmé:
De ce qu'elle est, par elle, on vient d'être informé;
Et déjà dans la tour elle rentre peut-être.

SCÈNE VIII.

GUSTAVE, ADÉLAÏDE, CASIMIR.

CASIMIR, *à Gustave.*

J'APERÇOIS Frédéric, Seigneur, il va paroître.
Sortons.

GUSTAVE.

Ah! Casimir, qu'ai-je appris?... Viens, suis-moi.

ADÉLAÏDE, *voulant le suivre.*

Gustave!...

GUSTAVE, *l'arrêtant.*

Demeurez, et calmez cet effroi.
Au lieu marqué songez seulement à vous rendre.

ADÉLAÏDE.

Ah! vous allez tout perdre, osant trop entreprendre.
Laissez de Frédéric implorer le crédit.

(*Gustave, sans l'écouter, sort avec Casimir.*)

SCÈNE IX.

ADÉLAÏDE.

Il m'échappe!... Imprudente! où suis-je? et qu'ai-je dit?
Mais que devois-je faire?... O fatale journée!
Par quels événemens seras-tu terminée?

SCÈNE X.

FRÉDÉRIC, ADÉLAÏDE.

ADÉLAÏDE.

Seigneur, si vous m'aimez....

FRÉDÉRIC, *l'interrompant.*

Ne me reprochez rien,
Madame, cet amour se justifiera bien.
De votre hymen en vain la pompe se prépare:
Malheur à qui l'ordonne!... Oui, puisque le barbare
Insulte à ma prière aussi bien qu'à vos pleurs,
Il est temps d'opposer fureurs contre fureurs.
L'honneur, votre repos, voilà ma loi suprême.
Je n'aurai pas pour rien triomphé de moi-même:
L'effort m'a trop coûté pour en perdre le fruit...
Madame, soyez libre, et partons cette nuit.

La flotte est toute à moi; je disposerai d'elle.
La fortune, les vents, les cœurs, tout nous appelle.
Je n'ai que trop tardé. L'infortuné Danois
Me reproche ses fers et l'oubli de mes droits.
Vos malheurs et les siens sont devenus mes crimes,
Pour un monstre abhorré ce sont trop de victimes.
Pouvant parler en maître, et las de supplier,
Cause de tant de maux, j'y dois remédier.
D'un si juste projet soyez l'heureux mobile;
Où je retrouve un trône acceptez un asile,
Madame; et que du soin qui m'anime pour vous
Renaisse enfin ma gloire et le bonheur de tous!

ADÉLAÏDE.

Non; je dois respecter l'asile qu'on m'accorde,
Et ne pas y traîner une affreuse discorde,
Dont je serois, Seigneur, le flambeau détesté.
Un autre espoir en vous aujourd'hui m'est resté.
Si vous ne la sauvez, Léonor est perdue.
Qu'avant la fin du jour elle me soit rendue!
Sa vie est en péril, et la mienne en dépend.

FRÉDÉRIC.

J'avois traité de fable un bruit qui se répand.
De Gustave, en effet, seroit-elle la mère?

ADÉLAÏDE.

Vous concevez par là combien elle m'est chère,
Et tout le prix du temps qu'avec moi vous perdez...
Seigneur, avant la nuit, si vous me la rendez,
Si de votre amitié j'obtiens cette assurance...
Mais dois-je vous parler de ma reconnoissance?

La gloire seule émeut la magnanimité,
Et son premier salaire est d'avoir éclaté.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

FRÉDÉRIC.

Laissons là mon départ; courons la satisfaire.
Elle m'offre sans doute un moyen de lui plaire,
Et de lui plaire encor par un soin généreux.
Quel plaisir à ce prix de pouvoir être heureux!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

Je prétends faire ainsi remonter ma vengeance
Aux sources du mépris qui bravoit ma puissance.
Léonor, dont l'orgueil osa la balancer,
Expiera ce mépris, ou le fera cesser,
De ses derniers discours rétractera l'audace,
Ou sentira l'effet de ma juste menace.
Est-elle par ta bouche instruite de son sort?

RODOLPHE.

Elle a devant les yeux l'appareil de sa mort;
Et j'attendois qu'il fît tout l'effet qu'il doit faire
Pour vous la ramener plus prête à vous complaire.

CHRISTIERNE.

Eh! dis-moi, d'un bonheur qu'il n'accepta jamais,
De quel œil Frédéric a-t-il vu les apprêts?

RODOLPHE.

Je le fais observer, sans pénétrer encore
S'il cède ou s'il résiste au feu qui le dévore.
Son départ à la nuit d'abord étoit marqué;
Mais, presque sur le champ, l'ordre s'est révoqué.
Animé d'autres soins, et plein de confiance,
Maintenant il vous cherche avec impatience;

Et moi, d'un entretien que vous ne cherchez pas,
J'ai voulu, mais en vain, vous sauver l'embarras.
Sur mes pas, devant vous, il est prêt à se rendre.

CHRISTIERNE.

Tôt ou tard, il faut bien se résoudre à l'entendre.
Et du peuple quels sont cependant les discours?

RODOLPHE.

De la mort de Gustave il veut douter toujours.
Sans perdre un seul instant, rendons-la manifeste,
Ou ce doute aujourd'hui peut vous être funeste.

CHRISTIERNE.

J'ignore quelle idée engageoit Casimir
A m'éloigner de celle où tu viens m'affermir.
Oui, pour éteindre un feu que l'erreur perpétue,
Présentons aux mutins leur idole abattue.
Dans la place publique, où fut lu son arrêt,
Qu'à l'instant le proscrit paroisse tel qu'il est.
Va le prendre des mains de son brave adversaire;
Et, de là, devant moi fait paroître sa mère...
(*Voyant entrer Frédéric.*)
Voici le prince... Va, cher Rodolphe; et reviens
Interrompre au plus tôt de fâcheux entretiens.
(*Rodolphe sort.*)

SCÈNE II.

FRÉDÉRIC, CHRISTIERNE.

FRÉDÉRIC.

Vous avez désiré, Seigneur, que ma tendresse
Se chargeât d'essuyer les pleurs de la princesse;

Et je vois qu'on la prive, en ce jour de douleur,
Du seul soulagement qu'elle eût dans son malheur.
N'est-il pas temps enfin que le vainqueur commence
A triompher des cœurs, s'il peut, par la clémence?
Des cris du malheureux ne vous lassez-vous pas,
Et faut-il que le sang marque ici tous vos pas?
Gustave a succombé (puisse, pour notre gloire,
Un semblable triomphe échapper à l'histoire!).
Enfin Gustave est mort, et tout vous est soumis.
Un coup infructueux joindroit la mère au fils.
La princesse m'implore et nous la redemande.
Pour l'intérêt commun souffrez que je la rende,
Seigneur; et qu'une fois, vous ayant désarmé,
Je serve ce que j'aime, et puisse en être aimé!

CHRISTIERNE.

Prince, on ose abuser de votre ministère.
Le rival de Gustave en doit craindre la mère;
Le passé, ce me semble, à tous deux nous l'apprend,
Et c'est une imprudence en vous qui me surprend.

FRÉDÉRIC.

La générosité jamais n'est imprudence.

CHRISTIERNE.

Elle n'ouvre que trop la porte à la licence.

FRÉDÉRIC.

Mais si l'on obéit, si l'on vous satisfait?

CHRISTIERNE.

Leur séparation produira cet effet.

FRÉDÉRIC.

Mes soins l'auront produit.

CHRISTIERNE.

Quoi! cette ame hautaine....

FRÉDÉRIC, *l'interrompant.*

Obtenant Léonor, seroit moins inhumaine.

CHRISTIERNE.

Vous avez sa parole?

FRÉDÉRIC.

Elle n'a rien promis;
Mais je crois m'en pouvoir tout promettre à ce prix.

CHRISTIERNE.

Prince, elle y compte en vain; c'est moi qui vous l'annonce.

FRÉDÉRIC.

Quoi je lui porterois cette triste réponse?

CHRISTIERNE.

Triste ou non, j'ai parlé, ce décret vous suffit.

FRÉDÉRIC.

J'aurois cru mériter que l'on me satisfît.

CHRISTIERNE.

A son retour du temple on lui pourra complaire.

FRÉDÉRIC.

Il s'agit d'une grâce, et non pas d'un salaire.

CHRISTIERNE.

J'en crois faire une aussi quand je laisse espérer.

FRÉDÉRIC.

Mais la princesse craint; il faut la rassurer.

CHRISTIERNE.

Sa crainte nous répond de son obéissance.
Léonor lui rendroit bientôt son arrogance;
De leurs derniers adieux on sait l'emportement.
Souvent l'amour, d'ailleurs, se flatte aveuglément.
Le vôtre, un peu crédule et prompt à vous séduire,
A peut-être entendu plus qu'on n'a voulu dire.

Vous espérez beaucoup. Ne pourroit-on savoir
Les discours échappés d'où vous naît cet espoir?

FRÉDÉRIC.

Non, Seigneur; je vous crois: je l'ai mal entendue.
Tant de gloire, en effet, peut ne m'être pas due.
Je le veux; mais en dois-je aimer moins l'équité,
Et, ne consultant qu'elle, être moins écouté?
Sommes-nous plus en droit d'opprimer l'innocence?
Ah! ne pouvoir m'aimer ce n'est pas une offense
A mériter les maux qu'elle endure à mes yeux,
Et j'en ai trop été le prétexte odieux.
La princesse m'est chère, oui, Seigneur, je l'adore.
Je l'ai dit mille fois; je le répète encore:
Si j'en étois aimé, le soin de mon repos
Me rendroit redoutable au plus fier des rivaux.
Je soutiendrois mes droits au prix de mille vies,
Mais s'il faut renoncer aux douceurs infinies
D'un choix qu'avant ma flamme un autre a mérité,
Je ne veux rien tenir d'aucune autorité,
Rien ajouter au poids des fers d'une captive,
Si digne du haut rang dont le destin la prive,
Rien devoir, en un mot, à ses nouveaux malheurs.
Je respectois ses feux, je respecte ses pleurs.
Pour la dernière fois, enfin, je le déclare,
Je n'y prétends plus rien. Le sacrifice est rare!
Mais, nés pour commander, soyons dans nos projets,
Nous-mêmes, et nos rois et nos premiers sujets.
Je dis plus: cédât-elle au pouvoir qui l'opprime,
Et mon plus bel espoir devînt-il légitime,
(Ainsi qu'il est permis de s'en flatter encor)
Dès qu'elle a, par ma voix, demandé Léonor,

Léonor, de ma main, lui doit être amenée.
Vous avez malgré moi conclu notre hyménée;
Je ne vous ai que trop secondé là-dessus:
Contentez-la, Seigneur, ou ne me pressez plus.

CHRISTIERNE.

Soyez donc satisfait, loin que je vous en presse,
Je prétends qu'entre vous toute liaison cesse;
Et j'aurois déjà dû vous avoir déclaré
Que ce n'est pas pour vous que l'autel est paré.

FRÉDÉRIC.

Eh! pour qui donc?

CHRISTIERNE.

Pour moi.

FRÉDÉRIC.

Pour vous?

CHRISTIERNE.

Oui, pour moi-même.

(*Voyant l'étonnement de Frédéric.*)

Je l'épouse... D'où vient cette surprise extrême?
Quel autre dans ma cour, dégageant votre foi,
Pouvoit plus dignement vous remplacer que moi?

FRÉDÉRIC.

Est-ce moi? (moi pour qui son cœur est tout de glace)
C'est celui qu'elle aimoit qu'il faut que l'on remplace;
Et si quelqu'un le peut dignement remplacer,
Je ne reconnois qu'elle en droit de prononcer...
Quoi! Seigneur, c'est donc là l'usage que vous faites
Des droits de ma naissance et du rang où vous êtes?
Mes refus généreux vous ont-ils couronné,
Ce rang qui fut le mien, vous l'ai-je abandonné

Pour voir déshonorer l'éclat du diadême,
Pour voir gémir le foible, et pour gémir moi-même?
Ainsi, vous confiant le plus saint des dépôts,
J'ai cru de plus d'un peuple assurer le repos,
Et j'aurai préparé ma honte et leurs supplices?
Que dis-je? malheureux dans tous mes sacrifices,
J'adore Adélaïde et j'en suis estimé,
Je survis au rival qui seul en est aimé,
Tout me force ou m'invite à m'en rendre le maître,
Seul je me le défends, et vous prétendez l'être?
Du prix de cet effort je serai plus jaloux;
Je me suis immolé pour elle, et non pour vous.
L'appui de Frédéric ne sera point frivole:
Vous oserez me perdre, ou je tiendrai parole;
Oui, d'un si juste prix vous paierez mes bienfaits,
Ou vous vous souillerez du plus noir des forfaits.
(*Il veut sortir.*)

CHRISTIERNE, *le retenant.*

Demeurez. Je ne veux vous perdre, ni vous craindre;
Mais j'ai, de mon côté, comme vous à me plaindre,
Et, laissant là le ton dont vous m'osez parler,
Perfide! cette nuit où vouliez-vous aller?...
(*Appelant.*)
Gardes!

FRÉDÉRIC, *à part.*

J'ai mérité que le méchant m'accable.
Je fus son bienfaiteur. Poursuis, ciel équitable!
Protége Adélaïde, en foudroyant l'ingrat;
Et que ce soit ici son dernier attentat!

CHRISTIERNE.

En imprécations l'impuissance est féconde.
(*Frédéric sort.*)

SCÈNE III.

CHRISTIERNE, RODOLPHE, GARDES.

CHRISTIERNE, *aux gardes.*

QUE l'on suive ses pas; allez : qu'on m'en réponde,
Et qu'il ne sorte plus de son appartement.

(*Les gardes sortent.*)

SCÈNE IV.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

RODOLPHE, je te vois frappé d'étonnement.
Eh quoi! devois-je encor souffrir qu'un téméraire...

RODOLPHE, *l'interrompant.*

La rigueur n'a jamais été plus nécessaire.
Tout me devient suspect; tout vous doit l'être ici,
Et ce qui me surprend va vous surprendre aussi.
Gustave n'est point mort.

CHRISTIERNE.

Qu'entends-je?

RODOLPHE.

Adélaïde
Nous en apprendroit plus sur un projet perfide,
Dont elle a vu tantôt le complice ou l'auteur.

CHRISTIERNE.

Quoi! ce fier inconnu...

RODOLPHE, *l'interrompant.*

N'étoit qu'un imposteur,
Dont l'audace a d'abord appuyé l'artifice,
Et qu'elle a fait courir ensuite au précipice.

CHRISTIERNE.

Son récit, ce billet, tous ces bruits...

RODOLPHE, *l'interrompant.*

Etoient faux.

CHRISTIERNE.

Et le traître, dis-tu, qui tramoit ces complots...

RODOLPHE, *l'interrompant.*

Est en nos mains. De plus, par un bonheur extrême,
Cet inconnu, je crois, est Gustave lui-même.

CHRISTIERNE.

Gustave! D'où te naît ce soupçon?

RODOLPHE.

De tout l'or
Offert à l'un des miens, qui gardoit Léonor.
Dans ses empressemens pour cette prisonnière
On a cru voir un fils alarmé pour sa mère.
Le garde, incorruptible, a feint de l'écouter.
Par ce moyen, sans bruit, on a su l'arrêter.
Je l'ai vu. Sur son front, au lieu de l'épouvante,
Sont peints le fier dépit et la rage impuissante.
Ses regards dédaigneux, un silence obstiné,
Tout me l'annonce tel que je l'ai soupçonné.
Quand vous le reverrez, vous jugerez de même;
Mais, pour nous en convaincre, usons de stratagême.
Il ne peut être ici reconnu que des siens,
Moins prêts à resserrer qu'à rompre ses liens.
Songeons donc à percer prudemment ce mystère.

CHRISTIERNE.

Il en est un moyen... Tu m'amenois sa mère?

RODOLPHE.

Je ne l'ai devancée ici que d'un moment,
Pour vous entretenir de cet événement.

CHRISTIERNE.

Dans le salon prochain fais conduire le traître,
Et qu'au premier signal il soit prêt à paroître.
Léonor le verra. S'il est son fils, ami,
La nature jamais ne s'échappe à demi.
Bientôt la vérité se verra confirmée
Dans les regards surpris d'un mère alarmée.
Pour me nommer Gustave elle n'a qu'à frémir.
Que cependant l'on fasse arrêter Casimir.
Il me trahit. Ceci le condamne et m'éclaire.
Ainsi que Frédéric, a mes desseins contraire,
Il a pour Léonor employé son crédit...
Elle entre... Va, cours; fais tout ce que je t'ai dit.
(*Rodolphe sort.*)

SCÈNE V.

CHRISTIERNE, LÉONOR, SOPHIE.

CHRISTIERNE, *à Léonor.*

Votre juge offensé n'est pas inexorable.
Dans vos premiers transports vous étiez excusable.
Peut-être dans les miens me suis-je trop permis.
En les désavouant, cessons d'être ennemis;
Mais sachez profiter de ma bonté facile,
Et ne vous parez pas d'un orgueil inutile,
Qui pourroit vous couvrir de blâme en vous perdant.
On signale à sa honte un courage imprudent;

Le

Le vôtre ne seroit qu'une aveugle foiblesse;
Car exposant des jours si chers à la princesse,
Vous exposez les siens; songez-y, Léonor.
Sauvez-la, sauvez-vous; il en est temps encor.
Promettez-moi près d'elle une heureuse entremise;
A mes intentions rendez-la plus soumise;
En un mot, réparez ce que vous avez fait.
A ce prix je pardonne, et je suis satisfait.

LÉONOR.

N'espère pas, tyran! que mon orgueil se lasse.
Le tien se satisfait à me parler de grâce,
Et le mien à vouloir n'en mériter jamais.
Puissent mes soins te nuire autant que je te hais!
Va, j'ai de la princesse affermi le courage.
Pour moi, je respirois, après un long orage;
Les apprêts de ma mort fixoient tout mon espoir.
Pourquoi se changent-ils en l'horreur de te voir?
Que nous proposes-tu? quelle offre oses-tu faire?
Quels traités? nous pleurons, moi, Gustave et son père;
Elle, un trône usurpé, son père et son époux.
Ce n'est qu'à des vengeurs à traiter avec nous,
Et du traité ta mort seroit le premier gage.

CHRISTIERNE.

Toujours la même audace et le même langage!
Eh! pourquoi toutes deux imputer à ma main
Les attentats d'un autre et les coups du destin?
Le ciel favorisa mes armes légitimes:
Son père et ton époux en furent les victimes.
J'ai vaincu, j'ai conquis, et n'ai rien usurpé.
Pour ton fils, dans son sang ma main n'a pas trempé.

Suis-je son meurtrier? Veut-on que je réponde
D'un coup?...

LÉONOR, *l'interrompant.*

Mérites-tu, lâche! qu'on te confonde?
Ta main n'a pas trempé dans le sang de mon fils,
Et son assassin vient t'en demander le prix?
Et tes trésors ouverts s'épanchent sur le traître?
Tu n'as pas ignoré qu'en payer un, c'est l'être.
Aux yeux des nations dont tu te rends l'horreur,
Crois-tu par ce détour, excuser ta fureur?
D'un forfait si visible est-ce ainsi qu'on se lave?
Pour te justifier du meurtre de Gustave,
Inflige au scélérat des tourmens ignorés:
Que du monstre, à mes yeux, les membres déchirés
Nous prouvent...

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

J'y consens; qu'il meure en ta présence.
Tu verras si le crime ici se récompense,
Si je me rends coupable aux yeux de l'univers...
(*Appelant.*)
Rodolphe, paroissez.

SCÈNE VI.

GUSTAVE, *enchaîné;* LÉONOR, CHRISTIERNE, RODOLPHE, SOPHIE, GARDES.

CHRISTIERNE, *à Léonor, en lui montrant Gustave.*

TIENS, regarde ces fers.
Est-ce là donc un prix digne de tes reproches?
Suis-je accusable encor du meurtre de tes proches?...

Qu'il périsse, et qu'enfin ce coup nous rende amis!...
(*Aux gardes.*)
Qu'on l'immole: frappez.
(*Un soldat lève le sabre sur la tête de Gustave.*)

LÉONOR, *au soldat, en reconnoissant Gustave.*

Arrête.

CHRISTIERNE.

Ah! c'est ton fils.

GUSTAVE.

Oui, je le suis. Je fais cet aveu sans contrainte.
Pour d'autres que pour moi j'eus recours à la feinte;
Mais mon propre péril me défend d'en user,
Et je le sens trop peu pour daigner t'abuser.

LÉONOR, *embrassant Gustave.*

O sang d'un cher époux! fils d'un malheureux père;
Dans quel état le sort te rend-il à ta mère?

GUSTAVE.

Madame, excitez moins un tendre sentiment
Qui de notre malheur vient d'être l'instrument.
La seule piété nous ravit la victoire.
Sur le point de vous rendre un fils couvert de gloire,
J'ai craint de vous laisser pour otage en ces lieux;
Et, voulant vous sauver, je péris à vos yeux.
Daignez, pour prix d'un soin si funeste et si tendre,
(Si pourtant le devoir a des prix à prétendre),
Daignez ou retenir ou me cacher vos pleurs.
Dérobons un triomphe à nos persécuteurs.
Gustave, à peine ému de sa propre misère,
Oseroit-il s'offrir pour exemple à sa mère?
Que perdez-vous, Madame? un fils déjà pleuré;
Mais moi qui vois la mort d'un visage assuré,

Que de regrets mortels au moment où j'expire!
Je perds, avec la vie, une mère, un empire,
D'incroyables travaux le fruit presque certain,
Ma gloire, ma vengeance, Adélaïde, enfin.
Pour tout laisser... hélas! à qui?

LÉONOR, *tombant évanouie, à Sophie.*

Qu'on me soutienne.

(*Sophie la retient dans ses bras.*)

GUSTAVE.

Ma mère! Mais ses yeux ne s'ouvrent plus qu'à peine...

(*Au soldat qui a le sabre levé sur lui.*)

Elle se meurt!... Soldat, frappe! délivre-moi
De tant d'objets d'horreur, de tendresse et d'effroi:
Frappe.

CHRISTIERNE, *à Sophie, en lui montrant Léonor.*

Prenez soin d'elle : emmenez-la, Sophie;
Et que votre secours la rappelle à la vie.

(*Sophie emmène Léonor.*)

SCÈNE VII.

GUSTAVE, CHRISTIERNE, RODOLPHE, GARDES.

CHRISTIERNE, *à Gustave.*

GUSTAVE, il n'est pas temps encore de mourir.
Il faut auparavant ou me tout découvrir,
Ou t'attendre à languir long-temps dans les tortures.
Réponds. A quoi tendoient toutes tes impostures?
Est-ce à l'assassinat qu'aspiroit ta vertu?
Quel espoir, quel dessein, quel complice avois-tu?

GUSTAVE.

Si la nature en moi tantôt eût pu se taire,
Sourd à la voix du sang, si j'avois pu me faire
Un cœur aussi farouche, aussi bas que le tien,
Je ne subirois pas ce funeste entretien.
Je veux bien m'abaisser encore à te répondre,
Et c'est pour t'obéir moins que pour te confondre.
Tâche à te rappeler ici tous mes discours;
Tu n'y remarqueras que de légers détours,
Sous qui la vérité, maintenant reconnue,
A d'autres yeux qu'aux tiens eût paru toute nue.
Mais la soif de mon sang, qui te les fascinoit,
Vers l'erreur, à mon gré plus que moi t'entraînoit.
Sois sûr qu'un vrai courage animoit l'entreprise.
On n'assassine point l'ennemi qu'on méprise.
Je te l'ai dit; celui qui t'eût fait succomber,
Sait arracher la palme, et non la dérober.
Aux attentats ma main ne s'est point éprouvée.
A la tête des miens la princesse enlevée,
Je t'aurois donc offert la victoire ou la mort,
Et le droit du plus brave eût réglé notre sort.
Tels étoient mes projets. Le destin qui nous joue,
Couronnant le plus lâche, ordonne que j'échoue;
Tu règnes, et je meurs : triomphe, mais, crois-moi,
Ton bonheur sera court; triomphe avec effroi!
Tant de calamité que Stockholm a soufferte,
Mes soins et mon exemple ont préparé ta perte.
Elle suivra la mienne, et la suivra de près.
Sois maître de mes jours; et, tandis que tu l'es,
Éprouve ma constance au milieu des supplices.
Je n'y dirai qu'un mot. C'est que j'eus pour complices

Tous les gens vertueux qu'ont lassés tes forfaits.
Je ne les trahis point. Tu n'en connus jamais.

CHRISTIERNE.

Ce mot seul va coûter bien cher à ta patrie.
Moins tu veux la trahir, plus tu l'auras trahie.
A qui tout est suspect tout est indifférent.
Le sang des Suédois coulera par torrent....
Que sur un échafaud le tien les en instruise!
(Aux gardes.)
Vas-y trouver la mort.... Gardes, qu'on l'y conduise,
Et que, dans un moment, je me sache obéi.

SCÈNE VIII.

GUSTAVE, CHRISTIERNE, ADÉLAÏDE, RODOLPHE, GARDES.

ADÉLAÏDE, *à Gustave.*

Ah! prince infortuné! quel arrêt! qu'ai-je ouï?....
(Se jetant au-devant des gardes.)
Soldats, n'avancez point; n'osez rien entreprendre
Qu'après que votre maître aura daigné m'entendre,
Et que, sensible ou sourd à mes cris douloureux,
Il n'ait révoqué l'ordre, ou n'en ait donné deux.

CHRISTIERNE, *à Rodolphe.*

Rodolphe, demeurez.

GUSTAVE, *à Adélaïde.*

Adieu, belle princesse!
Vous sortirez bientôt des fers où je vous laisse.
Si Gustave en doutoit, vous ne le verriez pas
Si courageusement s'avancer au trépas.

ADÉLAÏDE.

Eh! pourquoi voulez-vous renoncer à la vie?
Fléchissez. Léonor, moi, tout vous y convie.
(A Christierne, en se jetant à ses pieds.)
Serez-vous sans pitié, Seigneur, et ne peut-on....

GUSTAVE, *l'interrompant.*

Adélaïde aux pieds du bourreau de Sténon!

CHRISTIERNE, *à Adélaïde.*

Que direz-vous pour lui? vous l'entendez, Madame?

ADÉLAÏDE.

Par tout ce qui jamais eut pouvoir sur votre ame,
Plaignez mon infortune et daignez m'écouter.

CHRISTIERNE.

Rien ne me plairoit tant que de vous contenter.
C'est de vous seule ici que dépend ma clémence.
Sa grâce est aux autels.

ADÉLAÏDE, *à demi-voix.*

Eloignez sa présence.

CHRISTIERNE, *à Rodolphe.*

Qu'on le mène où j'ai dit; mais, en le gardant bien,
Que jusqu'à nouvel ordre on n'exécute rien....
(A Adélaïde.)
Parlez; je vous entends.

GUSTAVE, *à Adélaïde.*

Point de pitié cruelle.
Laissez frapper, Madame, et soyez-moi fidèle.
(Il sort avec Rodolphe et les gardes.)

SCÈNE IX.

CHRISTIERNE, ADÉLAÏDE.

CHRISTIERNE.

Mais consultez-vous bien; et songez qu'aujourd'hui
L'effort seroit funeste à bien d'autres qu'à lui;
Que si le fils périt, la mère est condamnée;
Que Stockholm, à la flamme, au fer abandonnée,
Regorgera du sang de tous ses citoyens.
Balancez maintenant mes avis et les siens.

ADÉLAÏDE.

Quelles extrémités, et quel arrêt terrible!
Vous n'adoucirez point ce courroux inflexible!
Quelle raison peut donc si fort intéresser
A ce fatal hymen où l'ou veut me forcer?
Les droits que la naissance attache à ma personne?
Ah! s'il m'en reste encor, je vous les abandonne.
La fortune aujourd'hui vous les a confirmés.
Jouissez-en. Jamais les ai-je réclamés?
Ces droits, depuis dix ans, cédés au droit des armes,
Ont-ils eu jusqu'ici quelque part à mes larmes?
Les ai-je, un seul instant, regrettés? non, Seigneur,
Toute ambition cesse où règne la douleur.
De mon père égorgé la déplorable image,
De mon amant proscrit la mort ou l'esclavage,
Son rival importun, l'horreur de ma prison,
Occupoient de trop près mon cœur et ma raison.
Aux soupçons, toutefois, si votre ame est livrée,
Dans le séjour affreux dont vous m'avez tirée

Renvoyez-moi traîner le reste de mes jours;
Ou, moins sévère, hélas! terminez-en le cours:
Mais ne me forcez point à me noircir d'un crime,
A trahir un amant fidèle et magnanime,
A qui ma bouche a fait les sermens les plus doux;
Qu'elle-même a déjà nommé du nom d'époux.
Veut-on qu'Adélaïde infidèle, parjure....

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

Rompons, rompons le nœud d'où naîtroit cette injure.
Gustave en expirant va vous en affranchir.
Je ne vous laisse plus le temps d'y réfléchir.
Aussi bien l'on conspire, et je dois un exemple...
(*Appelant.*)
Holà! Gardes.

ADÉLAÏDE.

Seigneur, qu'on me conduise au temple.
Contentez Frédéric, et le faites chercher;
Qu'il vienne: sur ses pas je suis prête à marcher.

CHRISTIERNE.

De vous servir encor vous le croyez capable;
Mais vous comptez en vain sur l'appui d'un coupable,
Qui, trop long-temps rebelle à mon autorité,
Lui-même ici n'a plus ni voix, ni liberté.
Nous saurons achever, sans lui, cet hyménée.
Venez, Madame.

ADÉLAÏDE.

A qui suis-je donc destinée?
Quel est celui, Seigneur, à qui vous prétendez...

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

Le Nord n'a plus de reine, et vous le demandez?

Venez mettre, Madame, un terme à vos disgrâces,
Surmonter votre haine, en effacer les traces;
Sauver, en partageant le rang dont je jouis,
Gustave, Léonor et tout votre pays...

SCÈNE X.

CHRISTIERNE, ADÉLAÏDE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE, *à part.*

(*A Rodolphe.*)

Rodolphe de retour!... Que viendrois-tu m'apprendre?

RODOLPHE, *en lui montrant une sortie du palais.*

Sur la flotte, Seigneur, hâtons-nous de nous rendre:
Par ces lieux détournés on peut gagner le port.
Fuyons. Vous tenteriez un inutile effort.
Grâce à l'activité d'Othon qui nous devance,
Le prince et Léonor sont en votre puissance.
Saisi d'eux, vous avez de quoi faire la loi.

CHRISTIERNE.

Moi! fuir?

RODOLPHE.

C'est un parti qui révolte un grand roi.
Mais vos armes, Seigneur, sont ici les moins fortes.
A des flots d'ennemis Stockholm ouvre ses portes.
Le traître Casimir, qu'on cherchoit vainement,
Se fait voir à leur tête, et paroît au moment
Que la place déjà de mutins étoit pleine,
Et que tous nos soldats ne résistoient qu'à peine.
Le nombre nous accable; et, pour tout dire, enfin,
Le terrible Gustave a le fer à la main.
Rien ne l'arrête: il vole, et bientôt...

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

Qu'il me voie!

(*A Adélaïde, qu'il emmène.*)

Je cours le recevoir.... Toi, tremble, et de ta joie
Viens payer, à ses yeux, ce transport indiscret.

ADÉLAÏDE.

Qu'il vive, qu'il triomphe, et je meurs sans regret.

CHRISTIERNE, *à part.*

J'en suis le possesseur, et je la sacrifie...

(*A Rodolphe.*)

Fuis avec elle, ami; ton roi te la confie...
Je te suis; mais avant que de quitter ces bords,
On s'y ressentira de mes derniers efforts.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ADÉLAÏDE, SOPHIE.

ADÉLAÏDE.

Je revois la lumière, et tu veux que je vive!
Mais sous quel astre enfin? suis-je reine ou captive?
Parle; dois-je bénir ou détester tes soins?
Tes yeux de tant d'horreurs étoient-ils les témoins?

SOPHIE.

Non, Madame; j'étois dans ce palais, errante,
Lorsque, sans mouvement, pâle, froide et mourante,
Je vous ai prise ici de la main des vainqueurs.
Etoient-ce vos tyrans ou vos libérateurs?
Ma vue à tout cela ne s'est guère attachée.
Léonor de mes bras venoit d'être arrachée.
Mon trouble, votre état, des cris renouvelés,
Par ces cris les vainqueurs au combat rappelés,
De tant d'événemens et le nombre et la suite
N'ont pu de notre sort me laisser bien instruite;
Et du feu meurtrier le bruit sourd et lointain
Dit trop que le succès est encor incertain.
Mais l'inhumanité que j'ai le moins conçue,
C'est l'état déplorable où je vous ai reçue.

ADÉLAÏDE.

Tu pâliras, Sophie, au récit du danger
Qu'en ce désordre affreux l'on m'a fait partager.
Sur ces bords dont l'hiver a glacé la surface,
Mes ravisseurs fuyoient; et, franchissant l'espace
Qui semble séparer le rivage et les eaux,
M'enlevoient vers la rade où flottoient leurs vaisseaux.
J'en croyois Frédéric; et je m'étois flattée
De voir en sa faveur la flotte révoltée;
Mais plus nous approchions, moins j'avois cet espoir:
Tout ce que j'aperçois paroît dans le devoir.
Laissant donc pour jamais Gustave et ma patrie,
Je demandois la mort, quand ce prince, en furie,
Du palais où ses yeux ne me rencontroient point,
Entend mes cris, me voit, vole à nous et nous joint.
On se mêle. Je veux regagner le rivage;
Partout je me retrouve au centre du carnage.
La fortune se joue en ce combat fatal.
Sur la glace long-temps l'avantage est égal.
Elle nuit à la force, elle aide à la foiblesse;
Et chaque pas trahit la valeur ou l'adresse.
Parmi des cris de rage, et de mourantes voix,
Un bruit plus effrayant, plus sinistre cent fois,
Sous nous, autour de nous, au loin se fait entendre.
La glace en mille endroits menace de se fendre,
Se fend, s'ouvre, se brise et s'épanche en glaçons,
Qui nagent sur un gouffre où nous disparoissons.
Rien encor (quelque effroi qui dût m'avoir émue),
Rien n'avoit échappé jusqu'alors à ma vue;
Mais du voile mortel mes yeux enveloppés
D'aucun objet depuis n'ont plus été frappés:

Du reste, mieux que moi tu n'es pas informée.
Ainsi de plus en plus tu me vois alarmée.
D'un rude et long combat peut-être qu'affoibli,
Gustave est demeuré sous l'onde enseveli;
Peut-être que, sans chef, nos troupes fugitives
Auront à son rival abandonné ces rives;
Et quand je me figure en proie à ses transports,
L'épouvantable abîme où je retombe alors...

SOPHIE, *l'interrompant.*

Non, non; d'un tel péril avoir été sauvée,
Au bonheur le plus grand c'est être réservée:
Madame, espérez tout; cessant d'être ennemi,
Le destin rarement favorise à demi.

ADÉLAÏDE.

Eh! que peut-il pour moi? Que veux-tu que j'espère,
Le fils m'étant rendu, s'il faut pleurer la mère?
Quelle joie offrira la victoire à mon cœur?
Si Christierne fuit, s'il échappe au vainqueur,
Léonor au tyran demeure abandonnée:
Elle à qui je dois plus qu'à ceux dont je suis née,
Elle dont le malheur n'est venu que du mien,
Qui me tient lieu de tout, sans qui tout ne m'est rien.
Son sang paieroit bientôt la commune allégresse.
Léonor périra!

SOPHIE.

Le bruit des armes cesse:
Elles ont décidé, Madame... On vient à nous.

SCÈNE II.

ADÉLAÏDE, CASIMIR, SOPHIE.

ADÉLAÏDE, *à Casimir, qui veut ressortir dès qu'il l'a vue.*

Casimir, Casimir, pourquoi me fuyez-vous?
Ce jour auroit-il mis le comble à nos misères?

CASIMIR.

Vous remontez, Madame, au trône de vos pères.

ADÉLAÏDE.

Je puis y regretter l'état où j'ai vécu.
Gustave, Léonor?....

CASIMIR, *l'interrompant.*

Christierne est vaincu.

ADÉLAÏDE.

Et peut-être vengé?

CASIMIR.

Non; mais tout prêt à l'être.

ADÉLAÏDE.

Ah! vous n'avez rien fait.

CASIMIR.

Ayant vu fuir le traître,
Qui du milieu des flots brave à présent nos coups,
Gustave impatient revenoit près de vous;
Mais, par des furieux qui refusoient la vie,
Presque de pas en pas sa course ralentie
Veut qu'il combatte encore, et vainque à chaque instant:
« Ami, prends, m'a-t-il dit, un soin plus important;
» Je saurai disperser cette foule impuissante.
» Dans la tour cependant ma mère est gémissante.

» Chasse de devant elle et la crainte et la mort;
» Et pour la rassurer instruis-la de mon sort. »
Je le quitte et j'accours; mais, hélas! du rivage,
Sur un navire exprès approché de la plage,
Je découvre (ô spectacle où de la cruauté
Triomphe, sous nos yeux, l'horrible impunité!)
Christierne, à ses pieds, d'une main forcenée,
Tenant sur le tillac Léonor prosternée,
Et de l'autre déjà haussant, pour se venger,
Le fer étincelant tout prêt à l'égorger.
A cet aspect vers lui nos mains sont étendues;
Du peuple suppliant le cri perce les nues.
Pour une heure le coup demeure suspendu,
Et par un trait lancé ce billet est rendu.

(*Il lui donne un billet.*)

ADÉLAÏDE, *prenant le billet.*

Ah! je ne vois que trop le choix qu'on nous y laisse!

SCÈNE III.

GUSTAVE, ADÉLAÏDE, CASIMIR, SOPHIE, SOLDATS.

GUSTAVE, *à sa suite, tandis qu'Adélaïde lit le billet, bas.*

Soldats, qu'on se retire, et que le meurtre cesse:
Que le sang le plus vil, devenu précieux,
Témoigne que c'est moi qui commande en ces lieux.

(*A Adélaïde, qui paroît accablée.*)

O faveur, que du ciel je n'osois presque attendre!
Que de grâces déjà n'ai-je pas à lui rendre?

Madame, vous vivez; et, par d'heureux moyens,
Les secours de Sophie ont secondé les miens.
Vous vivez! quelle crainte en mon cœur est cessée?
Dans quel état affreux je vous avois laissée,
Pour courir assurer un succès balancé
Par l'ennemi qu'enfin nos armes ont chassé!

ADÉLAÏDE.

Hélas!

GUSTAVE.

Votre vengeance eût été mieux servie :
Il eût avec le trône abandonné la vie;
Mais des soins plus sacrés me pressoient tour à tour :
J'avois à rassurer la nature et l'amour.
Vous et ma mère avez favorisé sa fuite;
Vous avez l'une et l'autre arrêté ma poursuite.
Sans vous deux mes lauriers devenoient superflus.
Je vous vois; je respire. Il ne me reste plus,
Pour goûter sans mélange une faveur si chère,
Que de m'en applaudir dans les bras de ma mère.
Voyons-la. Quelle joie, après tant de malheurs!...
(*Voyant Adélaïde, Sophie et Casimir consternés et pleurant.*)
Mais que m'annonce-t-on? Je ne vois que des pleurs!
(*A Sophie.*)
Vous qui la secouriez, répondez-moi, Sophie...
(*A Casimir.*)
Casimir... Tout se tait... Ah! ma mère est sans vie.

ADÉLAÏDE.

Léonor voit le jour.

GUSTAVE.

Et vous soupirez tous?

ADÉLAÏDE.

Voyez quel sacrifice on exige de vous.

(*Elle lui donne le billet.*)

GUSTAVE, *lisant.*

« Ou deviens parricide, ou fléchis ma colère.
» Gustave, je t'accorde une heure pour le choix.
» Songe à ce que tu peux, songe à ce que tu dois.
» Ou rends-moi la princesse, ou vois périr ta mère. »
Le barbare en fuyant l'avoit en son pouvoir?

CASIMIR.

Du haut de ce palais, Seigneur, on peut tout voir:
Le poignard à nos yeux reste levé sur elle.

ADÉLAÏDE.

J'attends le même coup de ma douleur mortelle.

GUSTAVE, *à part.*

Juste ciel! à qui donc sera dû votre appui?
La piété deux fois m'est fatale aujourd'hui!

ADÉLAÏDE.

Frédéric eût été notre ressource unique:
Je pourrois tout encor sur son ame héroïque,
Et j'irois me jeter sans rien craindre à ses pieds,
Si ce rival étoit le seul que vous eussiez.

GUSTAVE.

Le seul? ce n'est pas lui que l'échange concerne?

ADÉLAÏDE.

Non, Seigneur.

GUSTAVE.

Eh! qui donc?

ADÉLAÏDE.

Le tyran.

GUSTAVE.

Christierne?

ADÉLAÏDE.

Lui-même. J'apprenois ce dernier coup du sort,
Lorsque sur l'échafaud vous attendiez la mort.

GUSTAVE.

Aussi n'est-ce pas vous qu'on livrera, Madame.
C'est à moi d'assouvir le courroux qui l'enflamme...
(*A Casimir.*)
Va le trouver, ami : sache s'il y consent.
De ce courroux ma mère est l'objet innocent.
Qu'il accepte, au lieu d'elle, un rival qu'il déteste.

CASIMIR.

Moi, je me chargerois d'un emploi si funeste!
Tout ordre qui vous nuit passe votre pouvoir,
Seigneur; et je vous fuis, pour n'en plus recevoir.
(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

GUSTAVE, ADÉLAÏDE, SOPHIE.

GUSTAVE.

Ma mère, je le vois, n'a plus que moi pour elle!
(*Il veut sortir.*)

ADÉLAÏDE, *l'arrêtant.*

Ah! Prince, où courez-vous?

GUSTAVE.

Où le devoir m'appelle.

ADÉLAÏDE.

Insensé! le devoir te fait-il une loi
De périr sans sauver ni ta mère, ni moi.

Penses-tu qu'à son fils elle veuille survivre,
Qu'en tous lieux ton épouse hésite de te suivre,
Qu'il me reste un refuge ailleurs que dans tes bras,
Et qu'en m'abandonnant tu ne me livres pas?
Que deviens-je s'il faut que ton sang se répande?
Qui veux-tu, si tu meurs, cruel! qui me défende
Contre les attentats d'un mortel ennemi,
Plein du projet fatal dont ton cœur a frémi?
S'il s'endurcit déjà contre une telle image,
Si, courant au trépas, tu crains peu qu'on m'outrage,
Respecte ta patrie, et daigne, au moins, songer
Aux maux où par ta mort tu vas la replonger.
Ta valeur n'aura fait qu'accroître nos misères.
La cruauté sans frein brisera ses barrières;
Et, jointe à la vengeance, aura bientôt versé
Le peu de sang qu'ici ses excès ont laissé.
Amant peu tendre, appui téméraire et fragile,
Pernicieux vainqueur et victime inutile,
Va perdre, n'écoutant qu'un aveugle transport,
Ta reine, ton pays, ta victoire et ta mort.

GUSTAVE.

Je serai, si l'on veut, un appui misérable,
Une aveugle victime, un vainqueur condamnable,
D'un regret volontaire un amant déchiré;
Mais je ne serai point un fils dénaturé.
Ma vie, appartenant à qui me l'a donnée,
De remords éternels seroit empoisonnée,
Si, faute de l'offrir, l'oubli de mon devoir
Laissoit tomber un coup que j'aurois dû prévoir,
Que ma mère pour moi voit levé sur sa tête,
Que même à partager votre amitié s'apprête.

Qui, dans l'attente enfin d'un échange odieux,
Des deux peuples sur moi fixe à présent les yeux.
Justice, amour, honneur, tout veut que je me livre.
Madame, encouragez ma mère à me survivre;
Pour recevoir ses pleurs ouvrez-lui votre sein:
Soyez-vous l'une à l'autre une ressource; enfin,
Pour Stockholm et pour vous, cessez d'être alarmée.
Je vous laisse au milieu d'un peuple, d'une armée
Dont ma victoire a fait d'invincibles remparts...
Mon cœur est pénétré de vos tristes regards;
L'amour me fait sentir tout le prix de la vie;
Mais j'aurai délivré ma mère et ma patrie,
Je vous aurai laissée au trône en vous quittant;
Mourant si glorieux, je dois mourir content.
Du plus lâche abandon déjà l'on me soupçonne:
Sous le fer menaçant la victime frissonne;
Et chaque instant qu'ici j'accorde à mon amour,
C'est la mort que je donne à qui je dois le jour....

(*A Sophie, en lui montrant Adélaïde.*)

Adieu.... Retenez-la.

ADÉLAÏDE.

Vainement on l'espère.

GUSTAVE.

Eh! que prétendez-vous? laisser périr ma mère?

ADÉLAÏDE.

Non; mais t'accompagnant, je veux....

SCÈNE V.

GUSTAVE, ADÉLAÏDE, LÉONOR, SOPHIE.

LÉONOR, *à Gustave.*

Régnez, mon fils....

(*A Adélaïde.*)

Nous triomphons, Madame, et nos maux sont finis.

ADÉLAÏDE.

Ah! que votre salut alloit coûter de larmes!

GUSTAVE, *à Léonor.*

Eh! quel prodige heureux fait cesser nos alarmes?

LÉONOR.

Puisse-t-il à jamais épouvanter les rois
Qui sur la violence établiront leurs droits!
Christierne, laissant une foible espérance,
Ou, peut-être, à l'amour préférant la vengeance,
Partoit; et de mon sang prêt à rougir les flots,
Du geste et de la voix pressoit les matelots,
Un tumulte soudain l'intimide et l'arrête.
Tous les chefs de la flotte, et le prince à leur tête,
Les armes à la main, volant sur notre bord,
Fondent sur le tillac, où j'attendois la mort.
Rodolphe, trop fidèle aux volontés d'un traître,
Glorieux et puni, meurt aux yeux de son maître.
Je demeure sans force aux pieds de l'inhumain.
Le nouveau roi m'aborde; et me tendant la main,
Honteux de mes liens les détache lui-même.
« Pour prémices, dit-il, de mon pouvoir suprême,
» Madame, je vous rends à votre illustre fils.
» Que son épouse et m'aime et m'estime à ce prix!
» Allez; et de la paix soyez le premier gage.
» Mon cœur n'en goûtera de long-temps l'avantage.
» C'est pour l'y rétablir que je vais m'éloigner,
» Et ne mettre mes soins désormais qu'à régner. »
Frédéric, à ces mots, qu'un soupir accompagne,
Me laisse, et fait partir la flotte qu'il regagne,

Tandis que sur ces bords on ramène avec moi
Le monstre dont la rage y sema tant d'effroi.

SCÈNE VI.

GUSTAVE, ADÉLAÏDE, LÉONOR, CASIMIR, SOPHIE.

CASIMIR, *à Gustave.*

L'ALLÉGRESSE partout, Seigneur, vient de renaître.
Christierne enchaîné devant vous va paroître.
Son sang sur le rivage eût aussitôt coulé,
Et le peuple en fureur l'eût cent fois immolé:
Mais on vous eût privé du plaisir légitime
D'égaler, s'il se peut, le châtiment au crime.
De la mort dont pour vous il ordonna l'apprêt,
Vous-même, vous allez lui prononcer l'arrêt.

SCÈNE VII.

GUSTAVE, CHRISTIERNE, *chargé de fers;* ADÉLAÏDE, LÉONOR, CASIMIR, SOPHIE, GARDES.

GUSTAVE, *à part.*

QUEL spectacle!... ô fortune! ainsi donc ton caprice
Quelquefois se mesure au poids de la justice....
(*A Christierne.*)
Tigre, l'horreur, l'opprobre et le rebut du Nord,
Regarde en quelles mains t'a mis ton mauvais sort;
Vois à quel tribunal il t'oblige à paroître;
Sur ces terribles lieux, où je te parle en maître,
Lève les yeux, barbare! et les lève en tremblant.
Voici de tes forfaits le théâtre sanglant.

Qui te garantira du coup que tu redoutes?
Ces marbres profanés, et ces murs et ces voûtes?
Et l'ombre de mon père, et celle de Sténon,
Et ce reste éploré d'une illustre maison,
Que vois-tu qui n'évoque en ces lieux la vengeance?
Toi-même en as banni dès long-temps la clémence.
Le jour, l'heure, l'instant déposent contre toi.
J'ai vu lever le fer sur ma mère et sur moi.
La reine a craint encore un destin plus horrible....

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

Tranche de vains discours. Tu dois être inflexible.
En me le déclarant penses-tu m'émouvoir,
Toi de qui la pitié croîtroit mon désespoir?
Je me reproche moins mes fureurs que ta vie.
Ta vengeance déjà devroit être assouvie.
Gustave triomphant, le trépas m'est bien dû.
Tu vois ce que me coûte un seul instant perdu;
Profite de l'exemple, et satisfais ta rage.

GUSTAVE.

Nomme autrement la haine où l'équité m'engage;
Je la satisfais donc : je t'épargne; survis
A la perte des biens qu'un rival t'a ravis.
Eprouve le dépit, la honte et l'épouvante.
Même à ta liberté je défends qu'on attente :
Errant et vagabond, jouis-en, si tu peux.
Exécrable partout, sois partout malheureux;
Partout comme un captif que poursuit le supplice,
Et qui du monde entier s'est fait un précipice...

(*A Casimir.*)

Je vous charge du soin de son embarquement,
Casimir; qu'on l'éloigne, et que dans le moment,

De ce monstre à jamais on purge le rivage....

(Casimir et les gardes emmènent Christierne.)

SCÈNE VIII.

GUSTAVE, ADÉLAÏDE, LÉONOR, SOPHIE.

GUSTAVE, *à Adélaïde.*

Et nous, Madame, après un si long esclavage,
En de tendres liens allons changer nos fers,
Et réparer les maux que Stockholm a soufferts.

FIN DE GUSTAVE-WASA.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Fin de la Table du tome vingt-cinquième.



